



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

UC-NRLF



\$B 615 986

P F
5247
S8
B52
1873
MAIN

Weinhold



The Karl Weinhold
Library Presented
to the University
of California by J. J.
John D. Spreckels J. J.
A.D. MDCCCXIII

881



B499

STRASSBURGER
VOLKSGESPRÄCHE

STRASSBURGER VOLKSGESPRÄCHE

in ihrer mundart vorgetragen

und in sprachlicher literarischer und sittengeschichtlicher hinsicht erläutert

von

D^r FRIEDRICH WILH. BERGMANN

Professor an der Universität Strassburg.

Lasset nun auch die kleinen zu uns kommen und
wehret ihnen nicht. Die grossen mögen vorderhand
etwas zurücke treten.



STRASSBURG
VERLAG VON KARL J. TRÜBNER.
1873

STRASSBURG, DRUCK VON G. FISCHBACH.

PF 5247
58
B52
1873



Dem
glorreichen andenken
der alten freien reichsstadt Strassburg
die unterm schwur des briefs und gerichts von 1482
' wohlstand macht und ruhm genoss
sitte recht und mässigung übte
und der welt das muster gab
von einem wahren edlen und tüchtigen
gemeinwesen.



137035

INHALT

	Seite.
A. EINLEITUNG	1
B. STRASSBURGER VOLKSGESPRÄCHE.	9
I. 'sRothhüs-gschbräch	9
1. Vorwort	9
2. Text.	11
3. Erklärung.	18
II. 'sBrunnè-gschbräch	37
1. Vorwort	37
2. Text.	40
3. Erklärung.	46
III. 'sBaradèblattz-gschbräch	65
1. Vorwort	65
2. Text.	67
3. Erklärung	73
IV. 'sErschd Bloggadè-gschbräch.	85
1. Vorwort	85
2. Text	88
3. Erklärung	95
V. 'sJumpfer-Basè-gschbräch	109
1. Vorwort	109
2. Text.	111
3. Erklärung	115
VI. 'sZweid-Bloggadè-gschbräch	119
1. Vorwort	119
2. Text	121
3. Erklärung	124
VII. 'sKatastrophè-gschbräch	127
1. Vorwort	127
2. Text	128
3. Erklärung	129

	Seite.
VIII. 'sKuppelbelz-gschbräch	130
1. Vorwort	130
2. Text	131
3. Erklärung	135
IX. 'sSundäs-gschbräch	141
1. Vorwort	141
2. Text	143
3. Erklärung.	152
C. NAMEN-, WORT- UND SACHREGISTER	171

A. EINLEITUNG.

Die volksgespräche in Strassburger mundart, welche wir hier vorlegen, gehören zu einer gattung welche man gewöhnlich mit dem namen Fraubàsè-g'schbräch bezeichnet. Diese bezeichnung kommt daher weil diese gespräche, meistens, frauenzimmern in den mund gelegt werden, die, wegen näherer oder entfernterer verwandtschaft, sich unter einander frau basen zu nennen pflegen.

Diese gespräche sind schon, wegen des volksdialekts, sprachlich interessant. Zudem sind sie aber auch literarisch beachtungswerth, und sie verdienen, in dieser beziehung, mehr als es bisher geschehen, unsere gerechte berücksichtigung. Sie gehören zwar nicht zur eigentlichen höhern national-literatur, aber doch zu dem was man, künftighin, mit dem namen volksliteratur bezeichnen darf.

Als zeichen der zeit, dass die volksliteratur heutzutage in ihr recht einzutreten anfängt, kann man die wichtigen auf sie bezüglichen literarischen arbeiten betrachten, welche, in den letzten jahren, in allen kulturländern Europas erschienen sind¹.

Wenn solche produkte der volksliteratur früher wenig oder gar nicht berücksichtigt worden sind, und man meistens mit vornehmer verachtung auf sie herabgeblickt hat, so liegt der

¹Der sicilische literator Giuseppe Pitrè hat vor kurzem in seiner *Bibliotheca delle tradizioni popolari siciliane* einen neuen band *Studi di poesia popolari*, Palermo 1872, veröffentlicht. Von diesem jungen gelehrten kann man sagen «che senza favori e senza mercedi spende i giorni migliori della sua gioventù in onesto e paziente lavoro.»

grund darin, dass überhaupt, auf geschichtlichem gebiet, die dinge, von jeher, in hohe und niedere eingetheilt und beurtheilt wurden, die niedern aber erst allmählig und zuletzt zur geltung kommen konnten. Anfangs gilt nämlich in der geschichte dasselbe gesetz wie in der natur, in welcher nur das physisch stärkere zur herrschaft gelangt und anerkennung findet. Wir sehen daher wie auch, in der geschichte, anfangs nur macht, reichthum, hoher rang, von den menschen berücksichtigt werden; erst ganz späte gelangt auch das schwache, niedere, das unbedeutendere sogar, zu der ihm gebührenden, wiewohl mit recht untergeordneten geltung. So, zum beispiel, ist das baurenthum geschichtlich älter, und war früher allgemeiner, als der adel; aber dennoch hatte es lange zeit mühe, zu seinem rechte zu gelangen, und die politische gleichstellung des dritten standes ist ja erst durch die französische revolution anerkannt worden.

Dieselben vorurtheile und beurtheilungen herrschten, schon frühe, auch auf literarischem gebiet. Offenbar ist die prosaform älter und gewöhnlicher als die künstlichere poetische ausdrucksweise; dennoch aber finden wir anfangs, in der literaturgeschichte aller völker, nur poetische werke aufbewahrt; nicht als ob es neben diesen nicht auch ausgezeichnete proben von beredsamkeit in prosa gegeben hätte; aber ihre aufzeichnung wurde vernachlässigt, weil man, neben der göttersprache der poesie, muster von wohlredenheit eben noch nicht berücksichtigte, und sie noch nicht für würdig erachtete überliefert zu werden. Desgleichen befasste sich die poesie ursprünglich nur mit lobpreisung und erzählung der thaten der götter und heroen, und erst ganz späte achtete man auch auf die vorgänge des niederen alltagslebens, so dass auf den götterhymnus, auf die epopöe, und heroische tragödie erst lange nachher das volkslied, die volks-erzählung, und die volksthümliche comödie zur poetischen berücksichtigung gelangten.

Poetische stoffe aus dem volksleben konnten sich jedoch indessen nur dadurch literarische anerkennung verschaffen, dass sie sich, so viel als möglich, in der form, an die höhere poesie anschlossen. So haben zuerst, bei den Griechen in Sicilien, Sophron und Theokrit, neben den bestehenden rhapsodien der heroischen epopöe, auch kleine, bisweilen dialogisirte volksscenen eingeführt, welche man kleine gemälde (eidullia) nannte. Aber die darin ionisch-epischen redensarten, mit dem volksthümlichen dorismus vermischt, beweisen, beim Theokrit, dass man, selbst bei solchen stoffen, nicht der höhern epischen ausdrucksweise gänzlich entrathen zu können glaubte. Diese gedichte hingegen würden für uns viel interessanter sein, wenn sie, in form und inhalt, ganz volksthümlich gehalten wären. Später unternahm es, bei den Lateinern, Vergil, nach art des Sophron und Theokrit, in seinen Eglogen, mitunter volksscenen und volksstoffe zu bearbeiten. Aber es ist nicht zu läugnen, dass auch diese, dem höhern style angepassten, vergilischen gedichte viel natürlicher und interessanter ausgefallen wären, wenn sie eigentliche mantuanische bauerngespräche, in form und inhalt, uns vorführen würden.

Im Mittelalter, bei den romanischen völkern, machte sich die volksliteratur allmählich in den erzählungen der Trouvères geltend; und da die vulgärsprache des volks von der sprache der höhern klassen grammatisch noch nicht sehr verschieden war, so gehören diese behandlungen volksthümlicher stoffe eben so sehr der eigentlichen literatur an als der speziellen volkspoesie.

Gegen ende des Mittelalters kam in Deutschland der bürger- und handwerkerstand, besonders in den freien reichsstädten wie Strassburg, nicht allein politisch zu einer höhern sozialen stellung, sondern er gelangte auch später, durch die meistersänger, zu literarischer bedeutsamkeit. Die volkspoesie der meistersänger behandelte aber die volksthümlichen epischen stoffe immer

mehr, oder vorzugsweise, aus moralischen Gesichtspunkten, und wurde deswegen, durch die in ihnen vorherrschende didaktische, satirische und reformirende tendenz, auch ihrerseits ebenso gut zu sittengemälden, wie die im Alterthum mehr erzählenden Eidullia eines Sophron oder Theokrit.

Seit dem 16. Jahrhundert war der von Haus aus zur Satire geneigte Strassburger, als freier Reichsstädter und Freund der Reformation, mit Vorliebe immer mehr zur politischen und moralischen Überwachung des Magistrats und der Geistlichkeit hingezogen, und beurtheilte schonungslos alle Stände nach seinem politischen und religiösen Ideale. Sebastian Brant und Fischart haben bewiesen, wie viel und wie wenig die damalige Zeit und Bildung, auf diesem sittlichen Gebiete, in der Poesie zu leisten vermochte.

Im 17. und in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts artete die Satire in Strassburg, durch die aufkommende Jesuitenpolemik, und in Folge der tyrannischen und räuberischen Satrapenwirtschaft des königlichen Prätorien und seiner Akoluthen, in heftige Pasquille aus, die Criminalprocesse nach sich zogen, und die öffentliche Aufmerksamkeit und literarische Thätigkeit, eine geraume Zeit, ganz in Anspruch nahmen. In welchem Ton der Strassburger damals als Satiriker zu sprechen verstand, zeigt unter anderem folgendes im Jahr 1778 an das Rathhaus (Pfalz) nächtlich angeklebte Pasquill, worin der Autor, was die Sache (die Beleuchtung der Strassen) betrifft, zwar Unrecht hatte, aber das elende Stadtreghiment, wodurch die Bürgerschaft vom ehemaligen Glanz und Reichthum herabgekommen war, keck und mit altem freiem Reichsstädter Sinn, witzig brandmarkte.

Als unsre Stadt im Wohlstand sass
Da war es finster auf der Strass;
Doch als das Unglück angefangen
Hat man Laternen aufgehangen,

Damit der arme bürgersmann
Des nachts zum bettlen sehen kann.
Wir brauchen die laternen nicht,
Wir sehn das elend ohne licht¹.

Erst kurz vor ausbruch der Revolution zog sich die Strassburger satire aus der öffentlichkeit, meistens bloss auf die bürgerlichen und die häuslichen vorkommnisse, die belacht zu werden verdienten, zurück. In dieser zeit entstanden die Fraubasengespräche, die, mit unterbrechungen, und meistentheils durch nachahmung, noch sporadisch bis in unsere tage sich fortsetzen. Es wäre möglich, dass Goethe, der 1771 in unserer stadt sich aufhielt, eines oder das andere dieser ersten producte der Strassburger volksliteratur zu gesicht bekommen hätte.

Den anlass zur abfassung der Fraubasengespräche gaben meistens an sich unbedeutende stadtgeschichten und häusliche scenen, oder komische vorkommnisse, und lächerliche personalitäten, die für einige zeit zum stadtgespräch geworden waren, und die man, in dem rahmen dieser gespräche, dem spottenden publikum zum besten geben wollte.

Die verfasser solcher gespräche stammten nicht aus dem niedern ungebildeten volk, sondern waren meistens spötter aus den gebildeten klassen der magister, der advocaten, der literaten, etc., die lateinisch und hochdeutsch verstunden, und solche schwänke, satiren und spässe, aus spöttischer laune, im volksdialekt vortrugen.

Die Strassburger mundart ist, begreiflicherweise, in diesen gesprächen, bloss aus populären gründen, nicht aus sprachlichem interesse, angewandt worden.

Da diese satirischen schwänke sich meistens auf bekannte personen und familien der stadt bezogen, die von diesen öffentlichen besprechungen unangenehm berührt werden konnten, so

¹ S. Piton, *Strasbourg illustré*, II, p. 138.

hüteten sich die verfassers der gespräche, mit diesen offen hervorzutreten. Die Fraubasengespräche circulirten, gleich passquillen und spottschriften, nur als manuscript, ohne namen des verfassers. Selten kamen sie in den druck; und wenn sie ausnahmsweise gedruckt wurden, so geschah dieses, um die spuren der autorschaft womöglichst zu verdecken, nicht in Strassburg selbst, sondern, wie beispiele vorliegen, in Colmar, Buchsweiler, Lahr. Da die autoren selten den druck veranlassten und besorgten, so war die folge, dass die Fraubasengespräche, nach wenigen jahren, als niemanden angehörend betrachtet wurden, und dass alsdann meistens ungeschickte schriftsetzer sie, in ihren nebenstunden, nachlässig und fehlerhaft setzten, diese blätter auf schlechtem papier abzogen, und in ihrer druckerei zum verkauf ausboten. Daher kommt es, dass einerseits nur wenige Fraubasengespräche noch übrig sind, und dass andererseits dieselben in höchst nachlässigen abdrücken vorliegen.

Vorkommnisse der art, wie sie veranlassung zu Fraubasengesprächen geworden waren, wurden später, unter der Restauration, bis in die zwanziger jahre, auch bisweilen, dramatisch, im volksmarionettentheater (Bibbel-schbil) dem lachenden publikum vorgeführt. Komische stadt- und hausvorfälle gaben meistens die veranlassung zur abfassung solcher volksthümlichen stücke, und wurden deshalb auch als die eigentlichen, mit grösstem gelächter aufgenommenen, glanzpunkte in denselben betrachtet.

Da, in den Fraubasengesprächen und im bibbelschbil, inhalt und form höchst populär gehalten waren, so musste darin ebenfalls die Strassburger volkssprache ausschliesslich zur anwendung kommen. Nun hält aber die sprache mit der anschauungs-, denk- und gefühlsweise, deren ausdruck sie ja ist, stets gleichen schritt. Es ist sich daher nicht zu wundern, dass die Strassburger mundart, was feine bildung betrifft, geistig und esthetisch eben nicht höher steht, als das volk, das sich ihrer be-

diente. Nun aber herrscht allgemein, in allen volksthümlichen erscheinungen, das reelle, derbe, gemeine, weit über das ideale, feine, vornehme, vor. Weil nun, demnach, in den Fraubasengesprächen der realismus den idealismus weit überwiegt, und die poesie doch nie des idealen entrathen darf, so kann auch in ihnen von ächt poetischer erbauung nicht wohl die rede sein; sie können höchstens nur den literarischen genuss gewähren, den man gewöhnlich aus dem geschickten, natürlichen, drastischen ausdruck der wahren realität entnimmt. In dieser beziehung sind aber, in diesen populären produkten, bisweilen glanzstellen enthalten, welche, in form und inhalt, mit den besten bildern, im Aristophanes und Molière, zusammengestellt zu werden verdienen.

Volkspoesie kann dadurch idealisirt werden, dass man aus dem realismus, der ihr anklebt, das gemeine, triviale, allzuerbe vermeidet und entfernt, wie es Hebel, in seinen allemannischen gedichten, trefflich verstanden hat. In der Strassburger volksliteratur ist dies idealisirende verfahren nicht in anwendung gekommen, und deswegen kommt auch in ihr das echt poetische element seltener vor; so dass Idyllisches, bei dem Elsässer, öfter in der realität als in seiner literatur, sich vorfindet. Selbst Arnold in seinem Pfingstmontag hat das derbe und gemeine in sitte und ausdruck nicht immer gehörig gemildert und verdeckt.

Der mangel an höherer poetischer auffassung ist auch der grund, warum die Strassburger Fraubasengespräche, in literarischer beziehung, den gleichfalls realistischen Pariser volksdialogen von Henri Monnier, und den Berliner volksscenen von Glassbrenner, in manchen stücken, untergeordnet sind.

Die Strassburger mundart zeigt, in den Fraubasengesprächen, zweierlei stil oder redensart, je nachdem sie von personen des höhern bürgerstandes, oder vom niedrigeren volke gesprochen wird. Gewisse wortformen und redensarten kommen, sammt den

bauernausdrücken, nur im munde des letzteren vor. Die mit der literatursprache vertrauten stände sagen, zum beispiel, für könig, taback, etc., bloss allemanisch verschieden, kenich, dawack, etc.; das volk hingegen sagt kinni und duwack; so gehören auch, zum beispiel, bitz, wertzig, etc., für bis und wärli, etc., blos der niederen sprachweise an.

Wie viele andere dialecte, ist auch, vor allen, die Strassburger mundart heute geschichtlich zum tode verurtheilt. Die jetzige ächte Strassburger generation hat, über dem französischen, die sprache, wie sie noch in den Fraubasengesprächen vorkommt, zum theil verlernt, und die nun, seit 1870, einwandernden Deutschen werden, durch ihre eigene provinzielle mundart, die denn doch nicht über der Strassburger steht, den von dem volk dieser stadt noch festgehaltenen dialect sehr beeinträchtigen und stark verändern helfen. Vielleicht schon in zwei generationen wird die Strassburger mundart ihre speziellen ausdrücke und redeweisen, grösstentheils, eingebüsst und aufgegeben haben. Es ist daher für mich ein doppelter grund vorhanden, um mich hier mit den Strassburger Fraubasengesprächen zu befassen; einmal ein literarischer, um diesen producten ihren, wenn auch untergeordneten, platz in der geschichte der volksliteratur anzuweisen, und dann ein sprachlicher, um proben der Strassburger mundart, mit gehöriger genauigkeit¹, hier gleichsam zur rettung, der jetzigen und zukünftigen zeit, der reihe nach, vorzulegen.

¹ Was die genauigkeit der transcription betrifft, so gehe ich von dem grundsatz aus, dass die vokale und die consonanten der strassburger wörter nach der aussprache der vokale und consonanten des rein ausgesprochenen hochdeutschen zu transscribiren sind. Da der Strassburger zum beispiel schbazirè für spazieren ausspricht, so ist eben auch schbazirè und nicht spazire zu schreiben. Dass das è, welches an die stelle von frühern en getreten ist, hier fast wie ein kurzes ä lautet, braucht keinem deutsch sprechenden erst gesagt zu werden.

B. STRASSBURGER VOLKSGESPRÄCHE.

I.

'sRothhüs-gschbräch.

Ein vertrauliches Gespräch welches beym Rothen haus gehalten worden zwischen zweyen Frau Baasen unserer Stadt Strassburg als Frau Juliana und Frau Ursula, welche wegen ihrem aufrichtigen und sittsamen Wesen bey ihrem Geschlecht in grosser Hochachtung stehen.

1. Vorwort.

Die druckblätter, welche folgendes Fraubasengespräch zuerst veröffentlichten, tragen einen in hochdeutscher sprache abgefassten titel, welcher offenbar vom autoren selbst herrührt. Dieser hochdeutsche titel, den ich im texte beibehalten, aber hier durch einen kürzeren 'sRothhüs-gschbräch ersetzt habe, beweist dass der verfasser ein literat war, der die schriftsprache las und verstand, wiewohl er, nach alter strassburger und alddeutscher art, die präposition wegen (für von wegen), statt mit dem genitif, mit dem datif construiert, und deshalb wegen ihrem wesen, unbekümmert um die jetzige grammatik, spricht und schreibt.

Der verfasser nennt das gespräch, ironisch, ein vertrauliches, weil es mittheilungen enthält, welche die frauen, nur unter dem siegel der verschwiegenheit, sich zu machen pflegen, und

weil diese mittheilungen der art sind, dass sie nicht gerade das aufrichtige und sittsame wesen beurkunden, wesshalb diese frauen, bei ihrem geschlecht, in grosser hochachtung stunden: mit dieser ironie zeigt also der verfasser seine spottende, rügende tendenz an, die er in diesem gespräch befolgt hat.

Weil es sich hier um spott auf gewisse reelle personen handelt, so nennt sich der verfasser nicht mit namen, eben so wenig wie die personen denen dieser spott gilt; er bezeichnet diese nur allgemein durch die lateinischen namen Juliana und Ursula. Da die Strassburger Fraubasengespräche, in der regel, von protestantischer seite ausgehen, und die vornamen Juliana und Ursula, in den evangelischen Strassburger familien, nicht sehr gebräuchlich waren, so sind diese vornamen offenbar fictif, aber so gewählt dass sie die eigentlichen familiennamen der beiden zu bezeichnenden frauen, wenigstens für den kenner, durchblicken lassen. Es ist mir nicht unwahrscheinlich dass die namen Juliana (Schöllin?) und Ursula (Bärin) vielleicht eine frau Schöll und eine frau Bär bezeichneten.

Das gespräch findet statt im letzten theil des vormittags, beim Rothen haus, auf dem Baarfüsserplatz (später Baradèblatz und noch später Klewerblatz genannt), wo noch jetzt dieser gasthof zum Rothen haus sich befindet.

Wenn es wahrscheinlich, dass das gespräch in den siebziger oder achtziger jahren des vorigen jahrhunderts abgefasst worden ist, so beweist die unter den titel beigesetzte französische buchdruckerfirma: *A Strasbourg de l'imprimerie de Lorenz et Schuler*, dass es wenigstens erst nach der Revolution, in den neunziger jahren, zum druck gekommen ist (s. s. 6). Denn nachdem die Strassburger die schicksale Frankreichs in der Revolution getheilt hatten, so galt es auch für einen beweis von patriotismus, selbst in handel und gewerbe, bezeichnungen in französischer sprache anzuwenden.

Das gespräch ist auf löschpapier, auf einem halben bogen, klein quart gedruckt, mit den altfränkischen, unästhetischen, gothischen lettern, welche viele Deutsche irrthümlich als originaldeutsch betrachten, und heute noch dem schönen lateinischen druck vorziehen, welchen alle kulturvölker Europas mit recht angenommen haben. Indessen sind auch in Deutschland die deutschesten männer, namentlich alle germanisten, bereits hierin mit besserm exempel vorangegangen.

Das blatt trägt, nach art vieler älteren drucke, keine jahreszahl. Diese in jeder beziehung in den drucken höchst tadelnswerthe auslassung, scheint aber noch nicht aus derselben absicht geschehen zu sein wie bei mehreren neuern druckschriften, wobei die verleger, um ihre bücher stets als neue ausgaben gelten lassen zu können, das druckjahr auf dem titel vorsätzlich auszulassen verordnet haben. Die jahreszahl fehlt hier bloß aus nachlässigkeit; so wie ja überhaupt dies blatt durch die fehlerhafte transcription der Strassburger mundart, und die schlechte correctur beweist, dass der druck nicht durch einen gebildeten autoren, sondern von einem ungebildeten schriftsetzer oder druckergesellen veranstaltet worden ist. Es müsste denn sein dass der verfasser durch diese vorsätzliche nachlässigkeit seine person verbergen wollte (s. s. 6).

2. Text.

Ein vertrauliches Gespräch welches beym Rothen haus gehalten worden zwischen zweyen Frau Baasen unserer stadt Strassburg als Frau Juliana und Frau Ursula, welche wegen ihrem aufrichtigen und siltsamen Wesen bey ihrem Geschlecht in grosser Hochachtung stehen ¹⁾).

Juliana ²⁾).

Bscht! lauf si nit so g'schwind! — ei! nimmt si nièmè mit ³⁾).

Ursula.

Verzei' si mer, frau bäs! i hå si werzich nit ⁴⁾
G'hêrt, noch vil wenjer g'sên. — Ess isch so wieschd zè gèn
Dass mè nur allèwil uf d'süffrè schdain müess sên.

Juliana.

Es geht mer âü è-so; i hå dô schü' bekummè — ⁵⁾
Unn hätt i si dem dièp nurr gâr nit abgenummè ⁶⁾!

Ursula.

Worum?

Dô gück si nurr, wie mè do drinnè gêd ⁷⁾;
Ob nit der gschmidschi füess ass wie è wäschlad schdêd ⁸⁾?
Soll einè diss, biem blüed!, nit beschdialisch schêrè ⁹⁾!

Ursula.

Erzirn si si nurr nit; unn gê si nüss züm bärè
Drüss inn d'r rüttè-gass; dô wurd si wârli sên ¹⁰⁾
Ob er nit schiejlè machd, die wie gegossè schdên.

Juliana.

S'isch eim, biem blüet!, jo faschd verleidt ebbs nejs zè kauffè;
Mè müess si' d'füess ball ab durch alli lädè lauffè ¹¹⁾;
Unn wemm mè ebbs erwidschd, so wurd's eim 's-meischt verderbd.

Ursula.

Botz! éier bäsèl hett è güedè brockè g'erbd
Vom vetter Awwerham.

Juliana.

H'es isch so mit zè nemmè;
Er hett im Ehred jô, der d'schwîn hett als mièn schwemmè,
Bi drissig daler züm lechitema vermachd ¹²⁾.

Ursula.

Do wurd der stròlsdieb rèchd in d'füschd nîn hann gelacht ¹³).
S'gitt villicht jetz è paar.

Juliana.

Nein! 'sLissel isch verschbrochè.

Ursula.

Ei! schwejsi schdill; 's kann jò kenn wassersubb rèchd kochè ¹⁴);
Isch's denn schunn üsgemachd?

Juliana.

Si henn dè handschdreich k'hett ¹⁵).

Ursula.

Wer nimmt's denn?

Juliana.

'Sischt è g'sell, der uff dè Muerhoff gèt ¹⁶),

Ursula.

Na! dèr wurd wòl begòbt! — Dort sich-i's, glauw-i, kummè!

Juliana.

Wo?

Ursula.

Dort am Rüewèloch.

Juliana.

I sieh's nit.

Ursula.

Bi dè drummè!

Juliana.

Botz blüed! jetz müessè mer von ganz ebbs andersch reddè.
Ia! denk sie nurr, frau bâs, si trajt âü guldni kettè;
Isch diss gebermedirt fir sô è handwerks frâü ¹⁷⁾?

Ursula.

Si hett, bin i è hex!, ganz rêcht; 's belendt mi âü,
Dass mè so litt, wie mier, nimm kann vor mäidè kennè.
D'litt wellè mit gewald ins greschd' verderwè rennè ¹⁸⁾.

Juliana.

Botz! Lissel! wô kummsch her?

Lissel.

Ha! dô vom nejè märk;
I hà dô rüewè kauft, unn fir è groschè schdärk.

Juliana.

Henn er è säiffè-wäsch?

Lissel.

Iô! in der subbè schissel;
'Sward no' nit g'impfèdirt; mer pfüdlè nur è bissel,
Was mer züer nôt so brüchd, bitz besser wetter gidd ¹⁹⁾.

Ursula.

Ja! — mîn wèj isch der widschd.

Juliana.

Ward si, i gè jetz mid;
Na! Lissel! hald' di wôl; dè bisch bi bravè liddè.

Lissel.

'S hett jetz d'längschd zitt g'währd.

Juliana.

Wie sô? bisch nit zèfriddè? —

Botz stroh! — jetz fallt's mer in : — wenn gèd 's güed lèwè ân?

Lissel.

Bis iwwer vierzè dà; — i wurr jo s'glick äü hann,

Uff minè èrè-dà, d'frau bäs bi ès zè sèn ²⁰)?

Juliana.

Gewiss verschbrich i's nit; doch kann's villicht wól g'schên,
Wenn niks d'rzwischè kummt. — Gries mer dè jungè vedder!

Lissel.

Bedank mi's.

Juliana.

Na! lèb wól ²¹)!

Ursula.

S'deichd mi s'gitt ball schên wedder.

D'r himmèl hellt si üss.

Juliana.

Es kummd mer äü so vôr.

Ursula.

Diss Lissel isch è schlapp! dô plüdert's nô è jôr,

Unn d'haimè hett's è wäsch; sott mir's è mâüd sô machè,

I gèw rè uff dè hund; si wirdi's nit gelachè.

Isch diss denn äü erlaubt? d'haim brennt's fir umèsunnsch;

D'nô wemmè essè soll, macht sô è füeli pflunsch.

Dass d'fräü noch händel krijt; mè kann doch äü nit b'schdändi

D'haim in d'r kichè sinn ²²).

Juliana.

Ja! denk si was am mändi

Mir firr è schdreich bássird : — i wil, gottunverwissè,
In d'áchder preddi gën, unn henk rè 's kopfè-kissè,
Wo 's kind verbrinzeld hett, 's nãgdschd an dè offè hien,
Unn trã nurr 'sschwarz gedüech noch nuff uff d'överschd bihn ;
Unn wie i kumm, so n'isch è loch in d'ziech gebrennt : —
Dò hawi mi firr zorn, bîm blüed!, na nimmi kennt ;
Unn was rè 's erischd noch isch, sè fangt's vieh ân zè lachè,
Dò i ang'fangè hã im s'grebschd è-rà zè machè ²³).

Ursula.

Hett si's denn äü gewissd ?

Juliana.

Gewissd! — w'rum sinn sie d'mèjd ?

Nurr dass mè schdricke unn spinnd, unn allè morjè fèjd,
Unn d'kinder kummèdirt ? nein! dozü brüch i kenni ;
Wenn eini brãv will sinn, so gèd si äü è wenni
Der frauè hindè nôch ²⁴).

Ursula.

S'isch wóhr, d'frau bãs hett rêchd,

Es schdèd rè hittis-dãs in allè schdändè schlèchd ;
Mirr sinn, 's isch ganz g'wiss, jetz in dè ledschdè ziddè ²⁵).

Juliana.

'S isch nit g'bermedird was mè vom g'sind müess lîdè.

Ursula.

Ja! — d'zidd hett ehr'! frau bãs! — jez müess i wãier gën.

Juliana.

Ei! hawi dò no' nie dè halsdüech an 'rè g'sèn :
Das isch è herzier narr! wo hett si's schdickè lòsè ?

Ursula.

Im Bränd-èn-end, frau bàs !

Juliana.

A ! dò bi dère grössè; —

Was zahld' si rè derfir ? — Gelt si, was gèd's mich ân ²⁶⁾ !

Ursula.

Ah ! gé si ! si monkirt; — si kennt jo minè mann,
Wie er è kurwel isch, der derfs jô nit erfàrè,
Was mi d'r beddel koscht; i düe's am müel erschbàrè.
Mit demm was i bekumm, wie kamm mer dômit b'schdên,
I miessd als b'schândi wie è herr-gotts-vej' lè gèn;
Err gitt mer wuchè-geld; im iwrijè kann i waddè ²⁷⁾.

Juliana.

Dòrinn sajd mîner niks; doch hett er sunschd âü raddè.
Awer i fang's im glich.

Ursula.

Wie machd si's denn, frau bàs ²⁸⁾ ?

Juliana.

Sieht si's, zè ierè g'said, s'isch als mîn gresschder g'schbass
Wenn er dè libbel henkt, unn will nit mid mer reddè :
So schdell i mi nur krank, unn lôs mîn mammè beddè,
Si soll züm dokder gèn; die schmeckd dè bròdè schunn :
Si kummt noch in der nâchd, unn fangd an wieschd zè düen;
Dò krijd er glich züm kriz ²⁹⁾.

Ursula.

Si isch, jô wól, è lósi !

Juliana.

Isch diss ken klühhet nit ?

Ursula.

Bîm blüed ! derzü è grôssi.

I hätt, bi mîner trei ! noch nie so wît gedôchd ; —

Diss ding isch güed firr mich : kummt mîner nurr unn bochd,

I will's im, bin i è hexs ! ken härel besser machè.

Juliana.

Prowîr si's nur è môl.

Ursula.

Ha ! ha ! i müess schunn lachè;

Ja ! lèb si d'zidder wôl ! — Jetzt mües i weidli gên. —

Juliana.

Wenn b'süechd si mi è môl ?

Ursula.

'S wurd' nâgdscher dâüè g'schèn.

A grüess an ierè mann !

Juliana.

Ja ! grüess si mer âü ierè.

Ursula.

Bin k'horsamschd oblijêrt, frau bâs ! wurr nit manggîrè ³⁰⁾.

3. Erklärung.

¹⁾ Ueber den hochdeutschen titel, s. s. 9.

²⁾ Frau Juliana gehört zu denjenigen bürgerfrauen, die sich mit der haushaltung nicht gerade eifrig befassen, sondern, in den vormittagsstunden, sich in der stadt zu schaffen zu machen suchen, um einen vorwand zu haben, auszugehen, sich in den

strassen zu zeigen, und plaudern zu können. Es hatte am tage dieses gesprächs in der frühe geregnet, und das strassenpflaster war deshalb kothig. Da bei solchem wetter die frauenzimmer ihre röcke etwas hinauf halten, um sie nicht unterhalb zu beschmutzen, oder, wie man in Strassburg sagt, um keinen bollhammel nach haus zu bringen, so war solches schmutziges wetter der frau Juliana zum ausgang gerade eben erwünscht, aus dem grund weil sie so ihren schönen fuss, auf den sie besonders stolz war, besser zeigen zu können gelegenheit fand.

³⁾ Die gesprächige frau Juliana beeilte sich die frau Ursula auf dem Baràdèblatz einzuholen, um mit ihr nach lust schwatzen zu können. Der ausdruck: nimmt sie niemè mit ist hier ein trefflicher; denn er drückt die eile aus und das vor sich hin gehen, ohne die personen auf der strasse zu bemerken, oder sich um sie zu kümmern.

⁴⁾ Wärzich und wärzina statt wärli (wahrlich) gehört dem plebeier stil an (s. oben s. 8).

⁵⁾ Da frau Juliana sich auf die strasse begeben hat um ihren schönen fuss zu zeigen, so benützt sie die saubern steine, wovon frau Ursula spricht, um, in der rede, auf ihren schuh, und somit auf ihren fuss zu kommen.

⁶⁾ Frau Juliana führt klage über ihren schuster, der ihr allzuweite schuhe verkauft habe; sie nennt ihn, im affekt, einen dieb (di'p).

Hinsichtlich des *p* in di'p ist zu bemerken, worauf ich schon früher (s. *Les Gètes*, s. 75) aufmerksam gemacht habe, dass der Strassburger die wörter welche er, in affektlosem zustand, mit weichen consonanten ausspricht, im zorn, mit harten consonanten versieht. So sagt er z. b. gewöhnlich: er hedd'-s-em gsaid (er hat's ihm gesagt); mit affekt gesprochen lautet dies aber er hett'-s-im ksait. Es ist dies für den glossologen eine wichtige andeutung, um, in vielen sprachphänomenen, das ver-

hăltniss der weichen consonanten zu den harten, abgesehen vom lautverschiebungsgesetz, zu erklären. Dabei ist aber noch in anschlag zu bringen, dass, in vielen deutschen dialekten, die schlussconsonanten mit vorliebe entweder aspirirt oder verhärtet werden. So sagt man, z. b., statt des rein gesprochenen weichen englischen *dag*, in vielen deutschen mundarten, entweder *dach*, *tach*, oder *dak*, *tak*.

7) Das wort gücken scheint mir für *ge-uken* (vgl. *gelten* für *gewilten*, *geilten*) zu stehen, und zur wortsippe *oko* (*auge*) zu gehören. Das neutrum *gügge* entspricht somit dem lateinischen *masculinum oculus* (*auge*).

8) Frau Juliana vergleicht ihren schuh, für ihren geschmeidigsten fuss, mit einer wäschlade. In Strassburg nämlich wird im fliessenden wasser auf einer *bridsch* (*brücke*) gewaschen, welche so benannt ist, weil sie früher gleichsam eine an vier pfählen befestigte und an walzen hängende kettenbrücke war. Diese *britschen* wurden erst in neuen zeiten durch platte auf dem wasser ruhende gedeckte schiffe ersetzt. Auf diesen *bridschen* stehen, längs dem wasser, die wäschladen, das heisst viereckige mit stroh ausgelegte hölzerne kisten, in welchen die wascherinnen kniend sitzen, und vor sich, auf dem abhängigen waschladenbrett, die wasche kneten, ausspülen und ausringen. Eine solche wäschlade umschliesst, selbstverständlich, die darin sitzende waschfrau nicht so eng und genau wie ein angepasster schuh den darin ruhenden fuss. Daher der vergleich eines zu weiten, und nicht, wie angegossen, anliegenden schuhs, mit einer wäschlade.

9) *Bîm blüet!* verdeckter schwur-ausruf für : beim blute Christi! Die Franzosen sagen gleichfalls *palsambleu!* (*par le sang de Dieu!* s. oben, s. 14, *Botz blüed!* für *Gottes blut!*).

Scheren (*schneiden*) hat hier die abgeleitete bedeutung : *schneidend wehe thun*.

⁴⁰⁾ Früher hatten die häuser in Strassburg, wie noch jetzt in vielen nördlichen gegenden, keine hausnummer, sondern eine hausmarke, und später ein hausschild-zeichen, z. b., einen in stein gehauenen, oder nur auf eine tafel gemalten bären, oxsen, hasen, karpfen, etc. So war das haus eines frauenschusters zum bären benannt. Es stand in der Rüttengass, welche heute Madlenègass heisst. Da diese gasse, vom Baràdèblatz aus, wo das gespräch vorfiel, ausser der stadt jenseits der Ill sich befindet, so sagt frau Ursula : nüss (hinaus) zum bärè, und drüss (draussen) in der rüttègass.

Viele gassen im alten Strassburg tragen ihren namen nach vornehmen adelichen herren und familien, wie die Kalbgasse, Knoblochgasse, etc. Die rüttègass bekam diesen namen nach einem geistlichen herrn, her Uoten; so dass die gasse wo er wohnte, Her Uetengass hiess, woraus man später, aus missverständniss, rüttègass machte. Bei diesem namen dachten die frauen wahrscheinlich an die rütten (rauten, verschobene vierecke), das heisst an die ins viereck gehefteten falten ihrer röcke, oder wohl gar an das noch jetzt so beliebte feine gebäck, die mandelrütt' genannt, weil es aus einem, mit mandeln gewürzten, in viereckigen formen gebackenen, feinen teig besteht.

⁴¹⁾ Obgleich frau Juliana so gern ihren schönen fuss überall, sogar dem schuster zeigt, so klagt sie, zum scheine, dass, um ein paar gute schuhe zu bekommen, man alle schusterläden durchstöbern, und bis hinaus in die rüttengass gehen muss, und noch dazu, wenn man ein schönes paar gefunden hat, es einem beim schlechten wetter, wie das heutige, erst noch verderbt wird.

⁴²⁾ Frau Ursula hat eine tochter welche sie gerne an den mann bringen möchte, und ist daher eifersüchtig auf alle mädchen welche unter die schneppenhaube (schnabelhaube der frauen) kommen, das heisst sich verheirathen. Sie hat erfahren dass das

bäschen von frau Juliana, die jumpfer Lissel, einen guten brocken von ihrem vetter Abraham geerbt hat, und sie sucht daher, von den schuhen ablenkend, das gespräch durch die gewöhnliche formel botz! (Gotts wetter), auf etwas ihr gleichsam einfalles, auf die erbschaft des beneideten mädchens, überzuführen.

Auf die auskundschaftende frage der Ursula, wie hoch sich wohl die erbschaft belaufen möge, antwortet Juliana: he! es ist nicht unbedeutend, es ist der mühe werth mit zu nehmen. Und um ihr die beträchtlichkeit dieses erbes fühlen zu lassen, und ihr, wie man sagt, die zähne lang zu machen, führt sie an dass Abraham ja sogar seinem knechte Ehred (Ehrhard), der ihm ehemals seine schweine in die schwemme trieb, die bedeutende summe von 30 thalern (heutzutage eine werthschaft von ungefähr 500 fr.) zum lechitema, das heisst durch legitima donatio (rechtmässige schenkung), vermacht hat.

Das im texte aus nachlässigkeit ausgelassene wort als, im sinne von früher gewöhnlich, habe ich wieder restituirt, so dass ich lese: der d'schwîn hett als mièn schwemmè.

Da der verfasser die personen, die er bezeichnen wollte, eben so wenig wie sich selbst nicht direkt nennen durfte (s. s. 5), so sind die namen Abraham und Ehred, so gut wie Juliana und Ursula, mit fleiss pseudonymisch. Da nun aber innerhalb Strassburg gewöhnlich nur müller, bäcker und metzger, in ihrer wohnung, schweine halten durften, so war es für den kenner ziemlich leicht zu errathen wer der Abraham und der Ehrhard eigentlich war.

Die lateinischen namen Juliana und Ursula, so wie der juristische, wiewohl verderbte, ausdruck lechitema (legitima), deuten vielleicht darauf hin dass der verfasser des gesprächs wahrscheinlich ein advokat, licentiat, oder sonst ein rechtsgelehrter gewesen.

⁴³⁾ Strohl oder strolch bezeichnet einen der strolcht oder

unstät herumzieht. Strolchsdiab ist ein stehlender vagabund oder vagus (strassb. waggas). Ursula benennt so, anscheinend abschätzig, den Ehred, aus missgunst über sein glück; und sie sagt dieser werde sich in die faust gelacht haben, das heisst er werde innerlich über die güte seines herrn sich lustig gemacht, aber, aus rücksichten, sich die faust vor seinen lachenden mund gehalten haben, um so sein lachen zu verbergen. Im grunde verachtet Ursula den Ehred nicht, und würde ihn gerne, wegen seiner erbschaft, zum schwiegersohn annehmen. Deswegen sucht sie fragend zu erfahren ob nicht der strolsdiab die jumpfer Lissel als frau heimführen werde, worauf ihr Juliana antwortet dass diese bereits schon, wie man in Strassburg sagt, mit einem anderen versprochen sei.

¹⁴⁾ Wenn eine frau aus dem volke ausdrücken will dass ihr etwas, von einer anderen gesagtes, unwahrscheinlich sei, und sie es nur für spass nehmen könne, so sagt sie: ei! schweige sie still! Ursula findet es unwahrscheinlich dass jumpfer Lissel in den ehestand trete, weil sie ja nicht im stande sei eine rechte hausfrau abzugeben. Ehedem, um auszudrücken dass ein mädchen einer haushaltung nicht gewachsen sei, oder ihr nicht vorstehen könne, sagte man «es kann nicht einmal recht eine wassersuppe kochen.» Heutzutage, wie viele mädchen, in Strassburg und anderswo, müssten unverheirathet bleiben, wenn man ihnen die bedingung stellte, dass sie, um eine haushaltung antreten zu dürfen, vorerst, als probestück zum ehestand, beweisen müssten, dass sie eine wassersuppe zu kochen verstehen.

Ursula ist nicht gut zu sprechen auf die Lissel, weil diese vor ihrer tochter sich hat versprechen (verloben) können, während doch, nach ihrer meinung, diese ihre tochter eher verdiente zur hausfrau erhoben zu werden.

¹⁵⁾ Ehe das französische ehgesetz im Elsass eingeführt wurde, beobachtete man den alten brauch des verlobnisses, welches

man den handstreich nannte, weil man dabei pflegte, wie bei versprechungen und kauf, sich gegenseitig in die hand zu schlagen (fr. taper dans la main).

⁴⁶⁾ Die mauererzunft hatte in der brandgasse ihre stube, und besass unten neben der früheren Präfektur (jetzt Bezirkspräsidium), den Müerhoff (maurerhof), wo der bräutigam der Lissel maurergesell war. Diesen bedauert frau Ursula dass er mit einer untüchtigen ehfrau begabt werde, während er, wie sie denkt, mit ihrer tochter zur frau viel besser gefahren wäre. Indem si so denkt und spricht, sieht ihr scharfes frauenauge, von weitem, die jumpfer Lissel herankommen. Diese kam vom Neuen markt, beugte eben links in den Barâdèblatz ein, und ging gerade daselbst bei dem eckhaus vorbei, das damals noch ein wirthshaus war. Dieses wirthshaus und das dabei liegende gässchen war zum Rüewèloch (Rübenloch) benannt, so wie andere stadt- und bannreviere einen ähnlichen namen, wie z. b. Dum-mèloch (Thomannloch) und Schnôkèloch (Schnackenloch) trugen. Da Ursula auch von d rum mè (trommeln) spricht, so scheint es dass beim Rüewèloch das militair mit trommeln gerade zur wachparade gegen mittag aufzog.

⁴⁷⁾ Der verfasser des gesprächs hatte, auf dem titel, von dem aufrichtigen wesen der Juliana und der Ursula, ironisch, gesprochen. Hier beweist nun das benehmen derselben dass sie solches lob nicht sehr verdienten; denn, beim herankommen der Lissel, sagt die Juliana zur Ursula dass sie jetzt müssten thun als ob sie von etwas ganz anderm geredet hätten; sie beeilt sich noch einen vorwurf gegen jumpfer Lissel anzubringen. Sie wirft derselben vor dass sie, eine künftige handwerkerfrau, die braut eines maurergesellen, sich erlaube eine goldene kette zu tragen; das sei nicht, wie sie sich ausdrückt, g'bermedirt (vom französischen permettre, erlauben).

⁴⁸⁾ Frau Ursula stimmt in die klage und anklage der frau

Juliana ein; aber was sie beelendet oder betrübt, mehr noch als die hoffart des Lissel, das ist der gedanke dass, wenn solche mädchen goldne ketten tragen, man leute, wie sie, nicht mehr vor den mägden unterscheiden könne; und unter der allgemeinen bezeichnung mägde versteht die Ursula speziell die jumpfer Lissel, welche, wie viele töchter des untern bürgerstands, im alten Strassburg, in reichern und vornehmern häusern, als dienstmädchen eingetreten war.

Die mäd ist der regelrechte plural von mäd (magd).

19) Schdärk (stärke) ist hier amidon, zum steifen des waschzeuges. In Strassburg nennt man büchwäsch die grosse wasche, wobei das waschzeug im büchkessel ausgekocht wird, im gegensatz zur seifenwäsche, wo das zeug nur eingeseift und ausgespült wird. Zur letzteren braucht man keinen kessel, sondern kann sie, zur noth, in grösseren schüsseln vornehmen, und um solche zu bezeichnen, bedient sich die Lissel des ausdrucks: saiffewäsch in der subbè-schissel (suppenschüssel).

Zur grössern büchwäsch muss vorerst der wäschzeddel gemacht, das heisst das waschzeug gezählt oder inventirt (g'impfédirt), und sortenweise eingeschrieben werden. Eine kleinere seifenwäsch nennt man auch pfüdelwäsch. Das zeitwort pfüdeln scheint, wie pfutscheln, ursprünglich schnell, überhin, und somit schlecht arbeiten, bedeutet zu haben.

20) Frau Ursula, die nicht gern bei der, von ihr beneideten, jumpfer Lissel steht, stellt sich als ob sie sich entfernen wolle, unter dem vorwand dass ihr weg nach hause der weiteste sei. Sie bleibt aber dennoch stehen als frau Juliana sagt sie wolle mit ihr gehen, und sie hört es mit an wie diese es darauf anlegt das gespräch mit Lissel auf deren baldige heirath überzuführen. Juliana stellt sich zuerst als ob sie von dieser heirath nichts wüsste, und lobt die herrschaft des dienstmädchens. Da dieses aber sagt

dass es nicht mehr lange im dienste bleiben werde, so stellt sie sich als ob es ihr nun jetzt erst (botz strôh! für gott ströff mich!) einfalle, von dem eheverlöbniß gehört zu haben. Sie fragt sie wenn die hochzeit, das gute leben (cf. hohe zit; engl. high life) angeht. Lissel antwortet hierauf, und lädt die base zu ihrem ehrentag (hochzeittag) ein.

²¹⁾ Alle geladenen hochzeitgäste sind, im Elsass, zu einem geschenke (hüsstier, haus-steuer) an die jungen eheleute verpflichtet. Deswegen steht Juliana an, die einladung geradezu anzunehmen; sagt aber dass sie vielleicht erscheinen werde, und sie entlässt die Lissel, nachdem sie ihr aufgetragen ihren bräutigam, den maurergesellen, zu grüssen, worauf Lissel dankt mit den worten: bedank mi's (bedanke mich es, für bedanke mich dafür).

²²⁾ Frau Ursula, die vorhin sich gestellt hatte als wolle sie eilends weggehn, bleibt stehen um von neuem das gespräch anzufangen, worin sie besonders gegen die Lissel loszieht. Sie nennt sie eine schlapp (schlaffe, nachlässige person), è füeli pflunsch (faule schlumpige magd), die unnützerweise das zu haus angemachte feuer, während sie ausserhalb plaudert, brennen lässt, und desshalb dem hausherrn das mittagsmahl nicht zu rechter zeit fertig bringt, da doch eine hausfrau (z. b. wie frau Ursula im augenblick) nicht immer, um solches zu besorgen, in der küche sein kann, sondern, ihrerseits, auf der strasse bequem plaudern darf.

Der ausdruck: auf den hund geben (den frechen übermuth niederschlagen) findet in folgendem seine erklärung. Unter dem hund, von dem in solchem ausdruck die rede ist, verstand man ursprünglich den bösen höllenhund. Der höllenhund Cerberus der griechischen mythologie wurde in der spätern volkssage mit dem höllendrachen zur person des teufels selbst. Deswegen zeigt sich der teufel manchmal als schwarzer oder feuriger pudel, der

in den behausungen, wie in der hölle, das feuer, den feuerheerd, oder den ofen sucht, und sich dahinter versteckt. Daher, um auszudrücken dass eine sache so gering ist, dass man damit nicht einmal den teufel aus der hölle hervor locken könnte, sagt man : damit lockt man den hund nicht hinter dem ofen hervor. Wenn jemand ganz schwach geworden und ganz herabgekommen ist, gleichsam zum teufel geht, so sagt man er ist auf den hund herabgekommen. Da der hund der böse teufelsgeist ist, so sagt man : einem auf den hund geben, um auszudrücken : den bösen geist in einem niederschlagen. Um auszudrücken : ich schlage dich, hund! nieder, sagt der Isländer : ich schlage deinen hund (deine boshafte natur in dir) nieder. Vgl. Graubarts lied, s. 85.

²³⁾ Nach dem heftigen ausfall der frau Ursula gegen die jumpfer Lissel, erzählt frau Juliana einen vorfall wobei sie sich gewaltig über ihr dienstmädchen erzürnt habe. Die erzählung dieses vorfalls ist einer der glanzpunkte des ganzen gesprächs, und wahrscheinlich ist diese häusliche scene ein hauptgrund gewesen, warum dieses gespräch überhaupt verfasst worden ist (s. s. 6). Der verfasser ist zwar kein Aristophanes noch Molière, aber diese stelle ist, dem inhalt und ausdrucksweise nach, dieser meister in der komik ganz würdig (s. s. 7).

Mändi, plebejischer und bäurischer ausdruck für mōndā (montag).

Gott unverwissè, eine heutzutage in Strassburg unbekannte redensart, welche folgender massen zu erklären ist. Verwissen heisst im altdeutschen: mit wissen und bedacht; unverwissen heisst also ohne wissen und bedacht. Gott ist falsche umdeutung für gut, im sinn von ganz. Gottunverwissè steht also für gut unverwissè, so wie als gottersprich bedeutet eben so gut als spräche einer. Gottunverwissè ist demnach gleichbedeutend mit ganz ohne vorbedacht, ohne an

böses zu denken, oder ganz unschuldig, ganz unbefangen, ohne sich eines unglücks zu versehen.

Achter predi ist die predigt sonntags um 8 uhr, gewöhnlich vom unterpfarrer gehalten. Die amtpredigt (hauptpredigt) begann, wie noch heute, nach 9 uhr.

Brinnen (für brinden) bedeutete ursprünglich wie eine quelle (brunnen) oder ein feuer sprudeln. Das diminutive zeitwort brindlen oder brinzeln bedeutet wie ein brünnlein leise sprudeln.

Die mit hohen dächern versehenen alten häuser in Strassburg haben, unter dem dach, eine untere und eine obere bühne (hausboden). Auf der oberen bühne war die schwarz gedüech kammer, wohin sonntag morgens die sorgfältigen hausfrauen die schwarz wäsch (das unrein gewordene waschzeug) der verflommenen woche trugen, um sie daselbst sortenweise bis zur nächsten wasche aufzuhängen.

Ziech ist der leinene überzug, besonders des kopfkissens. Dies wort stammt nicht von ziehen (überziehen), sondern vom altdeutschen ziecha, welches dem lateinischen theca (hülle, futteral) entnommen ist, von dem auch das französische taie (kissen-überzug) stammt (s. Diez, Etym. Wörterb., s. 730).

'S erischd steht für das ärgste.

È-ra machè (herab machen) hat die bedeutung von der kanzel herab niederdonnern, abkanzeln, durch heftige vorwürfe zu boden schlagen.

²⁴⁾ Auf die zur entschuldigung des dienstmädchens gestellte frage der frau Ursula, ob dieses denn wissen konnte, dass die frau etwas an den ofen gehängt hatte, lässt sich frau Juliana, nach art vieler ungerechter hausfrauen, dergestalt aus, dass sie sich nicht entblödet zu behaupten, die guten dienstboten haben nicht allein ihre eigenen arbeiten zu verrichten, sondern sollen auch der hausfrau nachgehen, um zu sehen ob diese

alles, was sie angeht, auch gehörig und vollständig besorgt habe.

25) Wenn es im haus, im staat und in der kirche schlecht steht, so flüchten sich viele leute, statt den regierenden und den regierten ihre pflichten vorzuhalten, passiv auf das religiöse gebiet, und klagen wie Ursula dass die letzten zeiten herannahen. Nach jüdischer (s. Apocalypse) wie germanischer (s. Voluspå) weltanschauung, geht dem weltgericht oder dem weltuntergang der Antichrist und die periode der allgemeinen verderbniss und schlechtheit voraus. Diese periode nennt man die letzten zeiten. Von diesen spricht Ursula, und fügt, ihr zeitalter beurtheilend, ironisch hinzu: Ja! unsere zeit, die ist ehrenhaft! — Dann, wie zum bewusstsein erwachend dass man die böse zeit dennoch nicht unnützerweise, wie sie es hier thut, verplaudern soll, sagt sie: jez müess i wâier gèè!

Wâier ist der plebeische ausdruck für wârli (wahrlich, in der that), obgleich damit keineswegs verwandt. Das bis jetzt räthselhaft und unerklärte wort wâier ist darum merkwürdig weil es zu einer indogermanischen sprachsippe gehört, die man bis jetzt, in germanischen sprachen, noch nicht nachgewiesen hat. Wir haben in den Sprachlichen Studien (V^{te} serie, 1872) gezeigt dass das lateinische *facere* (machen), das griechische *poiein* (machen), und sansc. *tvadj* (bilden, machen), zu dem stoffthema T-VöK gehört. Zu dieser wortsippe gehört auch, in den germanischen sprachen, einerseits, das goth. *fagrs* (gebildet, schön, erfreulich; *gafehs*, passend; norr. *fagr*, agls. *fægr*, wovon das altdeutsche *fagar* entlehnt), andererseits, das althochdeutsche *wâhi* (gebildet, künstlich, schön) und das mittelhochdeutsche *wæhen* (gestalten, bilden, machen, gr. *poiein*). Der comparatif von *wâhi* war *wâhiro* (passender), und von diesem comparatif ist das strassburger abstracte adverbium *wâier* gebildet, und drückt, so wie wahrlich, in der that,

eher, aus, dass dies oder jenes zu thun passender ist als es zu unterlassen.

20) Frau Juliana, die zum plaudern immer eine gelegenheit sucht und findet, leitet nun das gespräch auf das gestickte halstuch der frau Ursula.

Herzier narr. Narr bedeutet nicht allein den blödsinnigen, sondern, wie hofnarr, einen witzigen menschen, der durch spässe und allerlei narrheiten amüsirt, gefällt, und belustigt. Deswegen können sogar gegenstände und sachen, die zierlich und gefällig sind, wie das gestickte halstuch der frau Ursula, herzige narren genannt werden.

Bränd-èn-end (Brand ein End) bezeichnet noch heute das haus wo der grosse brand von 1388 zu ende kam. Dies haus, jetzt zum weissen bären benannt, lag in der nähe, hinter dem Rothen hause, beim Baarfüsserplatz. Deswegen sagt auch Juliana, darauf hindeutend, ah! dô, bi dère grossè. Hier nämlich wohnte, zur zeit, eine geschickte stickerin von stattlichem grossem wuchse, wahrscheinlich dieselbe die in einem andern gespräch die frau Berwel genannt wird (s. 3^{tes} Gespräch). Heutzutage wo die übermässige industrielle concurrenz auch eine übermässige publicität nothwendig macht, würde ein autor, der, wie der verfasser unseres gesprächs, die aufmerksamkeit der damen auf die stickerin im Bränd-èn-end lenkte, mit recht, in verdacht kommen er sei für diese réclame von der schönen stickerin auf irgend eine art bezahlt worden.

Bei schmucksachen fragen die damen, und nicht ohne grund, zunächst nach dem preis. Juliana sucht sogleich zu erfahren was Ursula für das sticken bezahlt hat; und da sie merkt dass diese nicht sogleich mit der sprache heraus wolle, so sagt sie, sich äusserlich bescheidend: gelt si, was gèht's mich an!, innerlich aber weiss sie dass frauen kein geheimniss lange verschweigen, und dass sie auch dieses erfahren werde, selbst

wenn Ursula grund genug hätte hierüber reinen mund zu halten.

27) Ursula, die eben mit Juliana so streng über jungfrau Lissel abgeurtheilt hat, weil diese, über ihren stand hinausgehend, eine goldne kette trage, muss nun gestehen dass auch sie für ihre stickereien, über ihre verhältnisse hinaus, zu grossen ausgaben sich hat hinreissen lassen. Deswegen will sie anfangs auf die frage, was sie das halstuch gekostet, nicht antworten; aber damit es nicht scheine als ob sie sich hierin im fehler fühle, so theilt sie der Juliana das geheimniss mit.

Wenn eine frau aus dem volk ausdrücken will dass sie das was eine andere ausgesagt nicht, als im ernst gesprochen, glauben könne, sondern nur für ironie und spass halte, so sagt sie, in verschämt thuendem tone : ah! geh sie! (im sinn von : ach lass sie mich doch damit in ruhe), oder sie vexirt (sie will mich durch ihren spott quälen), oder, wie hier, si monkirt (fr. se moque; sie treibet mit mir bloss spott). Vergleiche ¹⁴).

Frau Ursula die, wie auf dem titelblatt steht, bei ihrem geschlecht, wegen ihres aufrichtigen wesens, in grosser hochachtung stand, zeigt hier abermals dass sie mit ihrem eheherrn, hinsichtlich ihrer ausgaben, nicht sehr aufrichtig verfuhr. Sie entschuldigt diess verfahren damit dass ihr mann ein kurwel (unzuverlässiger, gleich einem haspel sich umdrehender mensch) sei, der durchaus nicht erfahren dürfe, was sie der bettel (was man beim betteln erlangt), das heisst, die kleinigkeit (bagatelle) kostet; sie suche es wieder einzubringen durch ersparniss am munde; zu dem, sei sie so knapp gehalten dass, wenn sie mit dem wochengeld, das ihr ihr mann aussetzt, ausreichen sollte, sie gezwungen wäre, gleich einem herrgottsvögelein immer in demselben kleide zu gehen. So verstehe ich diese letztere stelle, welche im texte corrupt und unverständlich geworden, zumal da darin ein vers ausgelassen ist, wie schon der mangel des

entsprechenden reims beweist. Um das ausgelassene einigermaassen hier durch conjectur herzustellen, habe ich mir erlaubt vor den, nach mir, so zu lesenden vers:

I müsd als b'schdändi wie è herrgottsvej'le gèn

den, von mir, ganz gemachten vers einzuschieben:

Mit dem was i bekumm, wie kamm mer dômit b'schdèn?

Herrgottsvögelein nennt man in Strassburg den kleinen marienkäfer (*coccinella*), der auf rothen elytren schwarze flecken trägt. Wie ein herrgottsvögelein gehn soll hier wohl heissen: immer dasselbe kleid tragen.

Wuchègeld ist das, vom gemahl der ehfrau für ihre persönlichen bedürfnisse, wöchentlich überlassene geld.

Waddè (waten) heisst durch schwierigkeiten durchschreiten müssen, sich, so gut es geht, behelfen müssen.

²⁸⁾ Ratte. Vom vierten jahrhundert an kam die ratte, den lagerplätzen der völkerwandernden slavo-germanischen stämme folgend, aus dem osten in den sud-westen Europa's. Dieser nager trug, bei diesen stämmen, einen namen der zu der wortsippe K-RaT (kratzen, nagen) gehört, zu welcher auch das lateinische *rodere* (nagen, für *rodere*) zu rechnen ist. Im slavischen besteht noch krot (feldmaus, maulwurf), und in der Edda bezeichnet das masculine *Rati* (nager, bohrer) die symbolische Ratte. In Italien bekam das fremde thier den germanischen namen *ratto*, welcher dem althochdeutschen masculin *ratto* entspricht, und den man sich wahrscheinlich als gleichbedeutend mit *ratto* (rasch, lat. *raptus*) umdeutete. Da man die altniederdeutsche schwache form *ratta* für ein feminin nam, so sagte man, im deutschen, neben der ratz, auch die ratte.

Das wort ratte (niemals ratz) hat hier die, aus den romanischen sprachen entnommene, spezielle bedeutung von laune, caprice, bizarrerie (vgl. fr. *rat*).

Es hat, meines wissens, noch niemand sich die frage gestellt und darauf geantwortet, wie es gekommen, dass das wort ratte diese spezielle bedeutung von laune erhalten konnte. Der grund hiervon liegt, meiner ansicht nach, einfach in einer verwechslung, oder einem quiproquo, homonymer wörter. Die laune nämlich ist etwas schnell wechselndes ; sie ist ein aufbrausen, ein leidenschaftliches hingerissen werden. Im classischen latein bezeichnet das neutrale adjectif raptum und das masc. substantif raptus blos das physische schnelle hingerissen werden. Im Mittelalter aber bekommen diese wörter, in den romanischen sprachen, auch die moralische bedeutung von schnellem geistigen hingerissen werden, so dass das lateinische raptum (das schnelle), und raptus das aufbrausen, die laune, die verzückung bedeuteten. Das lateinische adjectif raptum und das substantif raptus wurden, in den romanischen sprachen, regelmässig zu ratto (schnell) und ratto (aufbrausen, capriz), so wie auch, z. b. das lat. adjectif ruptus zu rotto, und captus zu catto (vgl. cattivo, fr. chétif, von captivo) geworden sind. Das aus dem lat. substantif raptus entstandene ratto hatte also die bedeutung von aufbrausen, laune. Da dieses selten vorkommende wort nicht leicht als aus dem lateinischen raptus entstanden erkannt wurde, so verwechselte man es mit dem homonymen, besser gekannten wort, ratto (ratte), und warf die bedeutung beider, ursprünglich verschiedener, wörter zusammen, so dass ratto als zugleich ratte und laune bedeutend angesehen wurde. Obgleich nun zwischen laune und ratte keine ideenverbindung statt finden konnte, so fand doch die einbildungskraft des volkes mittel sich die launen metaphorisch als ratten vorzustellen ; und deswegen konnte auch frau Juliana, dem sprachgebrauch gemäss, sich des malerischen ausdrucks bedienen : einem seine ratten fangen, für ihm seine üblen launen benehmen.

Ehefrauen sind geneigt die einsprache und gegengründe ihrer eheherrn, wodurch ihre zwecke verhindert oder vereitelt werden, als böse launen, als ratten anzusehen, und die schlaueit der frau Juliana, die, mit unrecht, bei ihrem geschlecht für aufrichtig galt (s. s. 10), wandte bisweilen ein probates mittel an, um ihrem ehemanne diese ratten zu fangen. Da dieses mittel auch andern frauen dienen konnte, so war frau Ursula begierig es kennen zu lernen, um ihrerseits auch davon gebrauch zu machen.

²⁹⁾ Da das von Juliana angewandte mittel eine geheime pancee ist, so theilt diese frau es nur unter dem siegel des geheimnisses mit (zü ierè g'säid); sie weiss ja dass Ursula hierüber reinen mund halten wird. Der passus der nun folgt ist wiederum einer der glanzstellen des gesprächs (s. s. 27), und das hier gegebene schlaue recept, zu nutzen der ehefrauen, ist wahrscheinlich einer der hauptgründe mit gewesen, warum dies gespräch überhaupt verfasst worden ist, um nämlich gelegenheit zu haben darin dieses recept vorzutragen (s. s. 6). So habe ich als knabe im bibbelschbiel (s. s. 6) ein stück gesehen, wo eine ähnliche eheliche stadtgeschichte eingefügt war, und dessen hauptscene ebenfalls gerade darin bestand, dass die ehfrau, um den gerechten zorn ihres eheherrn, des wurstlers, in sanftes mitleid zu verkehren, eine ohnmacht erheuchelte, und sich dann, tief klagend und seufzend, zu bette legte.

Der Strassburger sagt der libbel, um die untere lippe oder lefze zu bezeichnen; den lippel henken ist synonym mit: das maul hängen (fr. faire la moue).

Beddè bedeutet eigentlich beten, wird aber auch gebraucht für bitten.

In der redensart: den braten schmecken hat schmecken die bedeutung von riechen.

Wiesch d düen heisst rauh, heftig, lärmend und tobend, auf-

treten, so dass man eine höchst unangenehme (wieschdi) scene herbeiführt.

In der volkssprache sind gewisse ältere ausdrücke nur noch in gewissen redensarten, besonders in compositionen, gebräuchlich. So ist z. b. das wort koth, für gassenschmutz, in Strassburg heute unerhört; man sagt dafür dreck. Aber in meiner jugend war doch noch das compositum kôtschifler (der den koth wegschaufelt) gebräuchlich. So sagt man auch niemals krijè (für kriechen), sondern immer kröble. Aber die allitirierende redensart zum kreuze kriechen hat sich noch, wiewohl nur mit mühe, in zum kriz kriejè, erhalten.

³⁰⁾ Klüjhet, heute noch gebräuchlich für Klugheit.

Gedôchd, obgleich regelmässig für hochdeutsches gedacht, wird heutzutage, zumal im feineren stil, durch gedenkt ersetzt.

Bochè steht für das hochdeutsche pochen (hämmern, klopfen); hier hat es die metaphorische bedeutung von aufbegehren.

Die bosheit der frau Ursula gibt sich kund in den worten ha! ha! i müess schunn lachè. Sie betrachtet sich, in gedanken, zum voraus als eine heks (kluge frau), die ihren ehrlichen eheherrs, gleich wie Juliana den ihrigen, immer zu beschwichtigen verstehen wird.

d'zidder (die zeit her) bedeutet, gewöhnlich, den zeitraum aus der vergangenheit bis jetzt. Hier ist aber dies wort in der bedeutung von bis dorthin gebraucht.

Man sollte denken, die beiden frauen hätten sich hier für eine zeit lang ausgeplaudert; aber, gleich als ob sie sich seit langem nicht mehr gesehen, fragt Juliana: « wann besucht sie mich einmal? » Ursula antwortet, dass es in den nächsten tagen geschehen wird, wahrscheinlich um über den erfolg des anzuwendenden recepts zu berichten.

Die gegenseitigen grüsse an ihre ehemänner, die sie so schlaue

zu hintergehen wissen, klingen, in dem munde dieser damen, etwas ironisch, sind aber durch die alltägliche gewöhnliche höflichkeitsformeln erheischt.

K'horsamschd oblijrt ist dem französischen bien obligé pour votre amabilité entlehnt; desgleichen der ausdruck wurr nit manggirè entspricht dem französischen je ne manquerai pas de remplir vos ordres.

II.

'sBrunnè-gschbräch.



**Vertröüls Brunnè-Gschbräch zwischè vier Strössburjerischè Dionschd-Mäide
Lissel, Süsel, Kättel, Gredel, uffgesetztd vonn Hanns Jerri Werdò, der
Schildwaachd, die d'sellemols am Brunnè gschdandè isch, sins Zeichnòs è
Strössburjer Kind.**

Vorwort.

Dieses zweite gespräch ist, auf einem halben bogen groben papiers, ohne angabe des druckorts, des jahrs und des autors, schon einmal veröffentlicht worden. Es scheint in den 70. jahren des vorigen jahrhunderts, kurze zeit nach dem ersten gespräch verfasst, aber vor demselben, in den 80. jahren, mit den typen von Lorenz und Schuler, gedruckt worden zu sein. Wahrscheinlich ist der unbekannte, talentvolle verfasser dieses zweiten gesprächs, nicht derselbe wie der des ersten; er hatte aber dieses vor sich, und bezweckte das gegenstück zu demselben darzustellen. Im gegensatz zum ersten gespräch, dem sittengemälde (eidullion) des bürgerstandes, dem die darin sprechenden frauen angehören, steigen wir, in diesem zweiten gespräch, eine stufe herab, und vernehmen darin die redensart, die gesinnung, die sitten, von Strassburger dienstmägden. Das erstere ist überschrieben: ein vertrauliches gespräch beim Rothen hause; dieses ist gleichfalls genannt vertrauliches brunnengespräch, wobei die mäd-

chen ihre herzensangelegenheiten und geheimnisse vertraulich ausschwatzen.

Brunnen sind vereinigungsorte, besonders für weibliche personen, nicht allein im Orient, sondern auch im Occident; und manches vertrauliche und wichtige wort mag, in diesen brunnen-gesprächen, gewechselt worden sein. Das wichtigste brunnen-gespräch der welt ist das, worin Jesus von Nazareth zur Samariterin das bedeutende wort sprach: Gott ist geist; und seine an-beter müssen ihn im geist und in der wahrheit an-beten (Joh. 4, 24). Die mägde, in unserem brunnen-gespräch, unterhalten sich nicht über so hohe, ewige wahrheiten; aber ihre herzensangelegenheiten, wie alles menschliche, gehen auch uns zu herzen; und dieses gespräch, wenn es, wie es wahrscheinlich ist, dem Wolfgang Goethe, in der literarischen gesellschaft beim actuar Salzmann, im beisein Herders in Strassburg, als populäres curiosum, zur kenntniss gekommen ist, mag vielleicht in seinem gedächtniss sich schöpferisch aufbewahrt haben. Wer kennt nicht die vorliebe Goethe's zu brunnen-gesprächen, und wer weiss ob diese nicht durch unser gespräch erweckt worden ist? Gretchen und Lieschen, im Faust, besprechen am brunnen, wie Gredel und Lissel in unserem gespräch, die traurige geschichte eines gefallnen mädchens; und hier wie dort stimmen gewisse ausdrücke merkwürdig zusammen. Erbaulicher und idyllischer ist das brunnen-gespräch in Goethe's Hermann und Dorothea:

Den grössern krug und einen kleinern am henkel
 Tragend in jeglicher hand: so schritt sie geschäftig zum brunnen.
 Und er ging ihr freudig entgegen. Es gab ihm ihr anblick
 Muth und kraft; er sprach zu seiner verwunderten also: etc.

Die vier dienstmägde Lissel, Süsel, Kättel und Gredel sind als strössburjerischi bezeichnet; das heisst aber nicht dass sie aus Strassburg gebürtig, sondern blos dass sie in Strassburg

dienten. Ihre kleinstädtisch und bäuerisch gefärbte sprache bezeugt auch hinlänglich dem kenner, dass sie, in kleinern ortschaften des Elsass geboren, erst später in die stadt gekommen sind. Die karaktere der vier brunnen-nymphen sind talentvoll skizzirt, und mit geschick nüancirt. Lissel ist ein mädchen gewissenhaft, treu und innig liebend, anspruchslos, im ganzen zufrieden mit Gott und der welt, wenn sie nur ihren geliebten Märdel fest zu halten vermöchte. Süsel ist verständig, vorsichtig, dabei witzig, über die leidige arbeit klagend, und viel lieber mit liebhabern kosend. Gredel ist eine ältere magd, die sich aber noch an den jungen knecht im hause hält, mit ihrem herrn sich gut zu stellen weiss, und bei ihres gleichen das grosse wort zu führen gewohnt ist. Kätzel ist eine derbe magdsnatur, heirathslustig, naschhaft, eine köchin die, Gott verzeih's ihr, taback schnupft, und nebenbei, was noch unverzeihlicher ist, wannengeld sich macht.

Der brunnen, bei dem das gespräch abgehalten wird, ist nicht der berühmte, seit 1841 abgetragene fischbrunnen, auf dem alten fischmarkt, bei dem ich so oft in meiner kindheit spielte; es ist der brunnen der, auf dem Rossmarkt (jetzt Meissengasse), an dem eckhaus sich befand, das 1870 niedergeschossen, jetzt frisch aufgebaut die ecke der Meissengasse und der Studentengasse bildet. Das frühere haus hatte ehemals, so wie das gegenüberstehende eckhaus (Villes-Suisses), an der ecke unten einen ausschnitt oder nische, in der der brunnen stand. Im haus wohnte damalen ein höherer offizier, und deswegen stand eine schildwache am hause oder am brunnen. Da nun der verfasser des gesprächs unbekannt zu bleiben wünscht (s. s. 6), so will er dass man annehme das gespräch sei, von dem wachtsoldaten, der damals am brunnen stand, und dem er den fictiven namen Hans Jerri Wer dô (Johann Georg Wer da!) gibt, den mädchen abgelauscht, und nachher von ihm schriftlich aufgesetzt worden.

Text.

Vertröüls Brunnè-Gschbräch zwischè vièr Strossburgerischè Dienst-Mäidè Lissel, Süsel, Kättel, Gredel, uffgesetzt von Hans Jerri Werdè, der Schildwaachd die d'sellemols am Brunnè gschdandè isch, sins Zeichens è Ströszburger Kind.

Süsel.

Lüè, was d'r Schinder⁴⁾ düet! diss isch äü noch am brunnè! —
Wie siehschd dè drin²⁾!, dè hesch dè hammel³⁾ bräv gewunnè.

Lissel.

Ho! dô wäsch' i mîn krütt; drumm isch mer 's firdi⁴⁾ nass. —
Denk nurr, mîn Märdel⁵⁾ macht mer jez è scheenè g'schbass⁶⁾:
Er lauft im⁷⁾ Berwel nôch, unn löst mi einsmòls huggè⁸⁾;
Zèvor hett er gedôn als wott er mi verdruggè;
Jez geht d'r laschderhund⁹⁾ zü andrè mâidlè hin. —
Lüè nummè¹⁰⁾! 'sGredel gückt dert¹¹⁾ owè von der bihn.

Gredel.

Pscht! wardè! i kumm nâ; i müess äü wasser hôle!

Süsel.

Ja! Lissel meinsch dè denn, mer wurd d'r d'liebschder môle¹²⁾?
D'r Hansel hett mer's äü von anfang so gemacht;
I hå dè dummelè¹³⁾ als nurr mit üsgelacht,
Unn küem mê angelüjt; druff isch er widder kummè;
Er hett mi gradè wâis¹⁴⁾ in sínè arm genummè,
Unn hett gedôcht¹⁵⁾, i gib im g'schwind è güedè schmutz¹⁶⁾;
Ja! letz¹⁷⁾! I hå nem g'sait, wòrum i mid em trutz.
Von d'seller schdund isch er mer nimm zü andrè gangè.

Lissel.

Wart nurr! i müess es äü mit mîm è-sô anfangè;
Villicht lôt er mer äü dè wischdè zoddèl¹⁸⁾ gën —
Lüe 'sGredel isch schunn dô!

Gredel.

Was isch der widder g'schên!
Was mascht dè firr è g'sicht?

Süsel.

Mer müess nit alles bablè¹⁹⁾;
Dü plüderscht alles üs, wie alli aldè ablè²⁰⁾.

Gredel.

O! i verrädsch²¹⁾ ych niks, èr kennè mi schunn lang.

Lissel.

Vom Märdel...

Süsel.

Sâ 's em nit; es halt em doch nur d'schdang²²⁾.

Gredel.

O! was fröü ich nôch im?

Lissel.

Es sitzt als, uff dèn ôvè,
Mîn Märdel allewil bim Schnider-Bärvel drovè²³⁾,
Unn diss verdriesst mi sô.

Gredel.

Eych máidlè g'schicht's äü rêchd;
Ir klaüjè furt unn furt. — Narr! karesîr dè knéchd!
Er wär mer güed genüh; ir wellè noch lang wehlè.

Hesch dü dîn sach im hüess, zê kann der's nimmi fehlè.
 I hab âü mîne d'haim; er isch noch hibsich unn jung, —
 I sîj der gern noch ebbs²⁴); es sitzt mer uff der zung.

Lissel.

O! geh, i kennt d'r doch dè Märdel nit vergessè!
 A deil môl mëcht i faschd vor lieb dè narrè fressè²⁵);
 Wenn i dèr noch dran denk, wie er so ardli schbield,
 Unn mit der kaldè hand als undrem halsdüech wiehld²⁵)!.

Süsel.

Dü wieschdi hex! halt's mühl, unn loss di doch begräwè²⁷);
 I sott jetzt gehn; i hâ kenn suppèdings noch g'schâwè²⁸):
 Es isch schunn gar zè schbôt; min alt rejischter bocht,
 Wenn i em essè bring diss nit genüe isch kocht²⁹). —
 Lüè s'Kättel kummt jez âü.

Kättel.

Was henn er dô zè schnawlè³⁰)?

Süsel.

Si reddè allewîl, wie sie wènn kerl uffgawlè³¹).

Gredel.

Nein! 'sLissel isch bedriecht; sîn Märdel kummt em nimm,
 Denn 'sBerwel schbannt nè â.

Susel.

I gunn nè liewer imm.

Kättel.

O! wär i in dîm hemd! i wott die gèl-schnaik buggè³²)!
 Di wiescht gelâjeheit losst doch dè Märdel huggè³³); —
 Lösch dü em denn niks zü³⁴)?

Süsel.

Jo! 's sitzt als mtsli schdill,
Wenn er äü dann ed wann, 's firdüech verkribblè will³⁵).

Lissel.

Dü einfalt, das dè bischt! meinsch mè kann niks als rollè?
Was macht denn dīner z'nâcht, wenn ier erum als bollè³⁶)?

Süsel.

Mer gën als um dè schdock; dernô züm Vöüjel-Griff;
Wil i dert allemöl è güet glas bier andriff;
'Sletschd hawi uf'm wâj äü 'sUrschel angedroffè³⁷).

Gredel.

Mer hett mer g'said, es sei mit sīm wieschd angeloffè³⁸).

Kättel.

Jo! i hab äü ebbs g'hêrt; si säuè es isch g'schbickd³⁹).

Lissel.

Sô, henksch mer doch erüs; hâ sô lang an der g'flickt!
Wenn sie ennander nurr vorm jôr g'nummè häddè,
Zè kennt der Zinkèlips jetz ball zè g'vaddrè beddè⁴⁰).

Gredel.

Er het schunn 's fässel g'füllt; er nimmt's wenn es è mân⁴¹).

Kättel.

O! wär i angebrennt, i nâhm è hitt noch ân.
Zè wirdi è mól erlêst⁴²).

Süsel.

Was isch mid armè frâuè⁴³)?

Lissel.

Von sîner müeder zeihd er noch è güedè râüè,
Bîm blüet! i nâhm èn âü⁴⁴).

Gredel.

Ah redd sie nit, frau bâs! ;
Meinsch dass dè nè bekämscht? er isch nit fir dîn nâs⁴⁵).

Lissel.

Schau, wie's nit reddè kann? wie wurd's erschd danzè kennè!
I derf doch nie sô lang wie dü nôch kerlè rennè.
Es isch mer nit so ernschd. Er wâr mer g'schenkt zè dier;
Wer mêcht denn? Jo! i liêf vor so aim wie vor'm fier —
Hätt i dè Märdel nurr⁴⁶).

Süsel.

Na! machè doch ken händel!

Lissel.

Dess isch âü allewîl è-sô è cummedântel.

Süsel.

Zè schwèjè dôvon still! — Wêr wandert jetz uff's zièl⁴⁷)?

Kättel.

Dè kummschd mer ewè rêchd, 's isch wasser uff min mièl.
Dô blîwi wârli nit; es kann kenn mâüd dô grüenè;
Meind mè mè krijd âü wîn, zè hett mer 's glas voll küenè;
Unn was noch 's nârrischd isch, zè hett vor'm kinderlaschd
Mer bi ès furt è furt schier weder rüüj noch raschd.
Ball henn sie d'händ voll grînd, ball mirbs in ihrè hòrè:
Mer isch ych dâü en nâchd uff dirkisch bi nè g'schôrè;
Wurd küem eins g'sund, zè n'isch schunn widder 's ander krank,
Unn wenn mer alles düet, zè hett mer 's deifels dank⁴⁸).

Gredel.

I liëss mer von der frau nit vil ins g'sicht nîn säüè;
Der meischder buschd si glich, i derf's em als nur klaüè ⁴⁹).

Lissel.

Mîn frau wär mer schunn rêchd, derfd i nur, dann ed wann,
Ins Schulzè gardè äü è freid wie andri hann ⁵⁰).

Süsel.

Bi uns isch d'ganz wuch niks als wiksè, riwè, buzzè,
Unn d'dochder rirt niks an; ihr errwed isch nur 's muzzè ⁵¹).

Gredel.

Botz wedder! di g'duld gieng mier b'ziddè üss ⁵²)!

Lissel.

O! unser dôchter d'haim isch äü è sô è-güss ⁵³).

Kättel.

Dass i g'bliwwè bin hett mi genüh g'reijè ⁵⁴);
Mer müess, verzeih mers Godd! bi uns mêh schü verheie ⁵⁵)
Als mè 's ganz johr verdiend. Vier guldè hett mè lôn ⁵⁶).
È biësel krijd denn glich d'zöpfmacherè dervôn ⁵⁷).
Was koschd nit unser eins d'r püder unn bummâdè?
Mer gêd è deil-mol doch äü in dè zuckerlâdè;
Mer isch's è-so gewônt. Blid eim è sü im sack,
Zè n'isch es ewè noch blutt firr de schnupfdewack ⁵⁸).
Mâch i ken wannègeld, i wär schunn lang im beddel ⁵⁹).

Lissel.

Jez troll di nummè furt. Dîn frau rief — adjè, Kättel.
Gries è wenn d' zü nem kummsch ⁶⁰).

Kättel.

Botz döüssich ! lèwè dà !

Wie lauft mer 's wasser nit so kald dè buggel nâ⁶¹⁾!

Gredel.

I bin hitt ganz èlein ; wenn ihr genü henn g'schbunnè,
Zè kummè zü mer heim.

Kättel.

Narr ! lieber kumm züem brunnè⁶²⁾.

Erklärung.

¹⁾ Lùè, bäurische aussprache für strassburgerisches lüj (luge, sehe).

Da man den namen Teufel, als unheilbringend, ungern in den mund nahm, so ersetzte man ihn durch den namen Schinder. D'r Schinder hol's wird oft gesagt für der Teufel hol' es. Seht was der Schinder thut ist gleichbedeutend mit: seht was der Teufel zuwege bringt, und wird gebraucht wenn von etwas, das einem nicht richtig scheint, die rede ist.

²⁾ Drein sehn heisst eigentlich, für sich ein gesicht machen. Hier hat es aber denselben sinn wie aussehen (für andere ein aussehen haben).

³⁾ Das wort hammel gehört zum stoffthema kap (hauen, schneiden, hammen); daher die bedeutung von hammel (verschnittener, schöps). Da aber durch abhauen und abschneiden auch hemmung, abhaltung entsteht, so heisst ham (abhaltung) auch verhau und zaun; und da der zaun eine umfassung oder rand bildet, so bedeutet ham auch rand, saum (engl. hem).

Die bedeutung rand, saum, tritt in dem wort hammel, und besonders in bollhammel, hervor, womit man in Strassburg den, bei dem herumlaufen (bollen), durch gassenkoth erzeugten drecksaum, unten an den frauenzimmerröcken, bezeichnet. Hier aber bedeutet hammel blos den schmutzig durchnässten theil eines weiberocks (s. s. 55).

⁴⁾ 'sfirdi (das fürtuch) bedeutet das vortuch, die schürze. Vgl. firdi-bendel (schürzenband).

⁵⁾ Märdel ist die diminutivform, als kosewort, für Mard, welches die abkürzung ist von Martin.

⁶⁾ Einem einen schönen Spass machen ist, wie die redensart einen einen schönen streich spielen, der ironisch sarkastische ausdruck für einem leichtsinnig, wie zum zeitvertreib, eine verlegenheit oder kränkung bereiten.

⁷⁾ Im, im Strassburger dialekt, ist nicht immer gleichbedeutend mit in ihm, sondern ist auch, wie hier, der datif von er und es, so dass im Berwel für ihm dem Bärwel steht.

⁸⁾ huggè (hocken) bedeutet bukelig, einen höcker machend, zusammengekaucht, nachlässig, faul und unbequem sitzen. Ein frauenzimmer hocken lassen heisst sie, dadurch dass man sie verlässt, betrübt sitzen lassen, statt sie als braut fortzuführen.

Die form des genitifs einsmôls (eines mals, einer künftigen zeit) ist ursprünglicher und richtiger als die gewöhnliche hochdeutsche form einstmals, wo ein substantif mit einem superlativen adverb zusammengekoppelt wird.

⁹⁾ Laschderhund ist hier noch, im munde der liebenden Lissel, ein kosendes schmähwort (s. s. 46) für Satan oder Teufel. Der ausdruck hund bezeichnet hier speziell den höllenhund, dann den Teufel als schwarzen pudel oder feurigen höllenhund (s. Faust), der der träger alles üfels, jedes lasters ist.

⁴⁰⁾ nummè (nummen, für nummer) stammt von älterm n-ia-mêr (nicht je-mehr), welches eigentlich die bedeutung von nimmer mehr (nicht fürder mehr) hat. Da aber der ausdruck nimmer-mehr das zukünftige ausschliesst, somit den begriff blos auf den gegenwärtigen augenblick einschränkt, so hat es auch die bedeutung von n'un und nur, der zeit und dem raume nach, angenommen. Lüè nummè heisst also sieh nun, oder sieh nur.

⁴¹⁾ dert ist die bäuerische, plebejische form für das städtische vornehmere dort; es bezeichnet, für den kenner, die herkunft der person die sich dieser form bedient.

⁴²⁾ Lièbster war ursprünglich nichts als das superlative adjectif, als substantif gebraucht, von lieber. Es wurde aber später nicht mehr als superlatif gefühlt, sondern als eine eigene wortform betrachtet. Deswegen sagt man dè lièbschder, statt, regelmässig, dè lièbschdè (den liebsten).

In Strassburg spricht man mâlè für mahlen, und môle für malen aus. Es gab eine alte redensart einem etwas mahlen, um zu sagen einem etwas, wie mit der zaubermühle, herzaubern. Der Strassburger hätte also dafür sagen sollen eim ebbs mâlè. Aber, aus missverständniss, glaubte man dass die redensart, einem etwas mahlen, bedeute einem etwas vormalen, im sinn von ihm nur das bild, den schein vorgauckeln, nicht die sache selbst in realität vorführen. Deswegen gewöhnte man sich statt: mer mâld der ebbs, zu sagen: mer möld der ebbs. Auch hier hat der ausdruck d'lièbschder môle nicht, wie er sollte, den sinn von, die liebster blos im bilde vorspiegeln oder hinmalen, sondern, aus alter erinnerung der ursprünglichen bedeutung von mahlen, bedeutet er, der grammatischen form zum trotz, die liebsten, wie durch die zaubermühle, magisch herbei mahlen, oder zauberisch herbei schaffen.

⁴³⁾ Dummelè (dümmlin, kleiner dummer), die diminutivform von dumm, ist hier, wie oft (s. s. 47), ein liebkosendes

schmähwort, wodurch man zwar der person, von der man es aussagt, nicht geradezu ein compliment wegen ihres verstandes macht, aber doch immer sie, mit wohlwollen, nur als aus irrthum und ungeschicklichkeit sich verfehlend, bezeichnen will. Man sieht hieraus dass volksgespräche und volksliteratur viel öfterer und reichlicher als die steifen regelrechten ausdrucksweisen der höhern litteratur, zu solchen feinern psychologischen studien anlass geben.

¹⁴⁾ gradè wäis ist dorische oder bäurische aussprache für das ionisch-feinere oder städtisch ausgesprochene gradè wäjs (geraden wegs, gerade zu).

¹⁵⁾ Da ursprünglich langes *d*, wie in gedacht (für älteres gedächt, statt gedenkt), leicht in *ô* sich umsetzt, so ist die dialektische form gedôcht, phonisch und grammatisch, ganz richtig; sie ist aber doch eine plebejerform geblieben, wofür der feinere Strassburger, nach alter allemannischer form, gedänkt ausspricht.

¹⁶⁾ Schmutz (kuss) ist die dialektische Strassburger form für süddeutsches schmatz. Schmatz, von schmecken abzuleiten, bedeutet, ursprünglich, das mit den lippen und dem gaumen gemachte geräusch, wenn man eine speise oder einen trunk längere zeit im munde behält und bewegt, um deren geschmack zur probe, oder aus genussucht als feinschmecker, so viel als möglich herauszuschmecken. Da nun der laut gegebene kuss (in Strassburg auch kracher, krächerlè genannt) mit dem genuss und dem geräusch von etwas geschmecktem analogie hat, so wird er auch durch das gut bezeichnende wort schmatz oder schmutz ausgedrückt.

¹⁷⁾ lez, vom ältern laz (fr. las; lat. lassus), bedeutet, ursprünglich, träge, lässig, langsam. Da das träge für schwächer gilt als das kräftig rasche, so bekam lez auch de bedeutung schwach. Da ferner die rechte hand die kräftigere, geschick-

tere, im gegensatz zur linken als der schwächeren, ungeschickteren, benannt wurde, so bekam lez auch die bedeutung von linkisch, und dadurch auch von unrichtig, verkehrt. Diesem nach heisst lez gedöcht so viel als falsch gedacht, oder unrichtig gehofft.

⁴⁸⁾ der zoddel (zottel) bezeichnet, eigentlich, die ungekämmte, unordentlich herabhängende haarflocke, dann metaphorisch eine nachlässig gekleidete, schlampige weibsperson. In diesem sinn ist das wort in Strassburg, gewöhnlich als feminin, die zottel, gebraucht.

⁴⁹⁾ alldè ablè. Das femininum abl ist ein ungebräuchlicher, dunkler, bis jetzt unerklärt gebliebener ausdruck. Ich erkläre es als aus dem altdeutschen alba, durch transposition, entstanden. Alba war ursprünglich der name für Elbin; später bezeichnete es die, in gestalt einer heuschrecke oder cicade, sich zeigende elbin, zauberin, oder hexe; alldè ablè hat hier also den sinn von alte hexen.

²⁰⁾ bablè. In allen sprachen sind die, aus lippenbuchstaben (p, b, v), bestehenden wörter die ältesten, weil diese am leichtesten, selbst von kindern, die noch keine zähne haben, ausgesprochen werden können. Da, in den ersten zeiten, die naturvölker noch keine bestimmte, spezielle begriffe von den zu bezeichnenden gegenständen haben, so bezeichneten sie mit solchen labialwörtern alles mögliche, was sie zu benennen hatten (s. Résumé d'études d'ontologie et de linguistique générale, p. 225, 241). Weil nun ursprünglich die labialwörter beim sprechen so häufig angewandt wurden, so bezeichnete gleichfalls ein solches das sprechen, reden, plaudern überhaupt. Deswegen hat man, vom allgemeinen wort bab (gesprochener laut) das diminutive verbum bablè abgeleitet, im sinn von: wie ein kind undeutlich und unbesonnen reden, und dann, überhaupt, schwatzen, plaudern.

²¹⁾ Retsch ist verwandt mit rassel, und bedeutet, wie dieses, die schnarre oder klapper (fr. crécelle), welche die kinder in Strassburg, besonders zur weihnachtszeit, überall ertönen lassen. Metaphorisch bezeichnet das wort retsch die redselige person, die, zur zeit und unzeit, immerfort schnarrend plaudert, und daher auch vieles, mehr als passend wäre, ausplaudert. Deswegen hat man von retsch in diesem sinn genommen, die zeitwörter retschè (wie eine retsche ausplaudern), und üsretschè oder verretschè (alles überall ausplaudern) gebildet.

²²⁾ Als Lissel im begriff ist, von dem schnöden benehmen Märdels gegen sie zu sprechen, so wird sie von Süsel unterbrochen, welche ihr zu schweigen rath, da sie vermuthet, die Gredel würde, zum leidwesen der Lissel, dem verräther, wie sie sagt, die stange halten. Diese redensart, einem die stange halten, scheint daraus entstanden, dass stange, als theil, für standarte, als ganzes, gebraucht wurde, so dass einem die standarte halten natürlich aussagt, dass man der fahnenträger eines ist, zu seiner partei gehört, und also für ihn einzustehen sich verpflichtet hält. Später mag es vielleicht auch sitte gewesen sein, dass, bei einem duell, die freunde der kämpfenden, an ihrer seite, die standarten oder stangen derselben hielten, so dass eines stange halten gleichbedeutend wurde mit, der sekundant, der vertheidiger, der parteigänger eines sein.

²³⁾ Da Lissel hier sagt, dass ihr Martin nun stets beim Schneider-Bärwel (Barbara Schneider) drowe (droben) sitzt, so ist anzunehmen, dass die ältern der Bärwel im obern stockwerk desselben hauses wohnten, in dem Lissel dienstmädchen war.

²⁴⁾ Gredel, von gemeiner gesinnung, aber von praktischem verstand, rath der Lissel, um ihren liebhaber stets bei sich zu behalten, es zu machen wie sie, und sich den knecht im hause zum liebster zu wählen. Als verführerischer Satanas der Lissel möchte Gredel gerne dieser, wenn es die zeit erlaubte, noch bestimmte

praktische anweisungen in der ars amandi ertheilen, indem sie sagt: i sîj (bäuerisch, für sâj) dir gern noch ebbs. Die form i sîj oder sâj ist entstanden aus I sægi (ich würde sagen, ich sagte), welches, seinerseits, an die stelle der ältern vollständign form sâgdidi getreten ist. — Ebbes hat sich, regelmässig, aus edwes, edbes, etwas, gebildet.

²⁵) Lissel ist ein (so viel die umstände es mit sich bringen) unverdorbenes mädchen, das den Märdel, über einem andern liebhaber, nicht leichtsinnig vergessen könnte. Sie ist in liebe zu diesem verzehrt, oder wie sie sagt, sie möchte den narren vor liebe fressen, das heisst ganz in sich aufnehmen. Wie-wohl narr hier wie oben herzier narr (s. s. 30), als kosendes schmähwort, eine gefällige person, oder einen angenehmen gegenstand bezeichnet, so hat dieses wort auch noch anderwärts den sinn von bethört, bezaubert. Daher die redensart an einem den narren fressen (an einem, dadurch dass man ihn aus liebe fressen möchte, zum thoren oder narren werden).

²⁶) Den reinen ist alles rein, und deswegen erzählt die unverdorbene Lissel, in ihrer unbefangenen naivetät, wie ihr liebhaber so artig spielt, dass heisst mit ihr so artige spässe und liebesbezeugungen vornimmt, und, mit seiner kalten hand, oftmals unter ihrem halstuch liebkosend wühlt.

²⁷) Was Lissel, in unschuld, soeben erzählt, scheint der Süssel, die in liebesmanceuvres bewanderter ist, nicht so unverfänglich und so rein unschuldig zu sein. Deshalb, das gesagte als ein schmutziges geständniss der Lissel auffassend, apostrophirt sie dieselbe als è wieschdi hex (hässliche, unzüchtige person), und gebietet ihr derlei skandal nicht auszuplaudern. Sie findet dass Lissel in liebesangelegenheiten überhaupt ganz unerfahren, ungeschickt, und so ganz ohne verstand sich benimmt, wie ein todter körper oder kadaver, den man zu grabe tragen muss. Um auszudrücken dass jemand in einer sache ganz untauglich

und fürs leben nunmehr ganz unbrauchbar sei, sagt man, im volke öfters, lass dich begraben!

²⁸⁾ Die gemüse, welche mit dem fleisch gekocht werden, um die suppe zu bereiten, heissen *suppè dings* (sachen zur suppe). Wenn, bei diesen gemüsen, gelbrüben und dergleichen sind, so müssen diese vorher gereinigt und geschaben werden.

²⁹⁾ Wenn Süsel, wie sie es hier thut, statt die speisen bei zeiten zum feuer zu bringen, durch schwatzen, die zeit verliert, und deshalb das essen, zur mittagstunde nicht gehörig gekocht, auf den tisch bringt, so bocht (s. s. 35) ihre hausfrau. Süsel nennt diese hausfrau *mîn alt rejischder*, im sinn von altem ausgespieltem, falsch tönendem, kreischendem und gleichsam keifendem orgelzug oder register.

³⁰⁾ *Schnawlè* (schnabeln), mit dem schnabel (für mund gebraucht) vorlaut, unbesonnen, unmässig viel schwatzen.

³¹⁾ Wenn steht für weln (wollen). Kerl bezeichnet hier junge bursche als liebhaber, wie bei Goethe: « wie lange hat sie an dem kerl gehangen » (Faust, brunnengespräch).

Uffgawlè (aufgabeln) hat hier den sinn von ausfindig machen, auftreiben, herausfischen, wie man, mit einer gabel, schwimmende speisen in einer schüssel, aufgabelt.

³²⁾ Die *gêlschnaik bugge*. — Einè *bugge* heisst einen niederbeugen, hinunterdrücken, ihn ducken, ihm den übermuth nehmen.

Schnaik, noch erhalten in der composition (s. s. 35) *gêlschnaik*, bedeutete, ursprünglich, die nase als geruch- und spürorgan. Davon ist das zeitwort *schnaikè*, *üssschnaikè* (ausschnüffeln, ausspüren) abgeleitet, und in häufigem gebrauch. *Gêlschnaik* (gelbnase, bleichnase) könnte wie *gelbschnabel* (fr. *blanc bec*) den jungen vogel, mit fahlgelbem schnabel, bezeichnen, der für das sinnbild der dummen naseweisigkeit (fr. *niaiserie*) gilt. Hier bedeutet aber *gêlschnaik* eher, so wie das

altnordische neffölr (nasenfahler, nasenbleicher), eine bleiche, kränklich aussehende person, bei der die bleiche nase, wie bei einem leichnam, stark hervorsticht. Der beweis dass gêlschnaik (bleichnase) den sinn von cadaverös hat, liegt darin dass gêlschnaikêgt und abgekürzt schnaikêgt, in Strassburg, das blasse, kränkliche, cadaveröse aussehen bezeichnet.

³³⁾ Kätzel braucht von der Barbara Schneider den höchst verächtlichen ausdruck die wieschd gelâjeheit (die wüste oder hässliche gelegenheit), für dessen erklärung ich mir hier, von den sittigen leserinnen, mit der erlaubniss zugleich auch die entschuldigung dafür, ausbitte. — Gelâjeheit ist die dorisch bäurische form für das feinere, städtische gelâjeheit. Gelegenheit (günstiger, bequemer ort, veranlassung) bezeichnete auch allgemein den ort (lat. locus) zum abtreten, den abort, den abtritt, oder das, was man, im mittelalterlichen Strassburg, euphemistisch, ironisch das sprôchhûs (sprechhaus, rathhaus, parlament) nannte. Später nahm man wahrscheinlich auch öfters den ausdruck gelegenheit im sinn von veranlassung oder bequemlichkeit zum abtreten (fr. commodité).

³⁴⁾ Kätzel, gemein wie sie ist, hat den liebschaftsrummel los, und weiss aus erfahrung dass, um gewisse liebhaber zu fesseln, ihnen, von weiblicher seite, manches bisweilen zugelassen werden muss. Deswegen fragt sie, unverschämt, die Lissel ob sie denn dem Märdel gar nichts zugelassen habe.

³⁵⁾ Da auf die unverschämte frage der Kätzel, die Lissel, ihrer reinen, unschuldigen liebe sich bewusst, nicht zu antworten der mühe werth hält, so ergreift die Süsel, vorwitzig, das wort, und verdächtigt, leichsinnigerweise, die Lissel, als sässe sie bisweilen (als) ganz ruhig (mäuschenstill), wenn der Märdel, dann und wann, in unkeuscher berührung, ihre schürze verknittern will.

³⁶⁾ Auf Süsels leichtfertig angebrachte beschuldigung, antwortet Lissel mit würdevoller jungfräulichkeit, indem sie, ihrerseits,

an Süsel die frage stellt, ob sie denn wirklich glaube dass liebende nichts anders thun können, wenn sie bei einander sind, als rollen.

Rollen (fr. rouler) ist ein volksthümlicher, gemeiner ausdruck um das unzüchtige herumfahren und herumliegen zu bezeichnen, gleich einem kater (roller) mit den brünstigen miezchen. Lissel, von der selbsvertheidigung zum angriff geschickt übergehend, beschämt, zürnend, die vorwitzige Süsel, durch die frage ob denn sie, des nachts, nichts anders thut als rollen, wenn sie mit ihrem liebhaber herumbollt.

Das wort bull, boll (aufgeblähtes, knolliges, rundes) gehört zur wortsippe blah (blähen), wovon das lat. bulla, und das französische wort boule stammt. Das zeitwort bollen (rollen, herumfahren) bezeichnet, in Strassburg, das leichtfertige, nachlässige herumlaufen; deswegen ist auch bollhammel die durch herumlaufen im gassenkoth gewonnene dreckkante (s. s. 47).

³⁷⁾ Die Süsel, gezwungen der Lissel rede zu stehen, über das was sie des abends mit ihrem liebhaber anstelle, sagt nur, dass sie beide mit einander, gewöhnlich (als), um den stock gehen. Stock bezeichnet hier die zusammenhängende häusergruppe, die, wie eine insel, durch die sie einschliessenden gassen (durchgänge) gebildet wird. Da Süsel, mit ihren dienstcolleginnen, auf dem Rossmarkt (Meissengasse) wohnt, so ist der grössere stock, um den sie, mit dem liebhaber, des abends geht, die häusergruppe welche durch die Blauwolkengasse, den ehemahligen Steinstrassgraben, und den alten weinmarkt, gebildet ist. In der gasse zum alten weinmarkt lag, wie noch heute, das bierhaus zum Vogelgreif, wo der liebster seine geliebte mit einem glas bier zu regaliren pflegte. Um weitere erkundigungen über ihre nächtlichen excurse von sich abzulenken, und das gespräch auf anderes zu bringen, erzählt Süsel dass sie letzthin, auf dem weg, auch die Ursul angetroffen habe.

Die ausdrücke, im munde der Süsel, dert (für dort), und ufm wâj (für ufm wäj) verrathen die bäurische herkunft dieses dienstmädchens.

³⁸⁾ Frauenzimmer, besonders dienstmädchen, welche immer à l'affût et au courant der neuigkeiten sind, wissen auch stets bescheid betreffs aller personalgeschichten der chronique scandaleuse. So wie, in Goethe's Faust, die Lieschen bereits weiss welches unglück der armen Bärbelchen passirt ist, so weiss auch schon, hier, die Gredel, dass die Urschel mit ihrem liebhaber wiesch dangeloffè (schlecht gefahren, übel angekommen) sei.

³⁹⁾ Die Kättel will schon über die unglückliche Urschel etwas mehr wissen und sagen als die Gredel. Was dort, im Faust, Lieschen, verblümter weise, über Bärbelchen andeutet:

Es stinkt!

Sie füttert zwei wenn sie nun isst und trinkt,

das sagt hier Kättel von der Urschel, in einem gleichfalls verblühten aber gemeinerem bilde, das, hier, wie bei derlei ausdrücken gewöhnlich geschieht, nach zwei seiten hin schießt und anspielt; denn der ausdruck gespickt sagt zugleich aus dass das verführte mädchen mit etwas, gleich einem gespickten, strotzenden geldbeutel, reichlich versehen sei, und dass sie, wie mit der spicknadel, nebenbei empfindlich angestochen worden.

⁴⁰⁾ Statt über das unglück der gefallenen Urschel, wie die andern, höhnisch und pharisäisch zu urtheilen, zeigt die Lissel ihr gutes herz dadurch dass sie dies unglück, dem sie hatte vorbeugen wollen, tief beklagt. Sie hatte lange zeit gesucht den riss am schicksal der Urschel auszubessern, oder wie sie sagt zu flicken; aber jetzt kommt das was sie verhindern wollte, dennoch zum vorschein. Dieses fatale hervortreten des lange beschwornen schicksals drückt Lissel durch die gewöhnliche redensart aus: so henksch mer doch erüs!. Derlei re-

densarten haben offenbar eine geschichtliche, manchmal sogar eine mythologische, veranlassung gehabt. Die Edda erzählt dass Thôr, im fröhling aus Iötunheim zurückkehrend, den Orvendill (das symbol des winterlichen fruchtkeims), um ihn vor dem erfrieren zu schützen, in seinem proviantkorb nach Mannheim getragen habe, dass aber der vorwitzige Orvendill, unbekümmert um die kalten nächte des frühjahrs, welche die aufkeimenden saaten gefährden, unvorsichtig seine zehen aus dem korb heraus streckte, so dass sie erfroren. Thôr konnte zu Orvendill sagen: ich sorgte für dich und trug dich im korb, nun hängst du mir dennoch da heraus! Vielleicht hat diese, oder wenigstens eine ähnliche geschichte, veranlassung gegeben zu der redensart: so henksch mer doch erüs!

Lissel fügt mit bedauern hinzu dass wenn, wie sie es gewünscht, voriges jahr Ursel sich mit Lipsius Zink verheirathet hätte, nach diesem, die unglückselige geschichte sich nicht zuge-tragen hätte, und nun der Zinkèlips und seine frau, als richtige eheleute, jetzt bald könnten, für eine kindtaufe, zu gevattern bitten. — Ich kann mich nicht entschliessen Zinkèlips als einen spottnamen anzusehen. Allerdings bedeutet Lips eine person mit hängenden dicken lippen; aber gewöhnlich ist Lips die abgekürzte form für Philipp. Was sollte Zinkèlips als spottname bedeuten? Als eigentlicher, wiewohl hier fictiver name, heisst der Zinkèlips, der Philipp oder Lips der familie Zink oder Zinke. Lissel will durchaus hier nicht spotten über diesen menschen.

⁴¹⁾ Spöttische naturen können es nicht unterlassen, selbst über unglücksfälle ihre lieblosen witze loszulegen. Deswegen sagt Gredel, der Zinkèlips hat schon sein fass gefüllt, er heirathet die Urschel wenn sie ihn nehmen will. Sie sagt dieses, witzelnd, mit anspielung, einerseits, auf den kindtaufschmauss, zu dem man das fässchen mit wein für die gäste zum voraus schon gefüllt hält, und, anderseits, anspielend auf den schwan-

gern zustand der armen Urschel, die einem gefüllten gefäss gleich sieht.

42) Die heirathslustige Kätzel sagt, dass wenn sie in der lage der Urschel wäre (angebrennt, anrühig), sie den Zinkèlips so-gleich heute noch heirathen würde, damit sie aus ihrem unglück heraus käme.

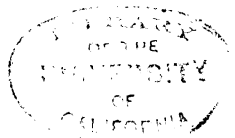
43) Die mehr kluge obgleich vorwitzige Süsel sagt, sie hätte bedenken, sich mit einem armen kerl wie der Zinkèlips zu verheirathen; denn was ist das für ein loos arm und verheirathet zu sein?

44) Die gewissenhafte, honnette Lissel, davon ausgehend dass schande schwerer zu ertragen als armuth, sagt dass, für wahr! (bei Christi blut, s. s. 20) sie den Lips auch heirathen würde, vorausgesetzt, wie sie es verschweigend denkt, dass sie in der lage der Urschel wäre. Zudem, fügt sie hinzu, ist der Zinkèlips nicht so arm; er erbt noch bedeutendes von seiner mutter, oder wie sie sagt, er zieht von dieser noch è güedè raüè. Raüè (rauen) ist das deutsche rogen (für älteres frogen, hrogen, eierstock der weiblichen fische). Dieses wort, dessen ursprung noch niemand erklärt, bedeutet eigentlich zerbrö-seltes, kornartiges; es bezeichnet somit die samenkörner, die aussaat (norr. freo), die frucht (lat. fructus), und endlich den, den samenkörnern ähnlichen, eierstock der fische (fr. frai). Da die frucht das ist was man geniesst oder verbraucht (lat. frui), so bedeutet rogen, rauhen (fr. rogues) auch, metaphorisch, den vorthail, den gewinn. Daher bedeutet die redensart einen guten rogen ziehen, so viel wie einen gewinn erhalten.

45) Gredel, die sich hoffnung machte dass der Zinkèlips sie heirathen könnte, fasst die worte der Lissel so auf, als denke auch sie an diese heirath, um somit in den rang einer frau oder dame hinaufzusteigen. Deswegen, sie anredend, betitelt sie dieselbe als frau bâs, und gebietet ihr, neidisch und höhnisch,

zu schweigen, da sie sich nicht einfallen lassen dürfe, den Zinkèlips zum mann zu bekommen; dieser sei nicht für ihre nase. Diese redensart für die nase eines sein ist folgendermassen zu erklären: Personen dachte man sich, im alterthum, als see-len, oder lebende, athmende wesen. Das organ des athems, die nase, galt deswegen als das symbol und somit als die bezeichnung der person. So sagte man, im altenglischen, to count noses (die nasen zählen), für die seelen zählen. In Schweden bezahlte jede nase (seele, person) dem Odin einen pfennig als personentaxe (nef gildi, nasengeld). Die redensart: das ist nicht für deine nase, bedeutet also: das ist nicht für eine person wie du bist.

⁴⁶⁾ Die Lissel die, bei all ihrer gutmüthigkeit, sich nicht auf die füsse treten lässt, fühlt sich, durch die abschätzende sprache der Gredel, höchst beleidigt, und antwortet ihr im selben spöttischen, ironischen ton, man sollte meinen, Gredel, aus dummheit, könnte nicht reden, aber schaut! wie es nicht reden kann!; und wie wird es sich aber erst hervorthun, wenn es sich in dingen zu produciren hat, auf die es sich besonders etwas zu gute thun darf. Diese ironie drückt sie, kurz und bündig, durch die redensart aus: schau wie's nit reddè kann! wie wurd's erschd danzè könnè? Diese redensart ist wahrscheinlich entlehnt vom tanzbären in der fabel. Der plumpe bär rühmte sich er könne sprechen wie ein mensch, und fing an zu brummen. Da sagte man: schaut! wie er trefflich reden kann; wie wird er erst graciös tanzen können!. Im selbstgefühl ihrer jugend und liebenswürdigkeit vergleicht sich die Lissel mit der älteren Gredel, und sagt ihr gerade zu: ich werde nicht nöthig haben so lange zeit, wie du, liebhabern (kerlè, s. s. 53) nachzujagen. Dann gibt sie ihr zu verstehen, dass sie gar nicht, im entferntsten, daran denke einen menschen, der wie der Zinkèlips die Urschel verführt hat, zu heirathen; sie, für sich, wünsche nur den Märdel wieder gewinnen zu können.



⁴⁷⁾ Süsel sucht den wortstreit zwischen Lissel und Gredel beizulegen, und nachdem Lissel ihr aufbrausen damit entschuldigt dass Gredel die gewohnheit habe überall das cummedäntel (kleiner commandant) oder, wie man, in Strassburg, gewöhnlicher sagt, den meister hans zu spielen, heisst Süsel beide nun schweigen, und bringt die rede auf einen andern gegenstand, in dem sie die mädchen, ihre colleginnen, fragt welche unter ihnen üff's ziel (auf die nächste abgangszeit) wandern werde, das heisst, aus einer herrschaft zur andern wandern, oder in einen neuen dienst eintreten werde.

⁴⁸⁾ Der redegegenstand des wanderns kommt der Kättel gerade recht, und ist wasser auf ihre mühle, denn sie will nicht bei ihrer jetzigen herrschaft bleiben; sie behauptet dâ (in diesem hause) könne keine magd grünen (spriessen, gedeihen, prosperiren). Wenn man meint, sagt sie, man bekomme trinkbaren wein, so ist das glas voll kuenè (kahn); das närrischd (gefälligste s. s. 30) von allem ist, dass, wegen der beschwerlichen menge kinder im haus, man nie zur ruhe kommt: bald haben diese grindige hände, bald mirbs (mürbes), das heisst griesigen, trockenen, bröckligen ausschlag auf dem kopf, so dass man tag und nacht, auf dirkisch (auf türkische, barbarische, grausame weise), schererei hat. Zu dem, wenn man auch alles mögliche gethan habe, so bekomme man des teufels dank, oder danke einem der herr wirth (s. S'Erschd Blogadè-g'schbräch).

⁴⁹⁾ Die schon ältliche Gredel, die mit dem jungen knecht im hause gut steht, gedenkt nicht, wie die Kättel, die herrschaft zu quittiren; sie sei aber, sagt sie, nicht aufgelegt sich von der frau etwas unangenehmes sagen zu lassen: sie habe einen rückhalt am herrn, der, wenn sie bei ihm über die hausfrau klage führt, diese sogleich buscht (mit dem busch oder besen abkehrt; norr. buska) und buggt (niederbeugt, s. s. 53).

⁵⁰⁾ Die gute Lissel hat nichts zu klagen; ihr wäre die hausfrau

schon recht, wenn sie selbst nur, wie andere mädchen, in Schulzes öffentlichem garten, bisweilen, mit ihrem liebhaber, ein christliches tänzchen vornehmen könnte.

⁵¹⁾ Süsel klagt über die, in ihrer haushaltung, ununterbrochene, schwere arbeit: da komme, die ganze woche, nichts vor als möbel wichsen, fussboden scheuern, küchengeschirr reinigen. Die tochter des hauses rühre nichts an in der haushaltung, ihre arbeit ist bloss nurr s'muzze (das sich schmücken); trefflicher ausdruck! und leider! beiso vielen frauenzimmern von zutreffender wahrheit! — s'muzze (das mutzen) heisst, eigentlich, das unreine, den schmutz (mut, muck) entfernen, dann, reinigen und verschönern, endlich, aus schmücken.

⁵²⁾ Um die entschlossene, kurzaufgebundene, zu spielen, sagt die Gredel, in bezug auf die klage der Lissel, dass, bei solchem zustande, ihre geduld bald ausgienge, und sie die herrschaft quit-tiren würde.

⁵³⁾ Die geduldigere Lissel erwiedert dass sie ähnliches wie Süsel, ohne sich zu beschweren, gleichfalls ertragen müsse. Die tochter ihres hauses sei auch so ein güss (guss, in ein model gegossenes, art, gestalt), das heisst ein derartiges wesen. Güss ist die plebejische aussprache für guss; so sagt, zum beispiel, das volk, der Rüss' für der Russe; harter schlüss für harter schluss (schicksalsschluss), etc.

⁵⁴⁾ Man sagt, im Elsass, gereien für gereut. Die vergangene participialform auf *en* ist älter, und daher bei den starken verben gebräuchlich; die auf *t* ist jünger, und daher ausschliesslich bei schwachen verben angewandt.

⁵⁵⁾ verheien steht für ursprünglicheres ver-keien. Keien heisst stossen, werfen, und fallen. In Strassburg sagt man keien, für hart hinfallen, und es keit mich, für es plagt mich. Verkeien, und jetzt gebräuchlicheres verheien, heisst eigentlich etwas durch hinwerfen, oder fallen lassen, verbrechen, oder

verderben. Dies wort kann also nur abusive auf schuhe angewandt werden; man sagt, besser und allgemeiner, schü verrissè (verreissen).

⁵⁶⁾ Die Kätzel war aus einem theil des Elsasses wo man noch nach deutschen Gulden rechnete. In Strassburg nannte man ein jedes grössere silberstück è dâler (thaler). Man sprach von grossè dâler, im werth von sechs livres, und von kleinè dâler, im werth von drei livres. Noch heute sagt das volk 5-frankèdâler, für 5-frankenstück. Deutschland, dessen münzsorten von jeher unbequem waren, hätte, in unsern tagen, verständiger gehandelt, wenn es 50 fr.-, 25 fr.-, 15 fr.-stücke in gold, und 5 fr.-, 2 1/2 fr.-, 1 fr.- und 1/2 fr.-stücke in silber, hätte prägen lassen. Der name frank wäre der passendste gewesen, da er ja echtdeutsch ist (s. *Origine et signification du nom de franc*. Strasbourg 1866).

Vor der Revolution bekam, in Strassburg, ein dienstmädchen, die zugleich köchin war, in guten häusern, zum vierteljährlichen lohn, durchschnittlich 8 livres; heutzutage erhält eine solche 50 bis 60 francs.

⁵⁷⁾ Die mädchen vom land, die haarflechten (zöpfe) trugen, liessen sich, sonntags, ihre haartressen von zöpfmacherinnen zu recht machen. Die stadtfrauen, die keine zöpfe, wohl aber einen untergebundenen zopf trugen, liessen sich täglich von den zöpfmacherè frisiren. Die mägde gaben vierteljährig für das zöpfemachen ein bièsel (piècette). Bièsel ist das diminutif vom französischen pièce. Vielleicht hat der sogenannte busch (scheidemünze von 4 hellern), in Aachen, einen ähnlichen Ursprung. Das bièsel war die hälfte vom sechsschillier, betrug also drei schillinge, oder (da der schilling 4 sous galt) 12 sous.

⁵⁸⁾ Die Kätzel hat, wie man sieht, die, für eine köchin durchaus unzulässige, gewohnheit taback zu schnupfen. Vielleicht kommt es, mit der zeit, auch noch dahin dass die mägde, gleich

den hausknechten, und wie die frisischen frauenzimmer, in der küche, ihr pfeifchen oder ihre cigarette rauchen.

⁵⁹⁾ Die auslagen für die verschiedenen bedürfnisse der Kät-
tel sind so mannichfaltig, dass, wie sie offen und ohne scheu
gesteht, wenn sie sich nicht erlauben würde wannègeld zu
machen, sie schon lang betteln gehen müsste. In Strassburg
nennt man wannègeld (korbgeld) was anderswo, in Deutsch-
land, schnitt, schwenzelpennig, und, in Frankreich, gri-
velée, oder l'anse du panier heisst. Es besteht darin, dass man
der herrschaft mehr anrechnet, als man für die ankäufe zur haus-
haltung bezahlt hat. Vor dem wahren moralischen gewissen ist
viele ein reeller diebstahl, was das gesetzbuch weder so
betrachtet, noch so benennt. Deswegen sieht man, in vielen ho-
hen und niedern verwaltungen aller herrenländer, nur allzu oft
das vornehme und niedrige diebsgesindel, ohne scheu, ohne
scham, und als selbstverständlich, auf ihre art, so wie gewisse
köchinnen, auf die ihrige, wannengeld machen, oder leihkauf
(fr. pot de vin) sich geheim oder frech ausbedingen. « Exempla
prostant et sunt odiosa. »

mæch (ich mächte, für ich würde machen) ist gebildet wie
säj (ich würde sagen, s. s. 52), etc. Diese formen sind aber
aus mæchd, sæjd, etc., und diese, ihrerseits, wahrscheinlich
aus noch (manchmal gebräuchlichen) ältern formen mæchdidi,
sæjdidi, etc., entstanden.

⁶⁰⁾ Von allen am brunnen schwazenden mägden hört die
achtsame Lissel, zuerst, die frau der Kätzel dieser rufen. Sie be-
nutzt diesen anlass, um dem colloquium am brunnen ein ende zu
machen. Deswegen verabschiedet sie die Kätzel von sich, indem
sie sie grüssend entlässt, und ihr auch noch einen gruss an ihren
liebhaber aufträgt.

nummè ist entstanden aus nummê (nun mehr, s. s. 48).

⁶¹⁾ Aus unvorsichtiger eile und hast, indem sie den kübel sich

auf den kopf setzt, schüttet sich die Kättel wasser in den nacken, so dass es ihr kalt den rücken hinabläuft, und sie halb klagend, halb fluchend, aufschreit: botz döüsich! lèwèdâ!. Da ein christlich volk nicht schwören und fluchen soll, so entstellt es, geflissentlich und glimpflich, die schwör- und fluchwörter. Botz! ist gebraucht statt des ältern Gotts donner. Döüssich! steht für tausend wetter (fr. mille tonnerres), oder tausend sakramente. Lewèdâ! ist entstanden aus lewesdâ (lebenstag), welches fröhlichen lebenstag, festtag, hochzeit, saus und braus, heidenlärm, krawall, hier aber, unangenehmer vorfall, unfall, bedeutet.

⁶²⁾ Die mägde hatten, nach Strassburgerbrauch, nach dem nachessen, eine zeitlang am spinnrad zu spinnen. Hatten sie ihr vorgeschriebenes quantum gehörig abgesponnen, so waren sie, für den rest des abends, frei, und konnten sich besuche abstaten. Gredel, die wahrscheinlich, an diesem abend, die gesellschaft des hausknechts nicht geniessen konnte, und allein war, lädt die andern mädchen ein, zum feierabend, zu ihr zu kommen. Da aber die mägde lieber auf der strasse, unter Gottes freiem himmel, plaudern, und das schöne geschlecht gewöhnlich sich, in einem male, nicht sattsam auszuplaudern vermag, so zieht die Kättel vor, ihre colleginnen, auf den abend, zum frischen colloquium, wieder am brunnen versammelt, anzutreffen.

III.

'sBaradèblatz-gschbräch.

**Ernsthaftes dabey doch lustiges Gespräch zwischen zweyen Strassburger
Frau Baasen als Frauen Urschel und Frau Salme. — Strassburg, zu
finden im Pauschingerischen Laden unter der kleinen Gewerbslaub.**

I. Vorwort.

Das gespräch, dessen verfasser und datum unbenannt sind, stammt aus der zeit kurz vor der Revolution, als noch das ba-taillon Nassauer, wahrscheinlich unter dem commando des berühmten Prinzen Otho von Nassau-Siegen, hier, in französischem dienste, in garnison lag. Damals hatte sich französische art und mode, mehr noch als französische sprache, unter der Strassburger bürgerschaft, verbreitet, so dass, in dieser beziehung, ein grosser abstand zwischen damals und vormals sich fühlbar machte. Der verfasser nimmt hiervon anlass, um, in seinem gespräch, den widerspruch hervorzuheben, in den besonders das schöne geschlecht verfällt, dadurch dass es über den eingerissenen luxus klagt, aber doch für denselben persönlich eingenommen ist, und die jungen männer abschätzend beurtheilt, die nicht die feinen modischen herren spielen, sondern mehr auf das innere als auf das äussere achten. Offenbar hat der verfasser einen speziellen historischen fall im auge, den er zu einer glanzstelle in sei-

nem gespräch macht (s. s. 27), und der vielleicht gar die hauptveranlassung mit war, warum er überhaupt dieses gespräch verfasste (s. s. 5). Denn alles übrige in demselben bezieht sich nur auf die, den Fraubasen eigenthümliche, plaudersucht.

Während die beiden obigen gespräche als vertrauliche (s. s. 9) bezeichnet sind, wird diess gespräch ein ernsthaftes, dabei doch lustiges genannt, was aussagen soll, dass es zwar ernstlich, nicht spasshaft von den sprechenden gemeint ist, aber dennoch für den leser komisch, unterhaltend, und belustigend sein mag. Die beiden Strassburger Fraubasen tragen die verdeckten (s. s. 5), erdichteten namen Urschel (s. s. 40) und Salme. Die druckerei und das datum des druckes sind nicht angegeben, sondern nur der verkaufsladen von Pauschinger, unter der kleinen Gewerbslaub.

Im Mittelalter hatten die adelichen häuser in Strassburg, wie anderswo, meistentheils unter sich eine bedeckte halle, oder bedeckten durchgang, aus dem man in das obere stockwerk gelangte. Solche lauben, unter den gemeindehäusern, dienten wie noch heute, an vielen kleinern orten, zu marktplätzen, und wurden auch zu diesem zwecke, um das rathhaus herum, unter den benachbarten häusern angebracht. So bestunden, in Strassburg, bei der Pfalz (rathhaus), die noch vor der Revolution, beim jetzigen Guttenbergplatz stand, die grosse und kleine erbsenlauben, wo man, neben dem kornmarkt, erbsen zum verkauf an den markttagen ausbot. Als diese erbsenmarkte eingingen, verwandte man die lauben zum verkauf anderer waaren, so dass der name die erbsenlauben, zu gewerbslauben umgetauft werden konnte. Die kleinen gewerbslauben sind, nach und nach, zugebaut worden; die Pauschingerische, später Müssel'sche, war die letzte, die ich in meiner jugend noch offen gesehen habe.

Die frauen Urschel und Salme sind in diesem gespräch nicht ebenso individuell charakterisirt noch contrastirt wie frau Ju-

liana und frau Ursula, im ersten gespräch, und wie die vier mägde im zweiten.

Das gespräch wird, wie das erste (s. s. 10), auf dem Baradèblatz abgehalten, wohin die frauen miteinander, vom Rossmarkt (s. s. 39) und weiter aus dem quartier des Thomannloches, gekommen waren.

Als literarische composition ist dieses gespräch weniger ausgezeichnet als die beiden vorigen, wiewohl auch in ihm treffliche stellen sich vorfinden.

2. Text.

Ernsthaftes dabey doch lustiges gespräch zwischen zweyen Strassburger Frau Baasen als Frauen Urschel und Frau Salme. — Strassburg, zu finden im Pauschingerischen laden unter der kleinen Gewerbslaub.

Frau Urschel und frau Salme.

Frau Urschel.

Frau Baas! i gschteh's unn sâ's, es schdôsd mer's herz schier ab;
 Die jüged hittisdâs weiss niks mê vom Hans Drabb¹⁾;
 Die büewè spielè glich, di maidlè caressirè,
 Unn denké sunschd uff niks, als uff dè schdâd zè fiehrè.
 Si meinè 's schdehd gar scheen, wenn si 'sCummédi seh'n,
 Bi dâ uff alli wähl, z'nâchd uff dè Bröüjel geh'n²⁾.
 Si zéijè d'hôr ins g'sichd, as wärè's gar barrickè,
 Unn düen rêchd wund'rli mid mienè unn mid blickè³⁾;
 Der hals isch velli blòs; nurr dass mè d'diddlè sicht;
 Drumm henn si d'durdegorsch so schelmisch ingericht⁴⁾.
 Si schnirè si' gottlòs, frau baas! unn traüje, leider!
 Just as wie d'eddellitt, ertzezli frechi kleider⁵⁾.

Der daffet unterrock gückd untè äü ervôr;
 Si hen bandöfflè ân von silwer unn dradôr,
 Mid grössè falwila, unn wïssi sïdni schdrimpflè;
 Si bindè si sô hart, dass si sich jo nit rimpflè⁶⁾.
 Der schüedèrf jetz nimm schwartz, nein, er mües färwi sinn. —
 Si weiss noch wôl, frau Baas!, so wôhr i êrli binn!,
 Vor dissem isch mè drum vîl êrwärer g'wesè;
 Mer henn als, z'nâchd nôch disch, müen in d'r Biww'l lesè
 Unn nit an d'dir gederfd. Botz! dôüsig! lewes dà!
 Wie hett mèn ès gebalj't⁷⁾, wenn eins uff d'gass erâ
 Nurr imm è herrè hett è güedè morjè gêwè!;
 Gleich hett mè g'sait : « diss fiert è rechd godloses lêwè, »
 Wenn eins in cumbänei sich nurr hett' schmutzè lôn.

Frau Salme.

'S isch freili wôhr, frau Bâs!, mîn mann said äü d'rvôn;
 Wie er isch leddi g'sinn, isch alles andersch gangè;
 Die mannsliitt henn nit sô mid kleiderè derfè prangè⁸⁾;
 Si henn z'erschd hintrem ôr rechd miessè druckè sinn⁹⁾,
 Unn keiner, wârli-nâ!, als mid dem bard um's kinn,
 Hätt mid dè maidlè g'schwätzd. Jez kummè gleich d'schdüdendè,
 Küem sinn si üss d'r Class', unn machè Cumblämendè¹⁰⁾,
 Wo st è jumfer sehn. Min Sâlmel hett mer 's letschd
 Äü so drei birschdlè mid in unser hües g'ketschd¹¹⁾.
 Botz mord! wie hawwi gleich anfangè zè türnirè¹²⁾!

Frau Urschel.

Frau Bâs! in dissem schdick mües ich's verdefèdirè;
 Es hett sich d'sellemôls villicht nid anderschd g'schikd¹⁴⁾.

Frau Salme.

Verzei' si mer, frau Bâs!, firr d'maidlè g'heert si's g'schdrickd
 Anstatt d'r kurtäsei; unn vor di jungè herrè

Die kinnè sich dervôr inn ier Collajum schèrrè ¹⁵⁾,
Odder uff d'Biwliothek. Mîn maid'l derf merr nitt
Vil witter üss'm g'sichd als ebbè hundert schritt.
D' v'rfihreerei isch grôß. — Botz! — Kennt si dè Majischder....
Dèr unsri kind'r lèrt?

Frau Urschel.

Ich!, nein, frau Bâs! wêr ischd er ¹⁶⁾?

Frau Salme.

'S isch gâr en ârtlier mensch; er trait sinn aijè hôr;
Denk si, er breddit schunn, frau Bâs, — 's isch wârli wôhr,
'S isch gâr è klüejer kopf! — dêr kann ladinisch plüedre!
Unn isch âü nit brödâl, wie einer dêr, mit pfüedre,
Die kinder allewîl, mit fliss, zè krinè macht ¹⁷⁾.

Frau Urschel.

Vergangnè dundereschi, dô hawwi brâv g'lacht.
Verzei' si merr, frau Bâs! dass i 'r in d'redd bin g'fallè.

Frau Salme.

O geh si! spott si nitt!

Frau Urschel.

Von unsrè herrè allè
Sinn dî di artlischdè, wo i gewesè bin,
Unn in der Cumbânei rêchd bodde-luschi g'sinn,
Bis uff è einzichè; d'nè kann i gâr nid lidè;
I will' nè künfdi g'wiss an allè ordè mîdè ¹⁷⁾.

Frau Salme.

Wie so, frau Bâs! wie so? — was gilt's, i rôd' en ych?

Frau Urschel.

Wenn si nè rodè kann, so sâ i's, mafa! gleich.

Frau Salme.

Isch's nit der? hè?

Frau Urschel.

der? jô wärli ⁴⁸⁾!

Dêr fällt mer nurr allein an allè ordè b'schwärli.
 'S isch gâr è schlêchder mensch; è kerl, dass Gott erbarm'!;
 Meint si er trièj è môl sîn hied'l underm arm,
 Unn wâr' bis nuff g'frissirt? — sîn rock hett hunderd fleckè;
 Wenn andri jungi litt âü nôch Lawendel schmeckè,
 So schdinkd êr nôch düwack. Er hett âü nit èmol
 (Jetzt sich si nurr, frau Bâs) è bordè-kammesôl;
 Schdehd nie an's Hummels hûes; wurd niè uff d'orjel kummè.
 Mè sâ merr was mè will, i halt è vor è dummè.
 Worum? er hett mer 's letschd, drei ganzi schdundè lang,
 Von anders niks geredd als nurr von santimang.
 Diss isch jo alwer dings!; lôt er sich vor mer blickè
 Unn said mer noch so ebbs, gewiss î will è schickè ⁴⁹⁾.
 Hingejè d'übrijè dî sehn ganz anderschd drin;
 Konfect, gebachè dings, unn âü muschgadè wîn
 Isch alles glich barâd, wo dî nurr hien gerôdè:
 Mè findt kein fetzel nit, es isch denn nôch d'r môdè.
 Schier allè vierzê dâ henn sî èn ander kleid;
 Wer sô è schätzel hett, dêr het âü noch è freid,
 Unn kann âü, uff der gass', g'wissli mit êm prâhlè.
 Was nutzt diss innerli, wenn einer niks bezâhlè
 Unn niks hergêwè kann? — dô isch d'lieb glich verroschd,
 Wenn si dè liebschdè nit è bissel batzlè koschd ²⁰⁾.

Frau Salme.

Ei schau! jetz sich' i's erschd — i binn so voll gedankè —
 I hâtts ball gâr nit g'âchd; wott scheeni angâschankè
 Het nit d'frau Bâs do ân ²¹⁾!

Frau Urschel.

O geh si! spott si nit!

Si lacht jo d'litt nurr us!

Frau Salme.

Frau Bäs! nein! wärli nit!

È herzi's müsterlè! — wô hett si's schdickè lôsè?

'S isch gâr zè nett! — di grasblüem unn di rôsè,

Si sinn wie lêwèdi.

Frau Urschel.

D'frau Berwel het si g'schdickt.

Frau Salme.

I hà mer's ingebildt: nurr diss isch so verzwickt

An dênè schdickerè, dass mè so lang müess wardè,

Bitz men è sach bekummt ²²). — Botz! — die rosinel-tarde,

Dî mer henn traje sehn, frau Bäs, was denkt si doch?

Firr wennè henn si g'heert?

Frau Urschel.

Si sinn ins dummèloch,

Firr è gewissi frau in d'kimbett g'schickd gewesè ²³).

Frau Salme.

Schdill, 's schleet!

Frau Urschel.

Wie vil?

Frau Salme.

'S isch zwelf.

Frau Urschel.

Wott en erbärmli's wesè!

Frau Salme.

'S kann noch nit zwelfi sinn.

Frau Urschel.

Sie heert jo d'drummè gehn.

Frau Salme.

O geh si! bli si jez nurr noch è bissel schdehn;
D'Nassauer siej i gern.

Frau Urschel.

Ich âü, frau Bäs!

Frau Salme.

Si kummè.

Frau Urschel.

'S isch gâr è scheener marsch.

Frau Salme.

Wie si so ârdli drummè ²⁴)! —

Frau Urschel.

Jer dienerè, frau Bäs! bitt' unb'schwert, minè grüess
An ierè liewè mann!

Frau Salme.

Glichfalls, frau bäs! i müess

Jetzt lauffè, was i kann. Frau Bäs, winsch' wôl zè lewè.
O b'süech si mi doch âü!

Frau Urschel.

I wurr mer d'êhr 's nâgschd gêwè ²⁵).

3. Erklärung.

1) Die plumpen, abergläubischen spässe, womit man sich, in Strassburg, wie überall, beschränkt und kleinstädtisch, so lange herumgetragen hatte, verschwanden vor dem freieren, umsichtigeren geist, und dem helleren blick, welche besonders in der 2. hälfte des 18. jahrhunderts, in allen herrenländern, anfangen sich geltend zu machen. Die grobe einschüchterung der Strassburger kinder, zu weihnachten, durch den hanstrapp, kam immer mehr, unter der gebildeten klasse, in miscredit. Hans Trapp, der, wie mein freund Stöber glaubt, sich auf eine historische elsässische person zurückführen lässt, dessen namen man aber sich meistens als den trabenden, polternden Hans erklärte, war, noch in meiner jugend, dargestellt durch eine gräulich verummte person, welche in der christnacht den kindern die christfreude verderbte, und sie manchmal in einen wahren terrorismus versetzte, dadurch dass sie urplötzlich abends erschien, und den kindern, wenn sie im neuen jahr unartig sein würden, mit ruthen und harten worten fürchterlich drohte.

2) 'SCummédi (die komödie, name womit die Strassburger damals das theater überhaupt bezeichneten) war ein nur den höhern, reichern klassen zugängliches, und darum von der bürgerklasse um so mehr angestrebtes vergnügen. Damals fanden die französischen und deutschen vorstellungen statt, zuerst auf der Kürschnerstube, im haus dem Neukirchgässchen gegenüber, später, in der alten Synagoge unten in der Helenengasse, noch später, in der, damals noch als magazin gebrauchten, Stephanskirche.

Die beliebtesten spaziergänge, innerhalb der stadt, waren der Bröüjl, seit 1740 so benannt nach dem gouverneur de Broglie, dann auch die schönen alleen auf den wällen der stadt, welche

besonders durch liebende paare, und von stillen meditirenden spaziergängern besucht wurden. Nach den kriegsjahren des ersten kaiserthums waren diese wälle, von 1815 an bis zu anfang 1869, jedermann zugänglich. Seitdem sind diese wall-spaziergänge grösstentheils, wegen vorgenommener arbeiten und reparaturen, dem publikum entzogen worden. Es wäre in jeder beziehung rathsam, diese wälle baldigst wieder zugänglich zu machen, zumal da die passanten anderes zu thun haben als die böschungen zu verderben, und nicht darauf ausgehen, die kanonen diebisch mitzunehmen, oder verrätherisch zu vernageln.

³⁾ Der ausdruck mit mienè und mit blickè wird nicht leicht damals von einer Strassburger frau gebraucht worden sein, da minè und blickè schon der höhern sprache angehören. Um derartiges auszudrücken, würde man andere volksthümlichere wendungen gebraucht haben.

⁴⁾ Diddel (brustwärzchen), diminutif von didi (zitze), hatte im munde der frauen durchaus nichts unschickliches, und wurde von unverheiratheten, sowie von verheiratheten frauenzimmern, besonders von müttern, unverfänglich jederzeit gebraucht.

Wer die modekleidungen der frauenzimmer sinnig prüft, der wird bemerken, dass sie, bei aller unschuld und ehrbarkeit derer, die sie tragen, öfters schelmisch eingerichtet sind. Sie sollen äusserlich verdecken, was sie durch die verdeckung eben erst recht für das auge hervorheben. Sie sind wie die koischen (durchsichtigen), oder die nassen gewänder der sculptur, welche die formen nicht verdecken, sondern heraustreten lassen; sie verfahren gleichsam wie die schelmische Galatea des Virgils, die sich, am waldsaum, dem draussen stehenden liebhaber, gleichsam unvorsätzlich, zeigt, und sich sogleich, anscheinend fliehend, im dickicht wieder versteckt. So auch sollte die damals getragene düregorsch (tour de gorge, halsstreif) äusserlich den busen verdecken, aber die weisse und form desselben besser hervorheben.

5) Ertzetzli frechi kleider sind solche kleider, die, durch farbe und schnitt, die sinnlichkeit der männer anregen; — ertzetzli (entsetzlich) ist die, aus falscher analogie mit erschrekli, missbildete plebejische form für entsetzli.

6) Mit gold- und silberfäden gewirkte stoffe wurden, im Mittelalter, besonders in Persien fabrizirt. Solche reiche stoffe waren später im abendland nur den fürsten und königen zugänglich. Franz der erste hatte im lager bei Ardre, worin er 1520 mit Heinrich VIII zusammenkunft hielt, ein zelt aus goldstoff, wornach das lager selbst den namen das goldstofflager (camp du drap d'or) erhielt. Die zelte der offiziere waren aus geringeren, unächten, glatten (ras), gold- und silberstoffen, und aus solchen geringeren stoffen verfertigte man, in Strassburg, selbst für bürgerfrauen, für ihre hochzeit, goldene und silberne pantoffeln, welche, wegen ihrer scharfen absätze (spitzen), auch französisch escarpins (ital. scarpa) hiessen.

Falwila (falbel) ist das französische falbela (für faldera), welches aus dem italienischen falda (deutsch falte, gefalteter besatz) entstanden zu sein scheint, und hier die gefalteten säume der frauenzimmerröcke bezeichnet.

Die weissen seidenen strümpfchen, um schön am unterbein anzuliegen, werden hart (straff) angezogen, so dass sie sich nicht rimpflè (falten oder runzeln machen). Das zeitwort rimpflè (für älteres krimflè) ist das diminutive verbum von rümpfen, rumpfen (runzeln, falten machen), welches mit kribblè (in verkribblè, s. s. 43), zum stamm krumm gehört, und eigentlich kleine falten machen, und gerade falten krumm, krüppelig machen, bedeutet.

7) baljè (balgen) ist abgeleitet von balg (lat. follis, für folhis), welches mit der nebenform fell (lat. pellis, gr. pella) verwandt ist, und zu der sippe blah (blähen) gehört. Balgen heisst also eigentlich im 'zorn, wie ein balg, anschwellen, zürnen, und dann

schmählen, vorwürfe machen. Von einer verwandten nebenform stammt das lat. wort pello (stossen) und gr. pallo (kämpfen), welche beide ursprünglich abhäuten, abstossen bedeuteten. Das lateinische pellere (stossen) hingegen scheint nichts als der consonantische umlaut von cellere zu sein.

8) Der ausfall der frau Urschel gegen den luxus war allein gegen das schöne geschlecht gerichtet. Frau Salme, die wie die meisten frauenzimmer, wenn sie sich's gewähren können, freude am staat (aufwand) haben, hört solche angriffe ungern, und sucht die beschuldigung auf die kleiderpracht der mannsleute geschickt hinüber zu spielen.

Es gab, zu verschiedenen zeiten und bei verschiedenen völkern, mehr oder weniger geschmackvolle kleider-trachten, die, wie im alterthum, traditionnell und allgemein gebräuchlich wurden. Nun gibt es aber keine tracht, die in farbe, schnitt und form, für alle individuen und für jedes alter und geschlecht, stets graciös, passend, und ästhetisch gefällig wäre. Die trachten, wie alle formen in der welt, sind immer in dieser oder jener beziehung unbequem, unpassend, ungefällig. Deswegen haben die menschen, in neuern zeiten, weil ihr besserer geschmack, ihr feineres gefühl, ihr umfassenderes urtheil sich nicht absolut mit der oder jener kleidungsart befriedigen konnte, wenigstens, durch mannigfaltigkeit und häufige abänderung der trachten, das hierin unerreichbare absolute zu ersetzen gesucht. Dies ist der psychologische und historische grund der entstehung der mode. Diese hat, hinwiederum, als allgemeiner tyrannischer gebrauch, wie alle andern formen und gebräuche, ihre besonderen moralischen und öconomischen übelstände, mängel, und ungerechtigkeiten, unter die der luxus, die prunksucht, und die eitelkeit zu rechnen sind.

9) Die redensart hinter den ohren trocken sein heisst aus den kinderjahren hinaus sein, weil die kinder, besonders die ganz jungen, längere zeit hinter den ohren feucht sind.

⁴⁰⁾ Da das Gymnasium in sieben klassen getheilt war, so entstand, aus der redensart in die klasse gehen, der allgemeine ausdruck die class', um das Gymnasium überhaupt zu bezeichnen.

Cumblämendè (compliments) bezeichnet hier nicht sowohl höflichkeits- als liebesbezeugungen.

⁴¹⁾ Ketschè, das gewöhnlich etwas schweres mit mühe herbeischaffen bedeutet, hat hier die ursprüngliche bedeutung von: mit einem haken, und mit anstrengung, herbeiziehen oder einfangen. Ketcher ist der hamen; vgl. engl. catch (einfangen), erhaschen (für erhaksen).

⁴²⁾ Botz mord! glimpfliche form für den fluch bei Gottes (Christi) mord oder tod; altfranz. parla mort dieu; (morbleu).

turnire (ital. torniare, fr. tournoyer) heisst ein ritterliches tournoi anstellen, im sinn von: gegen etwas ankämpfen.

⁴³⁾ Der verfasser hebt hier die inconsequenz hervor welche, im denken und im charakter vieler frauenzimmer, bemerkbar ist. Frau Urschel nämlich, die soeben streng den staat der frauenzimmer beurtheilt hat, ist hier nachsichtig für das benehmen der jumpfer Sälmel gegen herren, gegen die drei burschen von studenten, welche sie ins haus hineinschleppte. Sie entschuldigt (deffèdirt; lat. defendere, vertheidigen) dies bequem damit, dass es sich vielleicht damals (d'sellemols, dasselbige mal) nicht anders schickte.

Im Elsass sagt man burschd, (dim. bürschdel) statt bursche, bürschel. Das lateinische wort bursa (beutel) bekam auch die bedeutung proviantsack, kostbeutel. Deswegen nannten die studenten auch ihr kosthaus bursa. Die jungen kostgänger hiessen theils bursici, woraus das hochdeutsche burschen (vgl. barsch von perca), oder bursati, woraus das allemanische burscht oder burschd (vgl. vogt aus advocatus) entstanden ist. Bursch bezeichnete ursprünglich den student allein, später

auch jeden jungen unverheiratheten kerl und knecht, der im hause dient und darin kostgänger ist.

¹⁴⁾ Die frau Salme, die unten so grosse stücke auf aufgeputzte herren hält, stellt sich hier als liebe sie nur die einfachen bescheidenen bürgersitten. Statt der kurtesei (courtoisie, höfliches benehmen) zu pflegen, sollen mädchen stricken, und die studenten sich in ihr collajum (collegium) scheren. Scheren, im metaphorischen sinn, heisst wie ein zu scherendes schaf behandeln, drücken; sich scheren bedeutet sich bemühen, sich drücken. sich fortmachen. Collajum, dorisch-platte aussprache für collegium (versammlung der studenten im hörsal), vorlesung. Aus collajum machte man auch collajm, um damit den alten kreuzgang um den klostergarten des Wilhelms-Stifts (collegium), neben der Neuen Kirche, zu bezeichnen.

¹⁵⁾ Obgleich frau Salme sich stellte, als müsse man wegen der verführerei, die heutzutage grassire, alle jungen leute vom hause fern halten, so erinnert sie sich nichts desto weniger, dass sie einem Magister (artium), das heisst, einem lehrer des Gymnasiums, den sie für ihre tochter zum ehemann wünscht, manche zuvorkommenheiten bezeugt. Sie will diesen als ein muster junger männer darstellen.

¹⁶⁾ Ohne den Magister mitnamen zu nennen, entwirft frau Salme von ihm ein schmeichelhaftes bild; er ist artlich (durch gutes benehmen gefällig); statt wie andere herren schön gepuderte haare oder perrücken zu tragen, trägt er sein natürliches haar; er ist ein junger theolog, der schon bisweilen predigt; er ist ein gescheidter, gelehrter kopf. Wie noch heute mancher classische philolog, der um 3. jahrhunderte verspätet, noch wie zur zeit der Renaissance darauf schwört, dass ohne lateinisch kein heil und segen in der volkerziehung zu erzielen sei, so sieht auch frau bas Salme in dem Magister einen ausgezeichneten mann, weil er (was sie doch nicht zu beurtheilen im stande ist) lateinisch

zu plaudern versteht. Der Magister, sagt sie, ist auch nicht mit den Gymnasiums-schülern, wie manche seiner collegen, brutal; er bringt sie nicht geflissentlich zum weinen (krinè, greinen), dadurch dass er ihnen pfüder (stösse) versetzt.

¹⁷⁾ Das entworfenen bild vom artigen herrn Magister bringt der frau Urschel in erinnerung, dass sie kürzlich in einer gesellschaft von artigen studenten war, worunter nur einer sich befand, der ihr widerlich geworden ist, weil er nicht, mit den andern, in der gesellschaft, bodenlustig (gründlich lustig) war. Die gesellschaft hatte am donnerstag statt, am academischen tag (dies academicus), den die studenten ganz oder halb dem vergnügen widmen, nach einem uralten abergläubischen gebrauch, dem zufolge, zu ehren des Gottes Thor (Donner), man wenigstens am abend dieses ihm geheiligten donnerstags sich nicht, durch arbeiten, an ihm versündigen dürfe. Die erinnerung an diese gesellschaft ist in der frau Urschel noch so lebhaft, dass sie es nicht über sich vermag, das ende des von frau Salme entworfenen bildes abzuwarten, sondern ihr in die rede fällt. Sie entschuldigt sich freilich, aus höflichkeit, deswegen, und die frau Salme gibt ihr hierüber bereitwillig absolution, in den von den fraubasen gebräuchlichen formeln: o geh sie!, spott sie nitt!, sie vexirt!, sie monkirt (s. s. 31) etc.

¹⁸⁾ Frau Salme erkennt in dem jungen mann, der nicht ist wie die andern herren, sogleich ihren Magister. Und da sie nicht vermuthet, dass frau Urschel hernach so viel ungünstiges über ihn vorzubringen weiss, so triumphirt sie freudig, dass sie der ungenannten herrn zu errathen vermöge. Die frau Urschel, welche aus schonung ihn bisher nicht mit namen genannt hatte, sieht nun, dass frau Salme ihn schon errathen hat; deswegen fährt sie fort: «da es kein geheimniss mehr ist, so sag ich's, ma foi! gleich selber.» Auf die frage der Salme, ob es nicht der Hr..., sei, erwiedert sie: ja! Der verfasser, aus oben angegebenen gründen

(s. s. 5), nennt hier den Magister nicht mit namen; dieser ist aber offenbar eine bekannte, reelle persönlichkeit; was den namen desselben betrifft, so war er der art, dass er, wie die namen Wag'ner, Hitsch'ler, etc., dreisilbig von der frau Urschel, und zweisilbig von der frau Salme, ausgesprochen werden konnte.

hè ? (fr. hein ?) ist hier eine fragende ausruf-partikel.

⁴⁹⁾ Frau Urschel merkt noch nicht, dass der Hr... derselbe ist wie der Magister, um den sich frau Salme besonders interessirt, und von dem sie ein so löbliches bild entworfen hatte. Deswegen hat auch frau Urschel keinen grund, ihre antipathie gegen ihn zu verhehlen und auszusprechen, noch anstand zu nehmen, sich über ihn, in aller form, auszulassen. Er ist, sagt sie, nach ihrem urtheil, ein schlechter (widerlicher) mensch, ein armseliger kerl; er trägt niemals, wie die gepuderten herrchen, sein dreieckiges hütchen unterm arm; ist nie bis hinauf auf den scheidel vom haarkünstler gekräuselt; sein rock ist hier und da befleckt; er rieche nicht, wie die andern jungen herren, nach lavendel, sondern stinke nach rauchtaback.

Junge elegante burschen des reicheren bürgerstandes trugen damals ein bortencamisol (längere jacke mit gesticktem rande), nach der mode.

Der haupteingang zur jetzt verschwundenen Neuen Kirche war, für frauenzimmer, in der Goldschmidtgasse. Dem eingang gegenüber stand ein jetzt frisch aufgebautes haus, welches damals dem pastetenbäcker Hummel gehörte; vor diesem haus versammelten sich sonntags, nach der amtpredigt, die heirathslustigen jungen Strassburgerherren, um die aus der kirche tretenden jungfrauen vor sich defiliren zu sehen, und galant zu begrüßen.

Andere feine herren gingen auf den orgellettner, von wo herab sie, mit einem blick, den ganzen andächtigen Flor der unten sitzenden schönen glaubensgenossinnen überschauen konnten.

Da der Magister sich nie auf der orgel blicken liess, so hielt ihn deswegen, mit andern gründen, frau Urschel für einen dummen, das heisst für feine lebensart stumpfen, ungebildeten menschen, für gelehrt und geschult, aber roh, was leider öfters sich zusammenfindet. Den beweis hievon fand sie auch in dem umstand, dass, in der letzten donnerstag-gesellschaft, er ihr von nichts als von sentiment, das heisst, nicht von äusserlichkeiten, sondern blos von idealen angelegenheiten, nach ihrem urtheil, albernen dingen, während drei stunden, geredet hat.

20) Frau Urschel hatte abneigung gegen den luxus, nicht aus moralischen oder wirthschaftlichen gründen, sondern blos in dem neidischen gefühl, dass sie hierin sich nicht mit den eleganten reichern damen messen konnte. Deswegen findet sie den, an den frauen, sie anwidernden luxus, an den männern ganz angenehm, und lobt diejenigen, welche in ihrem anzug kein fetzel (stückchen, fr. pièce) haben, das nicht nach der mode wäre, und die alle 14 tage ein ander kleid tragen.

Solche leute, sagt sie, wären auch, überall, in den häusern gut aufgenommen; wo sie erscheinen, sei gleich alles parat; confect, backwerk, muskatwein würden ihnen aufgestellt; mit solchen jungen männern, als bräutigam, könne auch ein frauenzimmer als braut auf der strasse öffentlich paradiren; die äussern vorzugesolcher liebhaber nützen, bei diesen, mehr als die innern bei andern; weil sie reich sind, so können sie sich es auch einige geldstücke (batzlè), für die geschenke ihrer braut, kosten lassen; denn wenn man keine solche opfer bringt, verrostet die liebe in kurzer zeit.

21) Frau Salme, die nun gehört, dass frau Urschel durchaus nicht das lob ihres Magisters singt, der weder galant, noch elegant, noch reich ist, wird von peinlichem gefühl betroffen, und sucht diese rede abubrechen, dadurch, dass sie das gespräch auf einen andern gegenstand hinüberlenkt. Sie bemerkt die

schönen manschetten, welche frau Urschel, trotz ihrer ereiferung gegen den luxus, an den vorderarmen trägt.

22) Modeartikel für frauenzimmer erhalten gewöhnlich einen sinnreichen, auf galanterie bezüglichen namen. So gab man den langen schmalen sammtnen bändern, welche die frauenzimmer, noch vor kurzem, hinten vom kopf auf den rücken hinabhängen liessen, den namen *sui vez-moi* (folgt mir), um anzudeuten, dass diese bänder den schönen damen von hinten stets folgen, wie ein sehnsüchtiger liebhaber. Desgleichen nannte man, vor der Revolution, *engageant* (auffordernd) ein schleifband, welches die damen am halse trugen, und gleichsam einen liebesknoten darstellte, der zu zärtlichen gefühlen aufforderte. Später gab man den namen *engageantes* den damen-manschetten aus spitzen oder gestickter tulle, welche zierlich von dem oberarm herunterhängen, und den schönen vorderarm hervorglänzen liessen. Solche *engageantes*, an der frau Urschel, nennt hier frau Salme *angeschankè*, und lobt daran, dass die stickerei herzige zeichnungen (*müschderlè*, *dessins*) enthalte, gestickte grasblumen und rosen, die wie *lebende* (*lewedì*) aussehen. Sie waren von der, damals in der damenwelt sehr nachgesuchten, stickerin, der frau Berwel, in Brand-ein-end (s. s. 30), angefertigt worden. Nur konnte die künstlerin den damen ihre stickereien nicht eben so schnell beendet zustellen, als es dieselben, in ihrer weiblichen ungeduld sich darin zu zeigen, gewünscht hätten.

23) Frau Salme hatte das gespräch auf die *angeschankè* gelenkt, nur um von der peinlichen, ungünstigen beurtheilung des Magisters, durch die frau Urschel, wegzukommen. Da sie selbst nicht zu den eleganten damen gehört, so will sie auch nicht länger der frau Urschel, in lobe auf deren anzug, zu hofe reiten. Sie führt deswegen das gespräch (nach der den frauenzimmern so leicht auszuführenden ideenassociation), von den stickereien, zu den rosinentorten über, welche sie beide, als sie von dem

Rossmarkt gegen den Paradeplatz zu giengen, hatten vor ihnen vorbeitragen sehen, und sie frägt die frau Urschel wem wohl diese torten bestimmt gewesen sein mögen. Der philosoph Aristoteles behauptet mit recht, dass die wissbegierde die mutter des wissens ist. Deswegen vermögen auch die frauenzimmer, die in der regel curioser sind als die männer, auch meistens auf wissbegierige fragen, aus dem schatze ihres wissens, genügend zu antworten. Frau Urschel weiss dass die rosinentorten (engl. tarts), einer wöchnerinn im Thomannloch, zur kindbettsgratulation, von einer verwandten, oder von einem hausfreunde, zgedacht seien.

²⁴⁾ Die kunst de la conversation besteht darin, viele gegenstände nach und nach geistreich, wiewohl nur flüchtig und kurz zu besprechen. Ob die gespräche der frauen Salme und Urschel dieser regel entsprechen, mögen meine schönen leserinnen entscheiden; ich wage nur beizubringen dass diese frauenzimmer, mit der ihrem geschlechte eigenthümlichen kunst, das gespräch ins unendliche hinauszuspinnen, nicht allein verstehen, sondern auch stets dazu bereitwillig sind. So geschah es dass die mittagstunde schlug, wo diese beiden beim mittagessen sein sollten, und sie noch immer mit einander, auf dem Paradeplatz, schwatzten. Der frau Urschel scheint indessen das gewissen aufgewacht zu sein; sie findet dass frau Salme pflichtgemäss, um diese stunde, zu hause sein sollte, und sie lässt sich sogar herbei, sie hierin etwas hart zu beurtheilen, indem sie, natürlich blos in einem ungehörten aparte, zu sich heimlich spricht: «welch ein erbärmliches wesen! ». Die frau Salme hat aber durchaus nicht das gefühl ihrer erbärmlichkeit: obgleich es mittag ist, so ist ihr die zeit, beim plaudern, so schnell vorübergeflossen, dass es ihr vorkommt es könne noch nicht zwölf uhr sein. Frau Urschel macht sie aber aufmerksam, dass die, um jene stunde gewöhnlich beim Aubette aufziehende, wache schon, in der nähe, ihre trommlen hören

lasse. Das ist nun aber gerade kein grund um die frau Salme von der stelle zu bringen; sie bittet ihre base noch ein wenig stehen zu bleiben; sie sehe die Nassauer (s. s. 65) so gern. Dies vergnügen wollen wir, unsererseits, der dame auch nicht missgönnen. Frauenzimmer haben mehr als männer ästhetischen sinn, und verstehen sich besser als alle Winkelmanns auf männliche schönheit; und offenbar befinden sich doch, unter dem militair aller nationen, die schönsten muster von prachtskerlen, wie die Schweizer sich ausdrücken. In dieser ihrer liebe zum militair stimmt ihr auch frau Urschel völlig bei.

Frau Urschel und frau Salme haben ausserdem noch, wie viele ihres geschlechts, einen ausgebildeten sinn für einen schönen militair-marsch, und für einen muntern vorwärtstreibenden trommelschlag. In dieser beziehung, beiläufig gesagt, wäre es jedenfalls rathsam, und für das musikalische Deutschland ein leichtes, um den beifall der frauenzimmer aller stände im Elsass-Lothringen einzuärndten, und die erinnerung französischer märsche zu überbieten, den jetzigen altfränkischen, eintönig einschläfernden, wie im bärentanz kreisenden trommelschlag, durch einen lustigen, raschen, schenkellüpfenden, gerade vorwärtstreibenden, zu ersetzen.

25) Frau Urschel findet nun dass das plaudern doch einmal enden müsse; sie bricht daher damit das gespräch ab, dass sie sich empfiehlt, und, höflicherweise, der frau Salme grüsse an ihren, zu hause einsam und allein zu tische sitzenden, mann aufträgt. Frau Salme fühlt dass sie nun eilen müsse, aber getreu ihrem karakter, spricht sie der fraubas Urschel den innigen wunsch aus, dass dieselbe sie doch auch bald möge besuchen, um sich nochmals ausplaudern zu können, was frau Urschel auch, in kurzer zeit, zu thun verspricht.

IV.

'sErschd Bloggade-gschbräch.

È nejs Frabàsè g'schbräch zwischè d'r Frau Bas Kutzlerèrè und d'r Bas Ziwwelmännè, während un nòch d'r Bloggad von Schdrössburch, 1814.

1. Vorwort.

Im krieg schweigen die Musen. Das kaiserthum, mit seiner eisernen hand und immerwährenden kriegén, liess keinen freien erguss des humors aufkommen. Militarismus, wie pfaffenregierung, ist das unglücklichste was einem gebildeten volk widerfahren kann. Die denkenden Strassburger waren daher froh dass das säbelregiment, dessen falsch blendenden ruhm Frankreich, eben so theuer wie den königlichen flitterstaat des elenden Ludwigs XIV, bezahlte und bússte, endlich zum fallen gekommen war. Mit der Restauration (so lange sie noch nicht pfäffisch war) athmete Strassburg wieder auf. Das gegenwärtige gespräch sollte dazu dienen den chauvinistischen volksgeist zurechtzuweisen, und die erinnerung an die leiden und entbehrungen, welche Strassburg während der ersten blokade erduldet, dadurch zu verwischen, dass man humoristisch zeigte, diese leiden seien ja eben nicht so schrecklich gewesen, und werden durch die schönen hoffnungen, welche die Restauration im lande erwecke, bald ganz in den hintergrund treten und vergessen werden.

Das gegenwärtige gespräch, das ich als probe neu transcribirt, früher, schon habe drucken lassen (s. Sprachliche studien; 5. serie. Strassburg 1872), ist bereits im jahr 1814, auf sieben seiten, gedruckt erschienen, unter dem titel: Neues frau-basengespräch zwischen der frau Bas Kutzlererin und der frau Bas Ziwwelmännin, während und nach der blockade von Strassburg 1814. Seite 7 unten liest man: zu finden bei Johann Heinrich Heitz, Schlauchgasse, 3, und auf der mitte der rückseite steht: Preiss 5 sols.

Da die früher erschienenen gespräche alt genannt werden konnten, so bezeichnete der verfasser das gegenwärtige als ein neues (nejs).

Die verfasser der gespräche, um nicht sich unannehmlichkeiten zuzuziehen (s. s. 5), hüteten sich ihre personen unter bekannten namen aufzuführen. Sie gaben desshalb denselben erdichtete, unmögliche namen. Deswegen gab der verfasser des gegenwärtigen gesprächs den frau-basen die namen Kutzlerer und Zwibelmännin, welche in Strassburg niemanden angehören konnten.

Die ehefrauen bezeichnete man, ehemals, dadurch dass man, an den namen des mannes, die feminine endung in (è) anfügte; man sagte also, z. b., frau Zwibelmännin, oder, ohne titel, die Zwibelmännin (d'Ziwwelmännè).

Der verfasser dieses gesprächs, der sich aus bekannten (s. s. 5), und hier besonders aus politischen gründen nicht nennen wollte, ist wahrscheinlich der als autor des lustspiels Pflingstmontag bekannte Strassburger Joh. Georg Daniel Arnold. Er war damals, 1814, professor des römischen rechts in Strassburg. « Im jahr 1809, « als eben Lezai-Marnésia, von der präfectur zu Coblenz, an die zu « Strassburg gerufen ward, erhielt Arnold seine ernennung zum « professorat der geschichte, in der daselbst errichteten philoso- « phischen Faculté (eigentlich an der mit der Faculté des scien-

« ces das gebiet der ehemals sogenannten philosophischen Fakultät einschliessenden Faculté des lettres). Zugleich ward ihm die aussicht auf die vacante stelle an der Strassburger rechtsfakultät eröffnet. Er lehrte nun geschichte mit dem ihm eigenen talent, unter dem zulauf nicht nur von studenten, sondern auch von militärs und civilpersonen. Leider legte des kaisers despotismus aller lehre immer mehr fesseln an, und es war am ende, wie zu Tacitus zeit, eben so schwierig einen historischen machthaber als gut zu loben oder als schlecht zu schelten » (s. biographie Arnolds, von Dekan Rauter in : Der Pfingstmontag, Strassburg 1850). Aus obigem erklärt es sich dass Arnold, wie sein hoher gönner, Lezai-Marnésia, sich von dem lästigen kaiserregiment abwandte, und mit schönern hoffnungen die Bourbonen begrüsste.

Die beiden theile des gesprächs, während der blokade und nach der blokade, sind, miteinander, nach der ersten Strassburger blokade, welche vom 6. januar bis zum 16. april 1814 dauerte, und nach dem allgemeinen friedensschluss (zu Paris, am 31. mai 1814), abgefasst worden.

Da die festung Strassburg nur blokirt, nicht belagert wurde, so warfen die Alliirten wenig geschosse in die stadt : nur aus roher rache liess ein offizier, am 13. februar 1814, in die stadt schiessen. Mehrere granaten fielen vor den wällen des Kronenburgerthors nieder; drei fielen sogar in die vorstadt; die eine auf den eckstein im Grünenbruch, die andere in ein sattlermagazin, und eine dritte in den Mangleschottsgarden (s. Heitz, Strasbourg pendant ses deux blocus, p. 55).

Da keine gefahr von feindlichen geschossen war, so wagten sich sogar frauen auf die strassen und auf die öffentlichen spaziergänge innerhalb der stadt, auf den Paradeplatz (jetzt Kleberplatz genannt) und den Broglie. Man muss sich also denken dass, kurz vor dem 16. april, an einem schönen tage, frau Kutz-

lerer, die frau Zwibelmann, während diese spazieren gieng, angetroffen, und mit ihr das folgende gespräch, wahrscheinlich auf dem Broglie, abgehalten habe.

2. Text.

È nejs Frabàsè-g'schbräch zwischè d'r Frau Bäs Kutzlerèrè und d'r Frau Bäs Ziwwelmännè, während un nôch d'r Bloggäd von Schdrössburch, 1814.¹⁾

A. Während der Bloggäd.²⁾

d'Kutzlerèrè.

Ah! güdè dâ, frau bäs!, i glaub' si gehd schbazirè.

d'Ziwwelmännè.

Ihr dienerè! — mer müess halt 's wetter profedirè³⁾.

d'Kutzlerèrè.

Schunn lang haw' i, frau bäs, di êr si nit zè sehn⁴⁾.

d'Ziwwelmännè.

'S isch mer nit mejjli g'sinn dè winder üsszègehn;
Merr lawerirè d'heim schunn lang am nerfèfiwer⁵⁾.

d'Kutzlerèrè.

Ja! raichert si denn nit? — i wott jô zêhmôl lieber
Di nâs voll morwo⁶⁾ hann, so wôhr i ehrli bin,
Als an d'r leid'jè pescht noch länger krank zè sinn.

d'Ziwwelmännè.

Si hedd è-rêchd, frau bäs!, i müess ir awer sâujè⁷⁾,
Als mer hedd so vîl lidd uff d'Kurwâü nüss gedràujè,
Dô raichert' merr noch nit.

d'Kutzlerèrè.

So mach i 's kumblèmënd
Dass sie so durchg'schlupft isch; — mer said es hedd en end;
Merr schdirbd nimm⁸⁾).

Z.

D'sell isch wôhr; doch diss isch noch vil dummer;
Schdirbd einer jetzerd noch, so heisst's: « es isch vor kummer⁹⁾ ». »

K.

'S elend isch freili grôs. Wenn mer so glikli isch
Unn hedd è mumfel brod, krumbêrè uff'm disch,
So soll eim' alli mîej unn sorjè nit gereijè;
Mer dankt es, hiddis dâs, dem Herrgott uff dè kneijè¹⁰⁾).

Z.

Wenn wännl è kerwel wâr!, 's isch awer nit è-sô
Wi ess isch êhmôls g'sinn; mer isch jetzt nimmi frô.
Manchmôl am Wasserzoll hett mer als kennè walzè;
Jetzt isch ein'm, wârli-na!, die frajd gâr wüsch versalzè. —
Potz abbrobo vom salz!, isch sie verbrovendirt¹¹⁾?

K.

Jô! wenn vor ôschtrè merr vor hunger nit krepirt.
Gescht sâ i mîner mâüd, si soll in d'medzi laufè,
Unn soll è quällèlè unn zwelf pfund blächlè kauffè:
Meint sie denn si hett's krijt? — « ja, kuttlè, wenn sie will, »
Hett ir der medzjer g'sait, « unn sei si misli-schdill
« Dass sie noch dî b'kummt: i kann ir sunschd niks gèwè. » —
Jetzt frôij i si, frau bâs!, wie kann mer sô noch lêwè¹²⁾?

Z.

Mit allem isch's è-so. Hitt haw' i, uff'em märkd,
Nurr um è wischel keel unn suppèdings g'märkd,

So fordert mer zwelf sü. « Ei! so schlâ dich der dunder! »
 Sâ i zür gardèfrau: « dô b'halt si ihre plunder, »
 Unn wirf's rè widder hin. 'S isch nit g'bermedirt,
 Wie mer, uff alli ard, jetz isch g'triwwelirt ¹³⁾.

K.

Ja! diss isch âü mîn klâüj. Mer kann lang rummer drabbè,
 Wenn mer, zer jetzjè zidd, ebbs wôlfels will erdabbè.
 'S isch alles gar zè dîr. Der budder isch so schlêchd,
 Die aijer sinn so klein; es isch halt niks ä-rêchd.
 Was am fatalschdè isch, so haw' i, hól's der Schinder!
 Kenn schdikkel holz mêh d'heim; denn so è hardè winder
 Henn mer schunn lang nimm g'hett. » « Geh, sâ i zü mîm mann,
 « Geh, sâ i zü im, sâ-i, geh schaff uns holz noch ân. »
 « Ja! sait er zü mer, sait er: du narr, dü hesch güed reddè,
 'S isch nienè kens mêh dô; i wotti mid der weddè,
 Dü liefschd dè schtâdè *hin* nuff bis an's bungg'wehr,
 Von dô ins grèni brüch, unn fändschd doch kennes mehr.
 Wenn mer ken holz mêh hedd, wie will mer kochè, bachè?
 Unn kummd noch d'wäsch d'rzü, wie soll mer dô es machè ¹⁴⁾?

Z.

Gâr niks meh find't mer jetz, gâr niks, frau bâs, als win,
 Dawack, g'raichert fleisch, salz, bergall, unn musslin;
 'S isch è bedribdi zidd; d' find henn mer uff'em nackè,
 Die schdadd isch ganz umringd von Russè unn Kosackè.
 Zwei oder drei môl d'wuch bassird mîn mann die nâchd;
 Ball gehd er uff' d'barâd, ball sitzd er uff der wâchd;
 Ball isch er uff'em wâl, unn gückd nôch dè Kalmuggè;
 Unn ich müess zidder d'heim an mîner kunkel huggè ¹⁵⁾.
 Nâchdi kummt er mer heim, jetz denk si nurr, frau bâs,
 Unn bringd è fânè midd!

K.

Herr Jês ? — vom find ?

Z.

Ei ! g'schbass !

E säwel isch's, è schdern, von dem i dô will säüjè,
Er hett einè im Lamm, im wirdshüs, d'von g'drâu(jè ¹⁶).
Wenn in der üniform er sich hett schên gemutzd,
So sád der dollweck als : *brüeder ! i bin gebutzd*.
Er hedd è gradd'l im kopf ; — unn gehd's ân's exerzirè,
So gibd er sich è cäs ; 's isch züm hellè krepirè ;
Diss macht er hedd è grad ¹⁷).

K.

Ja ! hops ! grad oder krumm,

D'sell isch mer einerlei. Do bin i nit so dumm ;
Mîn mann war ehmòls äü è só è bëser bicker ;
Jetz isch er awer zahm ; er isch è schnellèflicker.
Er blibt schên bi mer d'heim ; er derf mer nit vor's hüs,
Geschwe(jè denn er käm ins Baldners gardè nüs.
Wenn er sich underschdind sich vor mer nurr zè rirè,
Potz döüsich ! lêwesdá !, wie wodd i nè krischdirè !
Nein ! nein ! so lang mer noch di äüè offè schdehn,
So löss i mînè nit vom firdibendel gehn ¹⁸).

Z.

Si isch è bravi frau. Mîner lossd sich nit zwingè ;
Um niks kann mer 'nè ofd in dè greschdè harnisch bringè. —
I bin 's g'saldädels mièd ; i wodd es hädd en end ¹⁹).

K.

Jo ! werzi-na ich äü. 'S isch awer juschdèmènt
Was d'männer amesirt. I gäb gern ebbs züm beschdè,
Wenn's widder offè wär ; i lièf was gischd was heschdè ²⁰).

Z.

Wie lang isch es denn schunn, dass bi uns d'dôr zü sinn?

K.

I bin am Schdeffesdâ noch drüss im gardè g'sinn,
Unn dess züm ledschdè mól.

Z.

Oh! redd si nit vom gârdè!

'S isch mer è schdich ins herz; i kann es nit erwârdè
Bis ich in mînè kumm. Er müess jetz güed üssehn
Siddem di Bâdischè è wachdschdubb drinnè henn.
I driff gewiss niks ân. Die schène vejellottè!
D'saldadè wêrè mer g'wiss si all' üsrottè!.

K.

Unn blüemèziwlè denn?, die nemmè si zur nôd;
Sie schwellè si nurr ab, un schdrichè si uf's brôd,
D'arunkelè, d'zirinkè, d'lefkøjè, unn noch mêhres;
Was mer am leidschdè düed, sinn d'blüemele lavêres.
Im iwwerentzjè, sinn mer noch lang blogîrd,
Sô krijd mer ken g'miess.

Z.

Diss dank' nè der Herr wird!;

Die blümè woddi noch, wenn's nôd düet, gern verschmerzè,
Awer 's g'miess unn 's obsd, diss lejt mer mêhr am herzè.
Wenn es ken erbslè gâb, wie meint si wie ès wâr?;
Ken rüewè, ken grin krütt, ken artififè mehr²¹),
Ken mellelè, ken quätschlè, ken renklô, unn ken bierè;
Mer wissd nit was mer äes. Es isch züm descherirè²²)!

K.

Hoffedli, um dî zidd, wurd mer doch fridde hann;
Das wuchèbladd zaiht nè fir nâgdschder dâujè ân.

Z.

Ja! mer said gâr zè vil; 's sinn awer niks als löüjè;
Mer kann, liwi frau bâs!, gâr keiner ziddung dröüjè.

K.

I weiss von güeder hand, — glaub si mer's, wenn i 's sâ, —
Mer sinn ball debloggird.

Z.

Jo, am nimmerlesdâ ²³⁾.

K.

Verzwiflè mer nur nit; di dör sinn jetz ball offè,
'S hedd d'längschdi zidd g'wârd.

Z.

Mer wellè 's beschd halt hoffè ²⁴⁾.

B. Nach der Blokade. ²⁵⁾

K.

Ha! ha! frau bâs! was isch? jetzd sièhd es anderschd drîn
Als bi der bèsè zidd, do mer bloggird sinn g'sinn:
Geld si? ²⁶⁾ i hab's rè g'said dass es nit lang wurd dūrè;
I habb' es wól gewissd. — Jetzt kummè widder d'būrè
Unn bringè uns g'miess, unn alles grad g'nüe;
Äu hett mer jetz kaffee, unn sü-wecklè derzüè ²⁷⁾.

Z.

Es isch eim wie è dräum. I habb's nit glauwè wellè,
Wie i's erfârè habb. Si kann sich nit vorschdellè
Wie mer's g'wesè isch, dô 's heissd « der Bunnebârd
« Isch nimmè uff'em drôn; mer hedd di wiss gogârd

« An alli hièt uffg'schdeckd ». — So henn mer denn dè friddè!
 D'm Herrgodd sei 's g'dankd ²⁸⁾! — Dü heschd g'nüe geschdriddè,
 « Sâ i glich zu mîm mann; geh! schdeck dîn schwêrd in d'schaid,
 « Unn kumm dass i dich schmutz vor lüdder herzesfraid. »

K.

Juschd so, frau bâs!, i g'schdêh's, isch mir es âü gegangè;
 Mîn mann het haidèbridsch è gaschderei âng'fangè.
 Er hedd mer alles g'hôld, di schunkè, unn di wirschd,
 Unn hedd mid sîne frind è fâssel üsgebirschd.
 « Mer könnè, hedd er g'said, dè kênich nit mê êrè
 « Als wenn mer unser kich und unsrè keller lèrè;
 « Merr hann g'nüe g'schnarmüld; düen mer uns ebbs zü güed!;
 « È narr isch wer sich nit è bissel bene düed ²⁹⁾. »

Z.

Dêr meinung bin ih âü; 's unglück isch jo verschwundè;
 Schnüfè mer jetzerd üs; mer henn uns g'nüè gschundè.

K.

Wie mer so glicklih sinn!, es isch è luschk zü sêhn
 Di vîli seck voll frucht, di uff'em Bröüj'l schdêhn.
 Di heizlè, unn di gâns, die ochsè, unn die kelwer,
 Si wimmeln um uns hêr ³⁰⁾.

Z.

O! ja! frau bâs, mer selber

Mer lêwè widder uff. Es hedd è jêdi frau
 Jetzt widder ihrè mann; unn sie geniesst nè âü.
 Es hädd der kênich uns niks bessers kennè gêwè.
 Vivat, vivat! es soll der kênich Lüdwich lêwè!

3. Erklärung.

¹⁾ S. s. 86.

²⁾ S. s. 87.

³⁾ S. s. 88.

⁴⁾ Frau Kutzlerer ist eine anständige, aber ungebildete, arbeiterfrau; sie ist nicht so gut, wie andere frauen, in den gewöhnlichen höflichkeitsredensarten bewandert; deswegen legt ihr der verfasser geflissentlich ein *qui pro quo* in den mund. Sie will sagen: Schunn lang haw' i d'frau bas die êr nit k'hett zè sehen, sagt aber dafür, ungeschickterweise, schunn lang haw'i, frau bas, die êr si nit zè sehn.

⁵⁾ Frau Zwibelmann, die zu der wohlhåbigen bürgerclasse der handwerker gehörte, hatte während des strengen winters ihr haus nicht verlassen, zumal da sie, mit ihrer familie. seit monaten, an den folgen der damals sehr verbreiteten und zu ende 1813 eingeschleppten epidemie, kränkelte (laborirte). Das volk nannte diese, durch die soldaten nach Strassburg gebrachte, krankheit die soldatenpest; die ärzte gaben ihr den nicht viel bestimmtern namen nervenfieber, typhus.

⁶⁾ Da die krankheit mit recht für ansteckend galt, so suchte man sie, wie gewöhnlich, durch räucherungsmittel zu verhüten oder zu vertreiben. Der berühmte chemiker Guyton de Morveau, der 1816 starb, hatte in den jahren 1801-1803, ein *Traité des moyens de désinfecter l'air* veröffentlicht. Als die typhöse krankheit im dezember 1813 in Strassburg ausgebrochen war, verordnete der Maire Brackenhoffer, am 13. dezember, die desinfektion, besonders in den kammern der einquartirten soldaten, mittelst des *appareil dit Guyton Morveau*, aber nur unter ärztlicher leitung, vorzunehmen. Den 22. januar 1814 wurden sogar vom präfekten Lezai-Marnésia allgemeine räucherungen

mit mineralsäuren (acide muriatique oxygéné, acide nitrique, acide sulfureux) in den kirchen, schulen, casernen, spitälern, bier- und caffeehäusern, etc., verordnet. Obgleich strafe bei vernachlässigung solcher räucherungen angedroht war, so unterliessen doch viele personen dieselben, theils weil sie an der wirkung derselben zweifelten, theils auch weil dieselben durch den scharfen geruch lästig, und sogar für kränkliche personen schädlich waren. Die frau Kutzlerer, die an die wirkung der fumigationen glaubt, sagt, sie würde, an der stelle der frau Zwiwbelmann, ihrerseits lieber den scharfen, unangenehmen geruch des morvo in der nase haben wollen, als an der leidigen pest noch länger krank zu sein.

7) Frau Ziwwelmann erwiedert, frau Kutzlerer habe ganz recht (è-rechd für al-recht, er-rechd); aber zur zeit wo sie krank darnieder gelegen, und wo so viele leute, besonders militair, hinaus auf den gottesacker St. Urbansau getragen wurden, da hatte man noch keine räucherung verordnet.

Im Mittelalter lag vor dem sud-östlichen theil der stadt ein gotteshaus dem heiligen Urban geweiht. Die umgegend davon nannte man die Sankt-Urbans-au. Hier legte man später, zu anfang des 16. jahrhunderts, einen begräbnissort an, den man zuerst die K-Urben-au (vgl. K-Hans staden für Sankt Johannes staden), nannte und heutzutage noch die Kurwau nennt. Da dieser ort dem civil- und dem militärspital am nächsten liegt, so wurden damals viele leute daselbst begraben.

8) Frau Kutzlerer gratulirt der frau Ziwwelmann dass diese, obgleich sie noch nicht räuchern konnte, doch der pest entgangen sei, und fügt hinzu dass die ärzte behaupten die epidemie habe bedeutend abgenommen, und dass man nicht mehr daran sterbe. Im monat januar starben jedoch in den spitälern, am nervenfieber, 240 civilpersonen und 1059 soldaten; im februar, 127 civilpersonen und 768 soldaten.

9) Frau Ziwwelmann gibt zu dass man nicht mehr an der krankheit sterbe, aber was noch vertrakter (dummer) sei, dass man jetzt vor jammer, mangel und elend zu grunde gehe.

40) Die frau Kutzlerer stimmt bei dass das elend gross sei, und sie stellt sich anfangs als ob sie und ihr mann ganz zufrieden seien und Gott dafür danken, wenn sie auch nur einen mundvoll brod und kartoffeln auf dem tische haben. Den 14. märz war der kilogramm weisbrod zu 46 centimes taxirt.

41) Da die erste silbe im worte wännel (kleine wanne) mit dem worte wenn (wann) gleichlautend ist, so hat man in Strassburg die redensart: wenn ein wännel ein körwel (kleiner korb) wäre, um auszudrücken dass eine annahme unmöglich, oder eine voraussetzung unstatthaft sei.

Frau Ziwwelmann gebraucht hier diese redensart um auszudrücken dass man heutzutage nicht, wie frau Kutzlerer thut, sagen kann: wenn man so glücklich ist einen mundvoll brod etc. zu haben; man ist jetzt, sagt sie, nicht mehr seines lebens froh. Damit verräth sie dass ihre ansprüche auf glück nicht so bescheiden sind wie sie doch bei blokirten sein sollten. Sie beklagt als ein unglück dass man jetzt nicht mehr, wie früher, in dem öffentlichen garten am Wasserzoll (ein an der Ill, unterhalb der stadt, an dem ehemaligen Muhrgiessen gelegenes wirthshaus), tanzen könne: solche freuden seien einem nun, auf höchst unangenehme (wünscht) weise, versalzen (ungeniessbar gemacht). A propos vom salz fragt sie dann die frau Kutzlerer, ob sie damit für den hausbedarf versehen (verproviandirt) sei. Den 10. februar 1814 kostete in Strassburg der centner salz 67 franken.

42) Frau Kutzlerer gesteht ein, dass ihr vorrath an salz ausreichen wird, wenn sie vor ostern nicht, aus mangel, hungers sterben müsse. Dass ihre ansprüche auf nöthige nahrung aber nicht so bescheiden sind, wie sie oben vorgegeben hat, verräth sie dadurch, dass sie sagt, sie habe ihre magd in die metzig

geschickt, um eine hammelskeule (quällelè, kleiner quallen) und zwölf pfund schweinene rippenstücke (blächlè) zu kaufen, und dass ihr der metzger bloss eingeweidstücke (kuttlè) geben konnte.

⁴³⁾ Aus den reden der beiden frauen geht hinlänglich hervor, dass diese sich nicht mit brod und kartoffeln begnügten, sondern dass sie, an fleisch und gemüss, sich nichts, selbst nicht von den kostspieligen nahrungsmitteln, versagen wollten.

ê-so ist entstanden aus al-so (ganz so), in as-so umgesetzt (vgl. ê-recht, s. s. 96).

suppèdings sind die dinge (kleinen feinen gemüsse), welche man, als zukehrung, der suppe beifügt.

Bermeddiren ist das französische permettre. 's isch nit gebermeddirt hat den sinn von cela passe la permission, das heisst es übersteigt den grad von geduld, den man noch, aus nachsicht, sich gefallen lassen könnte.

⁴⁴⁾ In rummer drabbè (herum traben) enthält das wort rummer (herum-her) zwei mal, vornen und hinten, die preposition her.

hol's der Schinder! steht für : hol's der Teufel (s. s. 46).

Das harte brennholz, das während des ziemlich langen winters (1813—1814) selten geworden war, kostete, im monat februar 1814, 70 franken das fuder (3 stères).

Die holzhändler wohnten meistens in den quartieren längs den staden, vom Fischerthor bis zum B u n g g ' w e h r (Ponts couverts, gedeckten brücken), und in den vorstädten im Grünenbruch, einem quartier wo damals viele scheunen und gärtnerhöfe waren, und von dem heute nichts übrig ist, als der boden, worauf der Bahnhof steht, und als der name Grünenbruchgasse.

Das wort hin (dè stadè hin) habe ich eingesetzt, um den uncorrecten vers metrisch vollständig zu machen.

⁴⁵⁾ Während tägliche nahrungsmittel in der Blokade immer seltner wurden, so fanden sich hingegen luxusartikel und andere

waaren, weil sie nicht so begehrt wurden, begreiflicher weise, in hinlänglicher menge vor. Da aller krieg mehr arbeitstörend und zerstörend ist, als nützliches produziert, so verbrachten die Strassburger ihre zeit im gezwungenen müssiggang, oder in der geistlosen beschäftigung der parade und wachen-aufzügen. Einige nationalgardisten, die frei waren, gingen auf die wälle, um mit fernröhren nach den Kosaken und Kalmücken des kaisers Alexander, in der umgegend, zu schauen. Dies war allerdings eine betrübte zeit, wie frau Ziwwelmann richtig bemerkt.

¹⁶⁾ nächdi ist gebildet vom alten adjectif nächdig (nächtig, in der nacht kommend; lat. nocturnus) und bedeutet hier, als abstractes zeitadverb, gestern abend, oder gestern nacht.

Fahnen. Was der mensch oft zu gesicht bekommt, und in den verschiedensten umständen genau kennen lernt, erhält auch, in seiner sprache, verschiedene bezeichnungen. So hat der Lappe gegen 40 ausdrücke um das rennthier zu benennen, der Araber gegen 150 um das kameel zu bezeichnen. Wenn man demnach die vielen populären ausdrücke erwägt, um, im deutschen, den rausch zu benennen, so könnte man geneigt sein zu glauben, dass unter uns die sache öfters vorkommt, und genau bekannt ist. Der Strassburger hat wohl ein dutzend wörter, wie säbel, fahnen, stern, hips etc., um den rausch in verschiedenen graden und formen zu benennen. Ich mache mich aber nicht anheischig, solche bezeichnungen sprachlich zu erklären. Was nicht verständig aufgefasst und ausgedrückt wird, ist auch der vernunft und der wissenschaft unzugänglich, und unerklärlich. Derlei wörter sind meistens, mit metaphorischer übertragung entlehnte begriffswörter; aber statt, durch eine klar eingesehene ähnlichkeit, angewandte metaphren zu sein, fehlt ihnen jeder vergleich, oder beruht auf irrationalen, dunklen gefühlen und anschauungen. Man sollte fast meinen, die meisten ausdrücke für rausch seien von besoffenen aufgebracht worden, die eben nichts mehr klar und verständig auffassten, und

eine laterne für die sonne zu nehmen im stande waren. Man begreift z. b., dass das wort fahne dazu dienen kann, um z. b. den buschigen schwanz des eichhörnchens, oder eines hundes zu bezeichnen, aber es ist ganz irrationell und arbiträr mit diesem wort den rausch zu benennen. Und daher ist es der frau Kutzlerer auch nicht sehr zu verargen, wenn sie, unter dem fahnen (welchen herr corporal Ziwwelmann im bierhaus zum lamm, im Bunggwehr, davon getragen), vorerst eine dem feind abgewonnene fahne, versteht.

¹⁷⁾ Die strassburger mundart besitzt, wie andere volksdialekte, eine menge liebkosender schimpf- und schmähwörter. So wird z. b. dollè (altschweizerisch tellen, tell für stumpfsinniger), und dollweck (für toller wicht), öfters, wie hier, als schmeichelndes schimpfwort gebraucht, um zu sagen naiv, unbesonnen, ungeschickt. Frau Ziwwelmann nennt ihren eheherrs den corporal, einen dollweck, der, wenn er in der militäruniform sich schön gemutzt (s. s. 61) hat, auf der wachstube, zu seinen cameraden pflegt naiv zu sagen: brüder! ich bin gebutzt. Die unvorsichtigkeit dieses ausrufs der eitelkeit besteht darin, dass der corporal nicht bedenkt, dass der ausdruck putzen, wie andere ähnliche ausdrücke, bürsten (fr. brosser), klopfen, striegeln, wichsen etc., in der volks- und soldatensprache, auch prügeln, schlagen, besiegen bedeutet, so dass ein geputzter soldat nicht gerade sich seines putzes rühmen darf.

Graddlè bedeutet ausschreiten, die beine ausspreitzen, klettern. Das substantif graddl (ausschreitung, überhebung) bedeutet den übermässigen, lächerlichen eigendünkel.

Cäs kommt vom französischen cas, im sinn von importance, poids, wie in der redensart faire cas d'une chose. Sich è cäs gèn heisst, also, so viel als se donner de l'importance, sich wichtig machen.

Hell, in züm hellè krèpirè, bedeutet durchsichtig, rein, pur, im gegensatz zur unklaren, unreinen mischung, und ist also auch, wie das lateinische purus, putus, gleichbedeutend mit völlig, vollständig, nichts als.

Diss machter heddè grad, heisst wörtlich: diesen (graddl) macht (bewirkt, in ihm, der umstand dass) er, als corporal, einen grad hat.

¹⁸⁾ hops, zur wortsippe hüpfen gehörend, bedeutet sprung, und fehlsprung. Ja! hops! bedeutet also: ja! verfehlte meinung! «mein mann möge es grad oder krumm haben, das ist mir einerlei». Frau Kutzlerer, die sich hier wie oben (s. s. 95) einen qui pro quo zu schulden kommen lässt, nimmt das ihr unverständliche: einen grad haben, im sinne von etwas gerades haben.

Bicker gehört zur wortsippe picken (stechen), und bedeutet stecher. Beeser bicker (böser stecher) bezeichnet jemanden, der, wie ein stachelschwein oder wie eine nessel, wenn man ihn anrührt, sticht. War steht hier unrichtig für isch g'sinn.

Schnallèflicker. Die Strassburger nationalgarde bestand aus 4 cohorten (bataillonon). Zu jeder cohorte gehörten eine compagnie canoniere, 1 compagnie grenadiere, 1 compagnie voltigeurs und 4 compagnien du centre. Zu den canoniern nahm man gewöhnlich die geschicktesten handwerker, zu den grenadieren, die grössten und ansehnlichsten leute, zu den voltigeurs, die jungen gewandtesten, obgleich kleinen männer, und für die compagnies du centre, die zahlreiche classe der unansehnlichen ärmeren bürger. Im bataillon marschirten diese letztern in der mitte, oder in der schublade; in der schlachtordnung standen sie im centrum: deswegen nannte man sie compagnies du centre. Man gab ihnen auch den spitznamen schnallèflicker (schnallenflicker), vielleicht um anzudeuten, dass sie meistens ärmere handwerksleute waren, welche, als

solche, gleichsam die altmodischen, von den soldaten verlachten, grossen schuhschnallen der alten philister, ausbesserten oder flickten.

Krischdirè (klystiren) hat die bedeutung von : ausspülen, abwaschen, und hier, einem zusetzen, durch vorwürfe kräftig zurechtweisen.

¹⁹⁾ Das wort harnisch hat die sonderbar metaphorische bedeutung zorn dadurch erlangt, dass man sagte, den harnisch (kriegsrüstung) anlegen, um anzudeuten, dass man, aufgebracht, sich zum kampf rüste.

Volksdialekte besitzen von haus aus und bewahren viel länger plastische wortbildungsfähigkeit, als die abstrakt und steif gewordenen literatursprachen. Das diminutive wort saldädel (kleiner soldat) bezeichnet auch den, der, wie ein kind, den kleinen soldaten spielt. Um die gesamtheit eines wortbegriffs auszudrücken, setzt das sprachgefühl, vor das wort, die partikel ge (ga, zusammen), wie in: das gewürm (gesamtheit der würmer), und um die abstraction dieses gesamtbegriffs zu bezeichnen, fügt man, an das wort, die alte neutrale endung es. 's g'saldädels drückt also, richtig und bündig, das benehmen der kleinen soldaten aus, so wie 's gebüeb's, das benehmen der ungezogenen knaben, 's geleifs das gesammtverfahren des unnützen hin und her laufens etc.

²⁰⁾ Volksdialekte bewahren unbewusst uralte wort- und ausdrucksformen, die von den lautumänderungen der übrigen wörter zum theil unangetastet geblieben sind. Für nahezu wahr, im sinn von wahrlich!, würde man heutzutage sagen müssen nòd-zü-wohr. Dafür sagte man aber, noch vor kurzem, wärli-na (wahrlich nahe), wer-zi-na! (wahr-zu-nahe, nahe-zu-wahr), und, durch vermischung der beiden formen (wärli [wahrlich] und wer-zi), verderbt und unvollständig wer-zich.

In der sprache der blokirten Strassburger heisst der allgemeine

ausdruck: es ist wieder offen, so viel als, die stadt ist wieder offen, die blokade ist zu ende.

Wenn man jemand hastig heranrennen (gësten, jästen) sieht, so ruft man ihm zu, um den grund dieser hast zu erfahren, was gestest du? was hast du? Daraus entstand die redensart laufè was gisch dè? was hesch dè? für hastig laufen. Die hochdeutsche form: laufen was gibst du? was hast du? scheint, aus der unkenntniss des zeitwortes gësten (jästen), ungeschickt, entstanden zu sein.

²¹⁾ Frau Kutzlerer war zum letzten mal im garten, am Stephanstag, also den 26. dezember 1813. Die blokade begann kurz darauf den 5. januar 1814.

Die badischen soldaten nahmen, billig, die im garten vorrätthigen blumenzwiebeln zur nôd (zur nothdurft), wenn sie nichts anderes zu essen hatten. Fluch aber ihren diebischen lieferanten!

Blümele lavères, corrumpirter name aus dem lateinischen *primulæ veris* (frühlings-erstlinge), fr. *primevères*.

Iwwerentzi (überraundig, über den rand fliessend) bedeutet überflüssig. Im iwwerentzijè (im überflüssigen) ist gleichbedeutend mit: im übrigen.

²²⁾ Im Mittelalter nannte man die hölle, auf lateinisch, *diversorium inferum* (das unterirdische wirthshaus oder herberge). Der teufel war also der höllenswirth (hellwirth). Aus hellwirth machte man, corrumpirt, herr wirth. Des teufels dank ist aber fluch; ihm danke der herr wirth! ist also gleichbedeutend mit: der teufel geb' ihm den fluch!

Strassburg, das die reichste gärtnerzunft in der welt besass, ist auch heute noch gesegnet mit den verschiedensten gemüssen und obstarten. Es hätte die frau Zwibelmann zur verzweiflung (descherirè) gebracht, wenn das frühjahr und der sommer gekommen wären, und sie auf das gemüse und das obst, der blokade wegen, hätte verzichten müssen.

Mehr, in ken artififè mehr, ist, um den reimes willen, aus dem hochdeutschen, fälschlich, herübergenommen worden: in Strassburg ist es unerhört; man sagt dafür stets: meh.

²³⁾ Immer ist entstanden aus je-mêr (jederzeit-mehr), wie französisches jamais aus lat. jam-magis (jederzeit mehr). Das negirende nimmer hat das volk manchmal substantivirt, wie die franzosen das jamais, z. b., in: au grand jamais. Um das unmögliche, im höchsten grad, dass heisst im geringsten kleinsten maasstab, auszudrücken, bildete man, aus dem substantif nimmer, ein verkleinertes nimmerlein (nimmerlè), so dass nimmerles dà (nimmerleins tag) den tag bezeichnet, der, auch nicht im geringsten jemals erscheinen wird. Aehnliche diminutivform, bei ähnlichen wörtern, findet sich in der ironischen versprechung, die man den kindern macht, è goldenes nikselè (nichtschen (unn è silverès ward-è-wilelè (wart ein weilchen).

²⁴⁾ Das gespräch endigt mit der aufforderung oder ermunterung nicht zu verzweifeln, da die stadthore bald aufgehen werden. Diese aufforderung fällt mit der hoffnung auf bessere zeiten zusammen, welche der autor, in seinen Strassburger mitbürgern erwecken will, und um derentwillen er dieses gespräch verfasst hat (s. s. 85). Aus diesem grund schliesst das gespräch mit den worten: wir wollen das beste halt hoffen.

Das wort halt, das die Strassburger mundart mit recht treu bewahrt hat, ist, ursprünglich, ein aus einem comparatif halter (goth. haltis, norr. helldr) gebildetes adverb. Halter heisst eigentlich geneigter, lieber, eher. « Wir wollen das beste halt hoffen » heisst also: wir wollen das beste hoffen eher als das gegentheil zu thun, oder wir haben eher grund das beste zu hoffen als zu verzweifeln.

²⁵⁾ Die erste Strassburger blokade dauerte, wie oben gesagt, vom 5. januar bis zum 16. april 1814. Den 16. april veröffentlichte der präfekt Lezai-Marnésia eine depeche aus Paris, wor-

nach Charles-Philippe comte d'Artois, bruder des königs Louis XVIII, in Paris eingezogen sei. Es war also hoffnung auf baldigen frieden. Dieser wurde erst, in Paris, am 31. mai definitiv abgeschlossen. Aber schon am 16. april fing der waffenstillstand zwischen den Alliirten und Strassburger garnisonstruppen an; die thore der festung waren wieder offen, und man schmuggelte nahrungsmittel aller art in die stadt.

Man muss annehmen dass der zweite theil des gespraches als im monat juni abgehalten gedacht worden ist, und dass also um jene zeit beide theile, miteinander, abgefasst worden sind (s. s. 87).

26) Geld ist folgender maassen zu erklären: vil (goth. vilia, norr. vil) und vild (norr. vild) bedeutet wille. Aus ga-vilda (engl. yield, gewilligen, zugestehen) entstand gilda (zugestehen, zugeben), wie, aus ga-wilia (betrügen), das nordische gilia (bethören), oder das englische guile (betrügen, altfr. guiler) entstanden ist. Der begriff gild (bewilligung, zugeständniss, zugabe) erzeugte, einerseits, den begriff der abgabe, des zinses, des opfers, der zahlung, der schuld (engl. guild, guilt), andererseits, den begriff des werthes, der geltung, weil eine sache das werth ist oder gilt was man dafür bewilligt oder mit geld (bewilligung, werthschaft) zahlt. Das altdeutsche und süddeutsche gelt! hat also hier die ursprüngliche bedeutung von gebe zu! gestehe ein!

27) Die namen der verschiedenen art brödchen und gebäcke sind gewöhnlich von ihrer form entlehnt. Ursprünglich hatten die Strassburger milch- und butterbrödchen, die gestalt eines rundlichen keils, ähnlich dem zum holzspalten; man nennt sie daher, noch heutzutage, mit demselben namen wecken womit die Strassburger holzhauer ihre keile benennen. Die runden wecken die man auf den neujahrstag backt, heissen stollè (stollen), weil sie die form der zusammengedrückten stollen haben, die man als stü-

tzen oder füsse, unter die schweren, aufrechtstehenden, eichnen kasten stellt.

28) Statt des unvollständigen, im ersten druck stehenden, halb-verses uf alli hièd geschdeckd ist richtiger, nach meiner korrektur, a n alli hièd uffgschdeckd, und statt des überzähligen holprigen: unserm Herrgott sei's gedankd, ist besser d'm Herrgott sei's gedankt, zu lesen.

Wenn, wie es wahrscheinlich, Prof. Arnold der verfasser dieses gesprächs ist (s. s. 86), so muss man annehmen, da er solche rythmische versehen und nachlässigkeiten nicht hat können verschuldet haben, entweder dass der druck ohne sein zuthun veranstaltet worden sei, oder, was wahrscheinlicher ist, dass dieser äusserst schlaue mann, um den verdacht er habe dieses gespräch verfasst, von sich zu entfernen (s. s. 6), geflissentlich, schülerhafte fehler darin habe einfliessen lassen.

29) Ich halte es, sprachlich, für unmöglich dass haidè britsch aus dem böhmischen odegdi brzy (geh bald !) entstanden sei. Hai da! ist doch nichts anders als ein ausruf, wie he! da, heida! oder hei-sa!, oder hei-sasa!, und ist hier ein ausruf der aufmunterung. Britsch scheint mir aus brisk (engl. brisk, munter) entstanden zu sein, wie, z. b., das deutsche brutschen aus brusken (fr. brusquer). Heida! britsch! (he! da! munter!) scheint, ursprünglich, ein aufmunterungsruf der berittenen jagdgenossen gewesen zu sein.

Birschdè (bürsten) bedeutet hier saufen; vielleicht weil man für stark und oft trinken, metaphorisch, die gurgel bürsten, durchfegen, durchspülen, sagte. Davon kam nun die sonderbare redensart drinkè wie è birschdèbinder, wobei die bürstenbinder ungerechterweise herhalten müssen, obgleich sie, in der regel, doch nicht durstiger sind als andere handwerker. Bei derlei ausdrücken des volkswitzes muss man es eben nicht genau nehmen mit dem verstand (s. s. 99), so wenig als, bei gewissen

volkssprüchwörtern, mit der höhern moral. Ich finde nicht mehr verstand in der französischen redensart *se brosser le ventre*, für fasten, hungerleiden.

Schnarmülen ist ein verständiger ausdruck, im sinn von: ein schnarmaul (verbundenes maul) sein. Von schnar (engl. snare) stammt schnaren, schnüren (zubinden). • Einem menschen oder thiere den mund oder das maul zuschnüren, ist ein passender ausdruck für fasten, hunger leiden lassen. Deswegen sagt der Isländer, noch heute, *snarrandi* (zuschnürung), für das hungerleiden.

³⁰⁾ Der fruchtmart war, hier in Strassburg, wie in allen städten des Mittelalters, zuerst bei dem hiesigen rathhaus, die Pfalz genannt, welche auf dem jetzigen Guttenbergplatz (früher Martinsplatz) stand. Die erbsen verkaufte man in den dabeiliegenden lauben, welche daher grosse und kleine erbsenlauben (s. s. 66) hiessen, woraus man später grosse und kleine gewerbslauben machte. Das korn bot man bei der jungfern-apotheke aus, daher hiess, später noch, dieser platz der *firn* (alte) kornmarkt.

Anno 1814 war der fruchtmart auf dem Broglie und, später, in der fruchthalle (jetzt Duanenhalle) bei der eisenbahn.

Heizlè bezeichnet in Strassburg die schweine. Dieses bis jetzt unerklärte wort stammt von *heiz*, welches gleichbedeutend ist mit *heiss* (vgl. *einheizen*, für *einheissen*). *Heiz*, von thieren gebraucht, bedeutete aber brünstig, ranzig; und da der schweins-eber für ein ranziges thier galt, so nannte man *heiz* den schweineber, und das schwein überhaupt. Da der mensch, im ursprünglichen socialzustand, als hirte, jäger, fischer, etc., mehr interesse, als heutzutage, an dem lieben vieh nahm, so bezeichnete er auch das liebe vieh mit liebkosenden diminutifwörtern. Daher in allen deutschen, slavischen, und romanischen sprachen die vielen diminutifwörter um thiere zu bezeichnen, wie z. b. das französische *oiseau*, *agneau*, *veau*, *corbeau*, *moineau*, *ros-*

signol, lapereau, pourceau, goupil, etc., welche, ursprünglich, kosewörter waren, heute aber durchaus nicht mehr weder verkleinerung noch liebkosung ausdrücken. Dem Franzosen ist der gewaltige condor eben so gut ein oiseau (vögelchen), wie der winzige colibri. Deswegen sagte man gleichfalls, um die schweine zu bezeichnen, nicht die heizen, sondern die heizlè. Noch heute aber bezeichnet das diminutif heizel nicht allein das kleine junge schwein, das ferkel, sondern, meistens, die ausgewachsenen thiere.

³¹⁾ Der schelmische autor des gesprächs liebt, wie Aristophanes, derartige ausdrücke zu wählen, die eine, manchmal, sogar anzügliche nebenbedeutung erwecken, wie, oben, schdeck dîn schward in d'scheid, oder, hier, si geniesst nè âü. Die frau Ziwwelmann ist dem könig Ludwig höchst erkenntlich dafür dass sie nun wiederum ihren mann ganz geniessen kann. Sie bricht daher in den ausruf vivat aus, welcher, hier zu ende des gesprächs, die tendenz desselben zusammenfasst; denn diese tendenz und der zweck des verfassers besteht ja eben darin, die günstigen gefühle und hoffnungen, für die neue regierung, bei den Strassburgern, zu wecken und zu pflegen (s. s. 85).

V.

'sJumpfer-Basè-gschbräch.

**Jungferbasen-Gespräch zwischen den ehrsamen und tugendbegabten Jung-
franen Anna Maria Spitznäsel und Katherina Barbara Krumhäsel. —
1814.**

1. Vorwort.

Die erste blokade Strassburgs gieng den 16. april, morgens um 5 uhr, zu ende. Den 17. april wurde der regierungsantritt Ludwigs des XVIII im Elsass proklamirt, und von der majorität der intelligenten und des kaiserreichs überdrüssigen Strassburger bürgerschaft, acclamirt. Am 1. mai, am tag wo der rückkehrende könig den französischen boden betrat, kündigten 100 kanonenschüsse, und glockengeläute in allen kirchen, den Strassburgern dieses ereigniss an. Aber erst am sonntag, den 5. juni 1814, verkündete eine salve von 200 kanonenschüssen, auf den wällen und in der citadelle, mit abermaligem glockengeläute in den kirchen, den am 31. mai in Paris unterzeichneten frieden.

Das gegenwärtige gespräch ist im sommer 1814 abgefasst, und noch im laufe dieses jahres, mit obigem titel, gedruckt worden. Druckort und verfasser sind nicht angegeben. Unter dem titel steht blos: zu finden bei der wittwe Bader, Münsterplatz, n° 15. Preiss: 4 sols.

Das gespräch ist dargestellt als sei es abgehalten worden am

sonntag den 5. juni, wahrscheinlich auf dem Broglie, woselbst jumper Krumhäsel, vom Judenthorwall herkommend, die jumper Spitznäsel auf ihrem spaziergang antraf.

Das gespräch beruht auf nichts geschichtlich vorgekommenem, hat aber offenbar einen politischen zweck, nämlich die traurigen folgen der unaufhörlichen truppenaushebungen des kaiserreichs, bis zum knabenalter von 16 jahren, humoristisch darzustellen, und in dieser hinsicht bessere hoffnungen, auf die neue königliche regierung, im volke zu wecken und zu hegen.

Was nun den ungenannten verfasser des gesprächs betrifft, so glaube ich dass dieses von Arnold verfasst worden ist. Arnold war damals professor der rechte, 34 jahr alt, und hatte, für seinen Pfingstmontag, viele gespräche in Strassburger mundart geschrieben, welche er später, bei dem druck dieses lustspiels, 1816, um es darstellbar zu machen, aus demselben weggelassen hat. Was mich glauben lässt dass Arnold das gegenwärtige gespräch abgefasst hat, das ist : 1) die politische gesinnung dieses juristen, der, wie sein gönner Lezai-Marnésia, sich, aus bekannten gründen (s. s. 87), von Napoleon abgewandt, und den Bourbonen zugewandt hatte; 2) die ironie, die nicht in, aber über dem gespräch der beiden ehrsamten und tugendbegabten jungfrauen herrscht; 3) der name der einen jungfrau, Spitznäsel, der an die nasentheorie des Kleinen Rathsherren Melbrüej, im Pfingstmontag (3. aufzug), erinnert, nach welcher d'schbitznasè nasewys sind; 4) das im gespräch angebrachte reine, und gut stilisirte französisch des officiers; 5), selbst die auch etwas weniger fein gehaltenen, von Arnold aber, wie von Aristophanes, bisweilen beliebten unkeuschen spässe. (Vgl. indessen s. 56).

2. Text.

Jungferbasen-Gespräch zwischen den ehrsamen und tugendbegabten jungfrauen Anna Maria Spitznäsel und Katherina Barbara Krummhäsel. 1814.

Schbitznäsel.

Wohien, wohien so g'schwind?; si schfend jo gâr bressîrd;
Si sieht v'rschtewerd¹⁾ üss. — Was isch ir denn bassîrd?

Krummhäsel.

Ach! liewi jumpfer bâs! i bin so g'schwind g'loffè.

Schbitznäsel.

Es laufr'rè²⁾ d'liebschder nôch. Geld si, i hab's gedroffè?
Es bobbelt³⁾ îr jo 's herz, unn si isch so v'rhitzd,
Dass si, am ganze hals, füschedgrössî dropfè schwitzd.

Krummhäsel.

Jo, wârli, 's isch è-sô. I bin dè grêschdè g'fôhrè
So ewwè üsg'setzd g'sinn. 'Sisch mer, sit fuffzeh jôrè,
So ebbs nit arrewird. — I hab' am Jüddedôr
Uff'm wâl è dür gemacht. — Jetzt schdell sie sich nurr vor,
So kummt è wêlscher herr, unn macht mer kumblèmèndè,
Unn redd mi gradzü ân. — « Mach Er kein schbarjemèndè⁴⁾, »
Haw i glich zü im g'said. « Löss Er, was ich nè bitt,
« Mich mînè wèj furtgehn; ich kenn dè herrè nit⁵⁾. »
« Sans avoir, » fröüjd er mich, « l'honneur de vous connaitre,
« Vous êtes seule ici; voulez-vous me permettre
« De vous offrir mon bras, pour vous accompagner *? »
« Allez moussié, » sâ ich, « Er müess sich nit trombierè,

* Der Leser beliebe das französische nach der mundart der Mamsell Krummhäsel auszusprechen: *p* wie *b*, *b* wie *p*, *d* wie *t* und *t* wie *d*, *vus* statt *vous*, *j* wie *ch*, *en* wie *ang*, etc.

« I bin von dênè nit di mer am arm kann fierè. »
 « Vous êtes bien cruelle; arrêtez un moment, »
 Sait er, unn kummt soglich mit sînè santimang.
 Sie weiss wie d'welschè sinn. Mid reddè unn mid mienè ⁶⁾
 Wissè die sapperlôt di wibslidd zè g'winnè ⁷⁾.
 « Quel joli petit pied! quels beaux yeux! rüft er üs,
 Unn düet verschammerirt in mînè neddè füess ⁸⁾.
 Dennoch lüejt er mich an mit sô verliebdè aüè,
 I hab' rè grad gemeind als wodd er mich durchschaüè.
 « Ne voyez pas en moi, » sait er, « un séducteur!
 « Je veux me faire aimer, et toucher votre cœur.
 « Écoutez-moi, de grâce, et dites-moi, ma belle,
 « Votre cœur est-il libre? êtes-vous demoiselle? »
 « Zè dienè, » haw i g'said; « löss Er mich awer gehen,
 « Mîn êhr erlaubt mer nit noch länger dô zè schdehn. »
 « Je n'insisterai pas; mais veuillez bien m'apprendre,
 « Si demain, en ces lieux, vous daignerez vous rendre. »
 « Behiet mich Godd dervôr! i gib kein rendez-vus;
 « Adié, mousié, adié, je ne vus verrai plus! » —
 Druff haw' i rè dè wèj glich unter d'füess genummè,
 Unn bin in gröser angschd dôher zu ihrè kummè.
 Jetzt will i waidli heim, unn danggè unserm Godd
 Dass er in g'nâdè mich geredded üss der nôd.

Schbitznäsel.

Wenn diss isch, jumpfer Bäs, so brüchd si nit zè klaüjè;
 Si hett, im gejèdeil, von grösem glick zè saüjè
 Dass, bi der bèsè zit, wo mer ken man mêh sièd ⁹⁾
 Sich einer wunderbâr von selbschdè anerbièd.

Krummhäsel.

Ja! wenn's kein wêlscher wâr! wie kann mer dênè tröüjè;
 Si sinn veränderli; mer kann nit uff sie böüjè.

Schbitznäsel.

D'sell wär mer einerlei. Sei sie nit wunderlich ;
 Di schbrôch düet niks derzü ; der lieb gilt alles glich.
 Si sinn von einem schlâ, d'Franzôsè unn die Ditschè ;
 Wenn mich nur einer wott, i liess nè nit entwidschè. —
 Was isch's denn firr è mann ? isch er jung oder alt ?
 Hett er nit ebbs an sich, das unser einem g'fällt ?
 È wôl geschdaldi nâs kann bi d'r lieb' niks schadè ;
 Aü halt mer hittis-dâ's vil uf è schêns pâr wadè⁴⁰).

Krummhäsel.

Was 's alder anbelangt, so bin i driwwer weck ;
 Um alles in der weld, mêchd i kein jungè geck⁴¹).
 Er hett è bart am kinn ; mer müess' nè reschbekdîrè ;
 Aü isch's ken mann der sich sô an der nâs losst fierè.

Schbitznäsel.

Ei ! isch er denn so bês ? worum denn, jumpfer bâs ?

Krummhäsel.

Bês schiend er ewè nit, — allein er hett kein nâs,
 Unn blos è pfläschderlè ; si isch im, vor zwei jôrè,
 Als er in Moskau war, totaliter verfrôrè,
 Doch machd er sich niks drüss ; er het, said er zè mir,
 Dè dank der naziôn, unn 's èrèkritz derfirr.

Schbitznäsel.

Herr jêmer⁴²)!, jumpfer Bâs, diss isch jo zum erbarmè !
 Wie kann denn ônè nâs è mann sîn frâü umarmè.

Krummhäsel.

D'nâs brüchd er nit derzü ; allein, dass Godd erbarm !
 Er hett züm unglück nurr è schdumbè vom è arm.

Schbitznäsel.

Ja! — hett er denn doch sunschd gesundi, gradi glidder?
 Isch er denn schên geböüt!

Krummhäsel.

Ja! nein, dô himbelds widder⁴³⁾!
 Uff d'wâdè, wie sie sait, isch er g'wiss nit schdolz;
 Er hett nurr einè füess, der ander isch von holz.

Schbitznäsel.

Diss freili isch betrieht: doch mächt i nit lang faksè⁴⁴⁾;
 I liess mir, werzina! kein gröüji hôr drum wachse;
 Nimm si nè wie er isch. Was badd's⁴⁵⁾, s'isch doch è mann;
 Wenn er nurr sunschtè noch ebbes breschdîrè kann⁴⁶⁾.
 Die männer sinn so râr, mer brücht sich nit zè schämmè,
 Krumm, bucklich, lâm, — kurzum — dè hässlichschdè zè nemmè.
 Morjè, wenn si's erlaubt, geh' i mit uff dè wâl;
 Unn, isch si nit schalü⁴⁷⁾, so lôssa mer im d'wâl,
 Zè düen was im beliebd; er soll alsdenn entscheidè,
 Welli von uns er will: — 's kann sinn er nimmt uns beidè⁴⁸⁾.

Krummhäsel.

Allong! es isch è wort; dô gib ich Ihr die hand.
 In kurzer zitt villicht sinn mer im êheschdand.
 Schdill, schdill! i glaub mer schiesst! — was het diss zè bediddè?

Schbitznäsel.

Jo wârli! — i heer's âü. — Oh! diss isch firr dè friddè! ⁴⁹⁾ —
 Godd lob! mir sinn erleest!; denk si nurr wodd è glick,
 Es kummè unser' lidd üss Ditschland schunn zürick ²⁰⁾.
 An männrè wurd es uns von hitt an nit meh fehlè;
 Under vil döüsendè derfè mer jetz nurr wählè!

Es heisst der kênich will dass, zü des landes wöl²¹⁾,
Ein jeglicher soldat sich glich hirôdè soll.
Ball gidd's ken jumper mèh, es bliwè g'wiss nur wenni.
I hald's ken schdund mèh üss. Vivat, es lèb' der kinni²²⁾.

3. Erklärung.

¹⁾ Verschtewerd (verstört, verwirrt). Vomitalienischen sturbare (exturbare, stubrare) stammen, im deutschen, sowohl stöbern als stören (auseinander wühlen).

²⁾ Es laufr'rè für es laufn'erè (es laufen ihr).

³⁾ Bobblè (popplen, leise anschlagen) ist die diminutiform von popen, welches aus poken, pochen (anschlagen) entstanden ist.

⁴⁾ Es war sonntag am 5. juni 1814, nach der amtpredigt, dass die ehrsame jumper Krummhäusel, auf dem wall am judenthor, (welcher von jeher ein beliebter spaziergang war) allein eine dür (tour de promenade) machte. Ein invalide in den besten jahren, ein welscher (französischer) unteroffizier, der wie ein respektabler herr aussah und es auch war, kam ihr entgegen; und da er gefallen an der Strassburgerin fand, so redete er sie, nach art der jovialen franzosen, ganz unverfänglich und ehrbar an, und machte ihr cumblemende (compliments, s. s. 77), das heisst höflichkeits- und mitunter galanterie- bezeugungen.

Unter einem welschen versteht man heutzutage, im französischen, einen dünkelfaften, nicht fein gebildeten franzosen; damalen war aber das wort noch bloß gleichbedeutend mit französisch. Ursprünglich nämlich bedeutete welsch (altdeutsch walahisk) fremd; und die Deutschen benannten, mit dem namen welsche, zuerst die Italiener des heiligen römischen reichs, im

gegensatz zu ihren landsleuten; später bezeichnete er auch die Franzosen, und diese bezeichnung hat sich noch in Strassburg beim volk erhalten.

5) Dass jumpfer Krummhäsel zuerst die absichten des Franzosen mag misdeutet haben, war bei einer Strassburgerin die an den französischen gesellschaftlichen ton nicht gewöhnt war, begreiflich. Offenbar will aber, durch ihre etwas barschen antworten, die sie der jumpfer Spitznäsel wiederholt, jumpfer Krummhäsel den leisesten verdacht, als hätte sie die anrede des offiziers mit wohlgefallen aufgenommen, von sich abwälzen. Wenn sie dann vollends noch behauptet, dass sie der grössten gefahr entgangen sei, dass sie in grosser angst geschwebt, und dass Gott sie aus der noth gerettet, so ist dies, wie sie sich selbst bewusst ist, eine geflissentliche übertreibung, und ein geschickt gewähltes mittel, mit dieser simulirten pruderie, ihre freudige betroffenheit, ihr herzklopfen, und ihre schweisstropfen zu erklären. Ihre schroffen, trockenen antworten stechen, unvortheilhaft, von der höflichen ausdrucksweise des französischen herren ab, welcher sich, in allen seinen reden, als einen gebildeten mann ausweist.

Schbarjemend (spargement) stammt vom italienischen spargimento (ausstreuung), welches besonders ein ausgestreutes gerede bezeichnet. In Strassburg bedeutet dieses wort die nichtige rede die man führt, um sich zu sperren (vgl. sperranzjès), um einen auszuweisen, oder, wie hier, um einen in verlegenheit zu setzen.

6) Die redensart mit reddè und mit mienè ist, wie die redensart oben (s. s. 74), mit mienè un mit blickè, aus der schriftsprache herübergenommen; sie passt nicht ganz zur populären ausdrucksweise der Strassburger mundart.

7) Sapperlôt (für sakerlot), eine verdeckte fluchformel, und kosendes schmähwort (s. s. 100) für sacra lotio (heilige reinigung, heilige salbung). Hier bedeutet es einen der etwas thut

was uns in verlegenheit bringt, dem wir aber nichts desto weniger von herzen gut sind.

⁸⁾ Er dued verschammerirt, etc. heisst er stellt sich, oder hat das aussehen, als ob er in meinen netten fuss, wie durch zauber (charme), vergaukelt oder verliebt wäre.

⁹⁾ Dieser vers enthält den hauptpunkt des ganzen gesprächs, das zum zweck hat zu zeigen, dass das kaiserreich eine böse zeit war auch für die unschuldigen frauenzimmer, weil durch die unaufhörlichen aushebungen von jungen männern zum militärdienst, das heirathen den mädchen äusserst erschwert wurde.

¹⁰⁾ Jumpfer Spitznäsel sieht gern eine schöngeformte nase, und man hielt damals viel auf schöne waden, weil man, besonders seit der rückkehr nach Frankreich der adeligen emigranten, zum galaanzug, das habit français, mit kurzen beinkleidern, trug.

¹¹⁾ Da die jumpfer Krummhäsel, wie sie oben gesagt (s. s. 111), vor fünfzehn jahren (anno 1799), ein mannbares, den liebesgefahren ausgesetztes mädchen war, so war sie jetzt etwa 35 jahr alt. Der französische dekorirte invalide, der vielleicht als jüngling, in der Revolution, ins militär getreten war, musste damalen wenigstens ein vierziger sein.

¹²⁾ Der ausruf herr jemèr ist entstanden durch die vermischung von herr jé (für herr Jesus) und von o jammer!

¹³⁾ Ja! steht hier wie oft als exclamation für ch-ja (für ach! ja).

Himblè (humpeln), diminutif von humpen und hüpfen, bedeutet kleine hüpfende schritte machen, hinken. Es himbelt ist also gleichbedeutend mit es hinkt, und dieses gleichbedeutend mit es hat einen fehler.

¹⁴⁾ Faksè, (faksen; altd. fahsun) kommt von factiones (fr. façons) und bezeichnet das hin und hergemache um etwas zu stande zu bringen oder zu vermeiden, also sprünge, ausflüchte.

¹⁵⁾ Badd's (bat-s). — Von dem alten wort bat (gut, nützlich)

besteht noch der comparatif besser (goth. batiza), und der superlatif best (goth. batista). Als verbum bedeutet baten gut sein, nützen, und davon ist abgeleitet das zeitwort büssen (gut machen, bezahlen).

⁴⁶⁾ Breschdirè (præstiren), leisten, vermögen, vom lateinischen præstare.

⁴⁷⁾ Jumpfer Spitznäsel, die sich gemerkt hatte, dass der französische herr der jumpfer Krummhäsel ein rendez-vous auf dem wall angeboten, ist entschlossen, wenn diese es erlaubt, und nicht schalü (jalouse, eifersüchtig) ist, mit ihr, sich morgen dahin zu begeben.

⁴⁸⁾ Er nimmt uns beide ist hier ein etwas unpassender witz, und zudem grammatisch fehlerhaft ausgedrückt, denn richtig ist nur uns beidi.

⁴⁹⁾ Friddè. S. s. 109.

²⁰⁾ Zurück; in der Strassburger mundart sagt man zèruck.

²¹⁾ Zu des landes wohl; diese ausdrucksweise fällt ganz aus dem styl unserer mundart heraus, und ist aus dem hochdeutschen entlehnt. Hier lässt sie sich aber noch vertheidigen, wenn man annimmt dass jumpfer Spitznäsel hier hochdeutsch sich ausdrückt, indem sie diese phrase, zu des landes wohl, den proklamationen des Präfekten und des Maire entnimmt, worin diese phrase, in jenen zeiten, versprechungsweise, natürlich öfters vorkam.

²²⁾ Das letzte wort des gesprächs es leb der kinni! zeigt deutlich warum dies gespräch aufgesetzt war. Der verfasser hat jedenfalls eine royalistische tendenz. — Das wort kinni ist nur in der plebejersprache gebräuchlich; die bürgerklasse bedient sich der form kênich (s. s. 94).

VI.

'sZweid-Blogadè-gschbräch.

Allgemeines gespräch zwischen alten fraubasen. (Frau Baas A... und frau Baas B... treffen sich auf dem Jungen St. Peterplatz an.)

1. Vorwort.

Nachdem die Strassburger die erste Blokade durchgemacht hatten, glaubten sie, unter der neuen regierung Ludwigs des XVIII, endlich ruhe erlangen zu können. Aber, im märz 1815,

do kummd d'r plöüjgeischd widder von Elba hergeriddè ;
wirft alles drund'r unn driwwer — d'r krij gehd widder an.

Den 23. märz weht die dreifarbigé fahne auf dem münster. Vom 30. juni an werden in Strassburg keine wochenmärkte mehr abgehalten. Der maire-adjunkt Ensfelder zeigt am 1. juli an, dass die stadt im blokadezustand sich befinde, und dieser zustand dauert bis zum 30. juli, wo dann die weisse fahne, zum zweiten mal, die dreifarbigé auf dem münster ersetzt. Ohne dass die Strassburger sogleich nachricht davon bekommen hatten, war die erste armee der Alliirten, am 8. juli, in Paris eingezogen. An demselben tag verfasste die geistreiche Strassburgerin, frau Charlotte Engelhardt, das folgende gespräch, dem ich den titel 's zweid-Blogadè-g'schbräch gegeben habe.

Frau Engelhardt war die tochter des hellenisten prof. Johann

Schweighäuser. Sie war verheirathet seit 1804 mit Moritz Engelhardt, der 1858 in Strassburg starb, und der durch seine bedeutenden schriften, unter andern, durch seine jetzt doppelt werthvolle arbeit über Herrad von Landsberg, ehrenvoll bekannt ist. (S. August Stöber, *Alsatia 1858—1861*, s. 363 ff.)

Dass das manuscript dieses gesprächs am 8. juli 1845 in's reine geschrieben war, geht hervor aus dem datum, das dem manuscript oben angeschrieben ist, und aus dem journal, das frau Engelhardt geführt hat. In diesem journal, das, so wie der literarische nachlass der geistvollen frau, verdiente von den verwandten und erben derselben der öffentlichkeit übergeben zu werden, steht in bezug auf das gegenwärtige gespräch folgendes :

« Weil ich im augenblick nichts in mein journal einzu-
« tragen hatte, amüsirte ich mich, ein kleines Blokade-gespräch
« zu machen, das den papa und die andern recht lachen machte ;
« und so hat es, in dieser betrübten zeit, schon seinen zweck er-
« reicht, wenn es auch nicht..... auf die nachwelt kommen wird. »

Das gespräch ist wahrscheinlich, zum theil aus politischen rücksichten, nicht gedruckt worden ; es erscheint hier zum ersten mal im druck, nach der abschrift des manuscripts, welche buchdrucker Heitz angefertigt, und seinen elsässischen sammlungen beigefügt hat (s. catalogue de la bibliothèque de M. Heitz).

Das gespräch, wie es im manuscript verfasst worden, war ein erster, in manchen stücken noch etwas unvollkommener, entwurf. Es war zum theil eine nachahmung des wahrscheinlich von Arnold aufgesetzten ersten Blokade-gesprächs, und sollte das gegenstück dazu bilden. Die darin sprechenden frauen sind nicht so plastisch dargestellt, wie in jenem ersten gespräch. In der komik haben von jeher die autoren, selbst im Alterthum und im Orient, dafür gesorgt, dass der karakter ihrer personen meistens schon durch einen witzig gewählten namen angedeutet werde. So hat z. b. Arnold, im Pfingstmontag, durch die geschickt

gewählten namen Starkhans, Mehlbrüej, Reinhold etc. den karakter dieser personen symbolisch angezeigt. Im gegenwärtigen gespräch aber sind die sprechenden fraubasen nicht unter bestimmten namen, sondern bloss abstrakt, wie nummern, durch die buchstaben A. und B. aufgeführt. Um diese buchstaben wenigstens etwas zu beleben, habe ich mir erlaubt, sie als anfangsbuchstaben wirklicher mysteriöser namen darzustellen, dadurch, dass ich hinter sie einige punkte setzte.

Frau A.... ist bonapartistin quand même. Frau B.... repräsentirt die gemässigte politik der gebildeten klasse in Strassburg, welche, blos aus überdruß über den plagegeist und despoten, sich zu den Bourbonen hinneigte. Diese ansicht war auch die der verfasserin, und sie war auch vorherrschend im hause ihres vaters, des professors Schweighäuser.

Der im manuscript stehende titel: allgemeines gespräch zwischen alten fraubasen, soll entweder aussagen, dass das gespräch als ein populäres (allgemeines) aufzufassen, oder dass der gegenstand von allgemeinem (politischen) interesse sei.

Wenn unter dem titel, zwischen klammern, geschrieben steht, dass die beiden fraubasen sich auf dem Jungen St. Peterplatze treffen, so liegt hiervon der grund wahrscheinlich blos darin, dass die verfasserin in der nähe dieses platzes wohnte (s. das kuppelpelzgespräch).

2. Text.

Allgemeines gespräch zwischen alten fraubasen. (Frau Baas A... und frau Baas B... treffen sich auf dem Jungen St. Peterplatz an.)

A.

Wohin. fräü bäs! so gschwind? blib' si è bissel schdehn.

B.

I ha nit zidd, mîn liewi!, i müess nôch kleiè sehn;
Mer weiss, um zu b'kummè, schier nit wohîn sich wendè¹).

A.

Jô! 's isch è helli nôd!.... Was machè ihri endè?
Unn ihri jungi gäns? — denn diss fröüj i jetz glich
Wenn i eins uff der gass' von wîtem nurr ersich.

B.

Mè denkt âü allwil drân; — si sinn schunn gâr zè scheen;
Mér schdopfè unsri gäns! — si sott nurr d'lêwrè sehn,
Düemes dick hann si schbek, an d'flejlè unn dè brischdlè,
Mè meint mè müess drîn bissè; doch leider sô gelischd'lè
Sinn ess jetzt nitt erlaubt; mer riechè nummè drân,
Unn 's beschd hewè mer uff, um schbäder ebbs zè hân²).

A.

'S beschd hebt si uff, frâu bâs!, unn wie denn, derf mè fröüjè?
Sidder wenn halt sich's fleisch denn in dè heissè dâüjè?

B.

Juscht wil mer d'hundsâ henn unn widder îng'schberrt sinn,
Erdenkt mè gâr zè vîl; es kâm eim sunnschd nitt in.
I gibb'ère 's rezebt; mè sait es blîbt gar frisch;
Unn wemmè sunnschd niks hett, isst mer's halt wie's âü isch ³).

A.

O! mer verhungrè nit; denn zidder d'welt isch g'schdandè,
Sè isch in Strôssburch niè noch so vîl vieh vorhandè
Unn hie bisammè g'sinn.

B.

Es quäkkelt üwerall;
Ues jedem holzhüs wurd, zur jetz'jè zidd, è schdall,
Uff allè dech'rè kräjd's⁴).

A.

Sie! wott si mit mer gehn?
I däd so gern do nüss âü unser läüjer sehn;
D'soldädè biwaggirè vor allè unsrè dörè. —

B.

Frau bâs, i hâ ken frayd an allè dêm rümôrè!
Si schnidè d'frucht jo ab, unn machè hittlè drüss,
D'grumbêrè machè si noch in d'r blüjet üss;
Wenn's so vier wûchè wärt, so gibt's èn elend hie;
Der mangel gehd schunn an firr d'menschè wie firr's vieh!
Es isch ess niks gegunnt, mer hann geglaubt 's isch friddè;
Dô kummt d'r blöüjgeischd widder vunn Elba hergeriddè,
Wirft alles d'runder unn driwwer... der krij geht widder ân,
Unn alles müess marschîrè bis uff dè letschtè mann⁶).

A.

Herr jê! frâü bâs! isch sie denn firr dè kinni g'schdimmt?
Der d'lüth'rische ermordt, unn widder d'zehndè nimmt.
Oh! si macht nummè g'schbass: mer duet jo gern entbehre,
Um widder d'ehr zè han d'herrè d'r welt zè wêrè;
Nurr und'rem kaiser simm'r è grössi nâziôn:
Unn isch's d'r vadder nitt, so wellè mer dè sòn!

B.

Na! le b' si zidder wól!, i müess nôch kleiè sehn;
Unn sie, si hett jo g'sait, si will in's lâüjer gehn.

3. Erklärung.

1) Die, unversehens in ihre stadt eingesperrten, Strassburger hatten sich, in der eile, mit allerhand federvieh verproviantirt, da sie dasselbe leichter ankaufen, und bequemer im hause unterbringen konnten. Um dieses federvieh zu nähren, mischte man kleien in ihr fressen, so dass kleien bald nicht mehr zu kaufen waren.

2) Da die Strassburger nicht wissen konnten wie lange die neue blokade dauern würde, so erheischte die klugheit und vorsicht, mit ihren speisemitteln so sparsam und haushälterisch als möglich zu verfahren. Man sparte es sich täglich am munde ab, um hinterher nicht darben zu müssen.

3) Durch das aufsparen der fleischspeisen verdarben viele derselben bei der hitze, so dass man statt frisches, meist schon anbrüchiges fleisch geniessen musste.

4) Wenn frau A..., etwas naiv, von dem vielen vieh spricht das sich damals in Strassburg zusammen vorfand, so hat sie, selbstverständlich, kein anderes als das federvieh im sinn. Die enten, wie frau B... beistimmend aussagt, quakkelten überall; jedes holzhaus wurde zum gänse- und hühnerstall; auf allen dächern krächten hahnen.

5) In ihrem patriotischen eifer war frau A..., von hause, auf den Jungen St. Petersplatz gekommen, um von da vor das Steinstrasserthor zu gehen, und sich das, vor Schiltigheim, zwischen dem strässel und der landstrasse, errichtete lager zu besehen. Sie wünscht dass frau B... sie dahin begleite.

6) Frau B... schlägt diesen gang zum besuche des lagers aus; sie habe, sagt sie, keine freude an dem rumoren (soldatischen handthieren, lärmern, und verderben); es würde sie betrübt stimmen, wenn sie sehen müsste wie unsere eigenen soldaten die frucht abschneiden, um stroh für ihre lagerhüttchen zu bekom-

men, wie sie die ganz unreifen kartoffeln (grumbeeren, grundbirnen) ausdelben, somit vieles unnützerweise verderben, und in wenigen monaten eine hungersnoth herbeiführen werden. Man habe geglaubt, fügt sie hinzu, es sei frieden, und plötzlich fange der krieg, durch Napoleon, von neuem an, und begehre die grössten opfer an leib und gut.

7) Die fanatische leidenschaftlichkeit der Napoleonisten und Bourbonisten herrschte in Strassburg, wie anderswo; sie entblödete sich nicht die widersinnigsten und altvettelischsten lügen, um ihren gegnern zu schaden, auszustreuen. Die Napoleonsköpfe sagten, der könig lasse die protestanten (luth'rischen) massakrieren, und führe wiederum den zehnten ein. Das Pariser ultra-royale blatt, die Quotidienne, sprach von religionskrieg, der in Strassburg sollte ausgebrochen sein, und wobei der lieutenant-general Merlin getödet worden sei. Der general-lieutenant Semélé, damals gouverneur der stadt, der maire Brackenhoff, und der lieutenant-général Merlin selbst mussten, am 9. und 10. august, öffentlich erklären dass gar keine religiöse bewegungen in Strassburg statt gefunden haben. Dass aber die lust zu religiösen verfolgungen und zur rückkehr zum Mittelalter, zwar nicht in dem plane der königlichen regierung, aber doch in dem fanatismus der ultrapartei lagen, beweissen die schrecknisse der terreur blanche, das ermorden der protestanten in Nismes, und, bis auf heute, die aufhetzereien der ultramontanischen presse, welche noch, vor kurzem im jahr 1872, die Bartholomäusnacht als ganz zu billigen darstellte. Allerdings verhütete anno 1816, wie heut zu tage, die allgemeiner verbreitete bildung die religiösen mord- und gräuelszenen; aber man bedenke dass, bei aller civilisation, immer in einigen bornirten menschen der blutgierige tiger schläft, der in unruhigen zeiten, wenn die autorität ohnmächtig ist, erwacht, und in seiner natürlichen wildheit tobt und wüthet. Die gewöhnliche bildung, die ja beschränktheit

im denken und fühlen nicht ausschliesst, hat nicht verhindert dass sogar ein Bossuet gottvergessen genug war beifällig zusehen wie Ludwig der XIV die Bartholomäusnacht, durch die dragonaden, en détail vornehmen, und in anderer form wiederholen liess.

8) Frau B... findet es nicht am platze mit der kaiserlich gestimmten frau A..., welche, wenn sie den vater nicht zurückbekommen könne, den sohn zum kaiser haben will, in politische discussion (die ja, wie religiöse, noch niemals jemand bekehrt haben) einzulassen. Sie wünscht der frau B..., bis ihr wunsch erfüllt werde, wohl zu leben, und verabschiedet sich von ihr, um kleien zu holen, und um jene das lager bei Schiltigheim besuchen zu lassen.

VII.

'sKatastrophè-gschbräch.

I. Vorwort.

Obgleich die Strassburger, im blockadezustand, eingeschlossen waren, so verbreitete sich doch, in der stadt, gegen ende juli, das gerücht von dem eindringen der feindlichen armeen in das herz Frankreichs, und bald darauf von dem einzug der Alliirten in Paris. Die siegende partei suchte die besiegte dadurch zu schrecken und zu ängstigen, dass sie ausstreute der feind würde diesmal arg mit Frankreich verfahren, und die eingezogenen nachrichten, über die kriegsereignisse und auferlegten kriegscontributionen, schienen diess völlig zu bestätigen. Um jene zeit, oder zu anfang augusts, ist nun folgendes gespräch verfasst worden, welches ich, weil es Frankreichs völlige katastrophe bespricht, das katastrophengespräch betitelt habe.

So wie oben, auf das erste blockadegespräch, ein nachgespräch folgt, welches den ausgang des blocus behandelt, so folgt auch hier, auf das vorige 2. blockadegespräch, dieses katastrophengespräch. Es ist gleichfalls von frau Engelhardt verfasst, und es wird hier zum erstenmal gedruckt, nach der vom buchdrucker J. H. Heitz angefertigten abschrift, welche, mit den anderen Strassburger gesprächen, nun der hiesigen k. universitäts- und landesbibliothek angehört.

Das gespräch ist, schicklicherweisse, kurz gefasst, wie man von katastrophen sprechen soll. Die napoleonisch gesinnte frau A... ist bestürzt, und klagt über das ungeheure unglück, das

über Frankreich nun verhängt wird. Frau B... spricht, unerschüttert, wie der chor in der tragödie, wie das unerbittliche schicksal, wie das weltgericht der geschichte, in dem sie das Unvermeidliche hinzunehmen empfiehlt, und blos, zum troste, die katastrophe nach ihrer ursache erklärt. Sie fast sich zusammen in dem wenig tröstlichen, aber, nach dem gesetz der nationalen solidarität, bis jetzt wenigstens geschichtlich wahren satz: *dè krij hett mè jo g'süecht, jetz foljè sini qualè*.

Viel hätte hier die philosophie, nach höherm wissen und gewissen, für praktischen zweck, zu erörtern und beizubringen; aber wir unterlassen solche erörterung — die jetzige welt könnte es noch nicht ertragen — und wir begnügen uns damit, das gespräch bloss sprachlich zu commentiren.

2. Text.

's Katastrophè-gschbräch.

A...

Herr jê mer! ¹⁾ Gott! frâu bâs! jetzt zeijè d'find jo in!
 Unn dissmôl, sait mè, dass si nimm' so gnädi sinn,
 Als wie dô vor'm è jôhr; sie schdehlè unn si rauwè,
 Unn zahlè müess mer nè, es isch schier nit zè glauwè.

B...

Ja! diss isch ganz nadârli, eh' mè kann jemè dröüè,
 Zè hett als schbrichwort g'sait, dass mè müess zwei môl schauè.
 Wemmè dè tîcher hett, sè nimmd mè nè halt d'klöüè.
 Mè hett ès lang gezait wie mè, in 's findsland, hûesd ²⁾:
 Si henn es awer g'schönt unn nit genüe g'müesd ³⁾;

Si henn g'hofft d'gròs naziôn düed nè so besser güed.
Hättè si 's erschd mól glich, wie jetzt, g'zapft uff's blüed,
So hätt ès nit so g'schwind der hawrè widder g'schdochè ⁴⁾;
D'armee hett's häfelè, mir 's deckelè gebrochè ⁵⁾.
Unn jetz hèmmer kèn wahl, mer müessè's äü bezahlè;
Dè krij hett mè jo g'süecht, jetzt foljè sìni qvalè!

3. Erklärung.

¹⁾ Herr jèmer! ist oben erklärt worden als entstanden aus verschmelzung zweier ausrufungen in eine, nämlich Herr je (für Herr Jesus!) und o jammer!

⁴⁾ Das exempel, das man gibt wie man, in feindesland, hauset (hüesd), fällt früher oder später auf den der es gegeben mit schwerer wucht zurück.

³⁾ Muesè (mausen) heisst wie mäuse diebisch entwenden und davontragen.

⁴⁾ d'r hawrè schtichd. Im Elsass sagt man, nach älterer deutscher form, habern (hawrè) statt hafer. Der hafer, den man den pferden gibt, macht sie kräftig und aufgeweckt, oder, wie man sagt, sticht sie im magen, regt sie auf. Daher die redensart: der habern sticht einen, um zu sagen dass er aufgeregt, lustig, übermüthig wird. Die Franzosen haben dafür die redensart: il rue en cuisine (er schlägt in der küche hinten und vornen aus).

⁵⁾ Um auszudrücken dass, bei einer verbrochenen sache, zwei schuldige sind, wovon der eine etwas weniger schuldig ist als der andere, gebraucht man die redensart: der eine hat das häfchen, der andere das deckelchen gebrochen.

VIII.

'sKuppelbelz-gschbräch.

1. Vorwort.

Für eltern, besonders aber für mütter, welche heirathsfähige kinder haben, ist die frage über deren verheirathung natürlich eine sehr wichtige. Die mütter suchen sich öfters hierüber rath bei andern vertrauten, bekannten und verwandten frauen; und zumal verheirathete frauen lieben, bekanntlich, heirathsfähigen männern und frauenzimmern zusammenzuhelfen, oder, wie man gewöhnlich sagt, sie zu verkuppeln, und sich dadurch, wenn auch ganz uneigennützig, ein verdienst hierin zu erwerben, oder wie man böswillig sagt, sich den kuppelbelz zu verdienen. Diese angelegenheit ist demnach ein gut gewählter gegenstand für ein fraubasengespräch.

In gegenwärtigem gespräch, das natürlich sich auf keinen speziellen geschichtlichen fall bezieht, und das ich das kuppelbelzg'schbräch betitelt habe, treten zwei fraubasen, in der wohnung der frau B..., beim jungen St. Peterplatz, auf. Frau Bas A..., die töchter zu verheirathen hat, will, bei frau Bas B..., erkundigungen einziehen über junge männer, unter denen sie, als ihr anständig und ihren töchtern gefällig, wählen könnte. Sie sagt, dass sie sich für den ertheilten rath verbindlich und erkenntlich beweisen werde, anders ausgedrückt, sie verspricht ihr den sogenannten kuppelbelz. Die verschiedenen vorschläge der frau B... über, ihr passend scheinende, heirathspartien, werden nach einander zurückgewiesen, theils weil sie nicht dem

geschmacke der frau A.... entsprechen, theils weil sie den vermeinten wünschen und ansprüchen der töchter nicht genügen. Am ende findet daher frau B..., die keine kinder besitzt und kein interesse hat, sich irgendwie einen kuppelbelz zu verdienen, es sogar misslich und bedenklich zu einer heirathspartie zu rathen, und hält im allgemeinen dafür, dass, in solchen angelegenheiten, jede familie, jede künftige schwiegermutter, sich selbst rathen, und mit sich selbst berathen müsse. Diess ist die lehre, welche neben dem genuss der darstellung, die verfasserin des gesprächs zu geben bezweckt.

Das gegenwärtige gespräch ist, wie die beiden vorigen, von derselben verfasserin, frau Engelhardt, was schon daraus hervorgeht, dass es in demselben manuscript-fascikel sich befindet. Es ist auch, wie die beiden vorigen, ein erster entwurf, enthält wie jene dieselben fehler im versbau, und gibt den sprechenden frauen dieselben abstracten namen A... und B....

Das gespräch trägt im manuscript das datum 19. februar 1816, und erscheint hier, zum ersten mal gedruckt, nach der abschrift von Heitz. Ich habe im texte nichts corrigirt noch geändert; bloss die orthographie musste, meinem sprachlichen zwecke gemäss, der wahren aussprache, im Strassburger dialekt, etwas genauer angepasst werden.

2. Text.

's Kuppelbelz-gschbräch.

A.

Die nôd isch grôß, frau bâs! di mâidlè wellè männer.
Schdeh' si mit rôd mîr bî; si isch jo doch è kenner.

Es gilt dè kuppelbelz unn isch nit ummèsunscht.
 I dräf's doch gar zè gern firr alli deil' nôch Wunsch. —
 Bedenk' si sich è mól — was kammè denn firr wellè?
 Was gibt's denn in der schdadd firr artichi jungg'sellè¹⁾?

B.

Hm! — dô am dribunâl.....

A.

Ah! geh' si! diss isch niks! —

Es isch jo hittis dâs firr d'employés niks fiks.
 Mè meint mè hett èn ambd des kann è frau ernährè,
 Mè hîrôt sich druff hien; es düet è wil so währè;
 Mè meint mè sitzt im glick; es wurd è kind gebohrrè;
 Unn eh' mè sich's versicht, sè isch der blatz verlòrè²⁾.

B.

D'leidt revóluziôn; doch der jung herr brofesser

A.

Es isch è artjer herr; doch diss isch nit vil besser;
 Es draht èm noch niks in; unn schribd er âü è büech,
 Sè druckt' s' èm jo ken mensch; er nâüjd am hungerdüech³⁾.

B.

Ach! leider 's isch bedriebl...; awer der cabidên

A.

Dêr hett è kumbènie, unn dô bî blibd er schdehn;
 Es isch vorbei firr die mit èm avancement,
 Unn mer isch jo nie sicher vor èm licencement⁴⁾.

B.

Herr jê! was gibt's denn noch?...; dô der jung theolog....

A.

Ah geh' si weck! è pfarrer!, dem fröüjè si niks nôch.
Meint si denn di mamsellè nämde è sô è mann,
Der allè sunnda breddit, unn der nid danzè kann.
Si wellèn uff dè bäl⁵).

B.

Der advokad! ... frau bâs!⁶) —

A.

Hedd d'schwindsuchd schunn am hals; unn kurz wær dô d'r
gschbass!

B.

Awer d'r aggoucheur! ... diss wär jo gâr b'quêm.

A.

Nein! so è mann, frau bâs!, isch nit gâr ang'nêhm.
Will mer in g'sellschafd gehn, odder hett sunschd ebbs vôr,
Mèn isch schunn uff'èm schbrung, sè schellt's undè am dôr.
« In dêr unn dêrè gass' isch è maddam di krächzt; »
Der mann müess furt in d'schdadd, unn d'frau sitzt d'heim unn
ächzt⁷).

B.

È junger abedêger, — dô sinn è pâr zè hann.....

A.

Geh' si!, è bichsèschlekker!, mit demm kâm' i nit ân.
Si düen, jôr üs jôr in, so wieschdi pflaschd'r schmierè,
Unn nit nurr hippecrâs unn bruscht daik favrizierè⁸).

B.

Kaufflitt gibt's zimmlî vil; awer diss isch rissgirt.
Denn eh mè d'hant umwendt. sè hett d'r mann fallirt.

D'gschäffdè gehn zimmi schlèchd; 's geld isch jo gar zè râr,
 Unn allèn auèblick verbiet mèn èm è wâr.
 Au fangè d'maischdè glich zè vil im grossè ân
 Unn wellè alles glich vom allerscheenschdè hann.
 Diss g'fallt dè jumfrè wôl; mè mècht im gidschel fâre,
 Unn müess sich's leider oft dernô am müel abschbârè.
 Fangt's einer kleiner ân, unn hett è dedail-lâdè
 Mit hendschi, schbezerei, mit bauwoll, odder fâdè,
 Sè isch's nè zè g'ring; « ei wêr nimmt sô è mann; »
 « Jo! dô miesst i mi zwingè!, wenn er niks bessers kann! »
 Diss heert mer allè dâ⁹⁾.

A.

Ach, in der weld sinn zwo,
 « Unn was di ein nit will, dess ich di ander frôh, »
 Sait mè n' im schbrichwort als; eini will all'wil sitzè,
 Unn iwwer'r schdiggerei, müsik, unn zeichnè schwitzè.
 Èn andri hett è fraid im hûes 'rum zè handierè,
 Unn düet gar gern è môl è grôssi wirtschafd fierè.
 È dritti isch g'schdüddirt unn meeht brofessrè heissè.
 Dî nimmt èn offezier, mit èm durch d'weld zè reisè.
 Doch gar zè vil, frau bâs!, wellè so hôch nit gehn
 Unn düen mit ihrer schdrikket gar gern am lâdè schdehn.
 Gehn jungi herrè n' vorbei, so düet mè mit nè babbël;
 Mè müess dè ganzè dâ nit an der schdrikket zawlè.
 Di wîwer wêrè nit vom vilè sitzè krank;
 Ken frauè sinn so frisch als die am lâdèbank.
 Isch's âu im winder kalt, wurd's nè im summer heiss,
 Bedenk si doch, frau bâs! 's geld, des der mann nit weiss,
 Geht allewil durch d'hand; — unn so è jungi frau
 Kauft was si nurr verlangt; — mè rechd nit so genau.¹⁰⁾

A.

Sêr wôl gèwè! frau bàs! ; wellè mer alli schdänd
 Jetzt noch genau durchgehn, odder isch's lied am end?

B.

Ich mein, wenn mir's bedenkè von hitt bis iwwormorjè,
 Sè wurd doch jed's am beschdè wôl firr sich selwer sorjè.
 Was nutzd di kuppelei? — mè hôlt sich 's deifels dank
 Von mann unn frau zèglich; bîm allererschdè zank,
 Kummè si glich g'loffè, leiè eim in dè ôrè.
 Kuppel sîe, wenn si will; ich hab's firr mich verschwôrè.

3. Erklärung.

⁴⁾ Die noth der frau A... ist gross, weil ihre tœchter (maidlè, mädchen) heirathslustig sind. Sie verspricht desshalb, gegen gut gegebenen rath und heirathsantrag, den sogenannten kuppelpehz.

Im Mittelalter gab man, für derlei in heirathssachen geleistete dienste, zum geschenk ein paar handschuhe. Deswegen nannte man, in Spanien, eine solche gratification para guante (für handschuh; vgl. fr. pour boire, für trank), woraus die Franzosen paraguante gemacht haben. In Deutschland und im Norden gab man, zumal den männern, einen pelzrock; weswegen das, für gestiftete heirath, gemachte geschenk auch metaphorisch den namen kuppelpehz erhielt.

Frau A... möchte gern eine wahl treffen, die für sie als schwiegermutter, wie für jede ihrer tœchter (vor alli dail) nach wunsch wäre. Sie befragt daher was es für angenehme und annehmbare artige junggesellen in der stadt gäbe. Damals heirathete man in Strassburg, besonders im bürgerstande, selten ausserhalb der stadt.

2) Der frau B..., die in der Blauwolkengasse wohnt, fällt der junge nachbar ein, der am tribunal (gerichtshof) angestellt ist, und in der nähe desselben wohnt. Frau B..., die, mit praktischem sinn für ihren künftigen schwiegersohn besonders eine feste stellung wünscht, verwirft deswegen, im allgemeinen, alle beamten (employés), die von der regierung abhängig sind. In zeiten wie die zu anfang der Restauration, wo die parteien sich mächtig bekämpften, und die regierung sich genöthigt sah, eine épuration des fonctionnaires vorzunehmen, waren die des napoleonismus und liberalismus von fern her verdächtigten leicht in gefahr, ausgeschieden zu werden. Die besorgnisse der frau B. waren also, besonders in beziehung auf die richterlichen und administrativen beamten, welche sehr von der regierung überwacht wurden, nicht ganz ungegründet. In jener zeit, um ein beispiel unter hunderten anzuführen, wurde der dekan der rechtsfakultät prof. Arnold, wegen seines liberalismus, seiner stelle als präfekturrath entlassen.

3) Frau B... war im begriff, sich politisch auszulassen über die leidigen revolutionen, welche in Frankreich die parteien vermehrt, und somit die stellung der beamten, im partei-kampf, unsicher gemacht haben. Sie unterlässt aber diese angefangene exhortation, da ihr ein anderer heirathscandidat, der junge professor X... eingefallen ist. Aber frau A... findet, dass die professoren nicht günstiger gestellt sind; sie seien königliche beamte wie die andern; ihr gehalt, im vergleich mit dem einkommen der kaufleute und industrieherren, sei sehr mässig; und wenn sie auch ansehen und ruhm durch bücherschreiben erlangen, so werden sie dabei nicht reich, und bereichern höchstens ihre verleger, wenn sie deren finden; bei allem ansehen können sie, wie man sagt, am hungertuche nagen.

Die redensart am hungertuch nagen entstand folgendermassen. Während der fasten und der passionszeit ist der altar, in den

kirchen, statt mit einem farbigen, mit einem schwarzen tuch bekleidet. Dies schwarze tuch der fasten heisst auch, wegen der fasten, das hungertuch. Am hungertuch nagen ist der hyperbolische ausdruck für hungern, oder, wie in der fastenzeit, leiblich noth leiden.

4) Auf den vorschlag zu gunsten des capitains X... entgegnet frau A..., dass die kriegszeiten jetzt vorüber sind, wo die officiere schnell und leicht avancirten; jetzt seien diese nicht sicher vor der abdankung (fr. licenciement). Die Restauration nahm anfangs wirklich die epuration der armee vor, worin noch so viele Napoleonsköpfe versteckt waren. Alle des bonapartismus und des anticlericalismus verdächtigen oder verdächtigten bürgerlichen officiere, wurden nach und nach licenziert, und durch adelige und emigranten ersetzt.

5) Für junge frauenzimmer aus dem bürgerstande, welche, nach der neuen mode, geschmack daran fanden und somit auch das bedürfniss empfanden, auf die gesellschaftsbälle, picknicks und redouten zu gehen, war die heirath mit einem pfarrer und das stilleben im pfarrhause nicht gerade verlockend, und deswegen auch nicht den lustigen häuten anzuempfehlen.

6) Dass frau A...., für ihre gesundheitsstrotzenden, liebeverlangenden mädchen, die heirath mit einem kränklichen herrn, wäre er auch ein beredter und berühmter advocat, nicht annehmbar findet, werden gewiss meine geist- und körpergesunden leserinnen ihr nicht verdenken.

7) Der name accoucheur beweist, dass diese ärztliche geburtshülfe nach Strassburg von Frankreich aus gekommen ist, wo diese praxis, sammt dem namen, schon zu anfang des 18. jahrhunderts bestand. Da die accoucheurs in Strassburg, wie anderswo, meistens zu reichern frauen gerufen und für ihre dienstleistungen reichlich bezahlt werden, so ist diese praxis in unserer stadt eine sehr einträgliche. Die bürgerfrauen, in-

dessen, ziehen den accoucheurs die hebammen vor, nicht aus ökonomie, noch aus schamhaftigkeits- oder religiösen gründen, sondern sie fühlen unbewusst, dass das geschäft der geburts-hülfe, in den meisten fällen, ein geduldiges abwarten und gehen-lassen der natur erheische, welche weniger für den ungeduldigen charakter des mannes passt, der beschleunigend einzugreifen geneigt ist, als für das geduldige wesen der frauen, welche zu solchen voreiligen eingriffen viel weniger aufgelegt sind. Aber derlei betrachtungen kommen, natürlich, hier, bei der guten frau A... nicht in erwägung. Sie findet blos, dass für ihre tochter so ein accoucheur ein nicht gar angenehmer mann wäre, da sein geschäft ihn öfters des nachts von hause ruft, so dass dann manchmal seine, auf den besuch einer brillanten abend-gesellschaft sich freuende ehehälfte, auf dies vergnügen plötzlich verzichten müsste, weil der eheherr sie nicht dahin begleiten könnte. Deswegen verhält sich frau A... ablehnend, bei dem vorschlag, obgleich frau B... ihr diesen gefällig zu machen sucht, indem sie, die kinderlose, schelmisch, zum voraus an die junge dame erinnert, die einstens krächzen wird, und es dann so bequem fände, im eigenen hause, im eigenen gemahl, den accoucheur zu haben.

8) Als bewunderer Dantes schätze ich die apotheker, in deren zunft, zu Florenz, dieser grosse geist eingeschrieben war. Uebrigens erkläre ich von vorn herein, dass in der ansicht der frau A... und der frau B..., für und wider die apotheker, ich meinerseits ganz unbetheiligt bin; ich kann nicht im entferntesten sagen: son' apotecario anch'io.

Apotheker haben von jeher in Strassburg eine verdiente günstige stellung eingenommen. Das volk sagt übertreibend, fast sprichwörtlich, ein apotheker gewinne jährlich 100 pro cent: nur bedenkt es nicht immer, dass die apothekerwaaren darum so sehr theuer sind, weil, durchschnittlich, eine frisch ange-

fertigte medicin, eben für viele abgestandenen medicamente, zum ersatz, bezahlt werden müsse.

Frau A... würde, wie sie sagt, einen apotheker zum schwiegersohn sich gern gefallen lassen, wenn diese herren bloss hippokras (den hypokratischen gewürzwein), und den von den damen so beliebten süssen brustteig zu verfertigen, und nicht auch noch, für gewisse eklige schäden, gewisse pflaster zu streichen hätten. Dagegen möchte ich der hohen frau A... ergebenst zu bedenken geben dass, bis jetzt, die frau apothekerin noch nichts, in der apothekerküche, zu laboriren hatte, noch darin unangenehmes zu sehen und zu riechen genöthigt war; dass aber die zeit kommt, und vielleicht schon nahe ist, wo, an der Strassburger universität, junge apothekerinnen sich ausbilden werden, welche, ihrer seits, mit recht begehren dürfen, dass ihr künftiger gemahl, an ihrem pflasterstreichen, kein heikliges bedenken und missbehagen finden wird.

⁹⁾ Nil ab omni parte beatum (nichts ist von jeder seite vollkommen). Frau A... weiss, in ihrem weiblichen scharfsinn, die kehrseite auch der guten dinge hervorzuheben. Ueberall sind die geschäfte der kaufleute wohl die einträglichsten von allen. Aber im handel ist mehr als anderswo risico; man kömmt, über handumkehren, ins falliment. Die geschäfte können, wie 1816, schlecht gehen, das geld rar sein, und die duanengesetze dem verkauf gewisser waaren grosse verlegenheiten bereiten. Mancher kaufmann, sagt frau A..., fängt gross an, hält die schönsten waaren, wodurch er die heirathslustigen fräulein für sich gewinnt, da sie hoffen, wenn sie ihn heirathen, im eigenen gidschel (kütschchen) kutschiren zu können; aber solche grosse anfänge, frau A... sagt es uns, nehmen oft ein kläglich ende. Ist ferner der kaufmann ein klein- und kurzwaarenhändler, da ist dann keines der wählerischen bürgerfräulein, welche es nicht, an der ladenbank zu sitzen, unter ihrer würde hielte. Ich

kann hierauf nur erwiedern : Vous parlez d'or, ma chère dame!

⁴⁰⁾ Alles zusammengefasst, finde ich, dass die praktisch urtheilende frau A... noch, durch das praktischere und wirklich philosophische jugement der frau B..., übertroffen wird. Diese weist richtig darauf hin, dass die anforderungen zur heirath, bei den fräulein, verschieden sind, und dass auch eine mit der strikkes (in Strassburg sagt man die strikkes) am ladenbank stehende bürgersfrau, dabei ein höchst angenehmes und glückliches leben führen kann; es geht ihr ja alles geld des erlöses durch die hand, und solche frauen können sich manches anschaffen, weil der eheherr, der nicht immer ein strenger, richtiger kaufmann ist, nicht gerade genau mit ihnen abzurechnen pflegt. — Dies könnte ein wink sein für manche Strassburger bürgerstöchter; er könnte ihnen vielleicht zum glück verhelfen, aber viele, glaube ich, wollen ihn nicht verstehen.

IX.

'sSundàs-gschbräch.

**È sër ernschthafts g'schbräch zwischè drej Schtrossburjer wiwer nòch d'r
Preddi angshdellt iww'r di jetzige zittè.**

1. Vorwort.

Strassburg erfuhr, im zeitraum von 1816 bis gegen ende 1818, in kleinem maasstabe, was Frankreich, im grössern, erlitt und durchzumachen hatte. In folge der kriege und der invasion von 1814 und 1815 lag viehzucht und ackerbau darnieder. Die theuerung nahm zu durch die, im frühjahr und sommer 1816, fortwährend herrschenden regengüsse. Die noth trat ein mit 1817, und das volk schrie über die räuberischen fruchtwuchereien. Handel und industrie waren nicht mehr so blühend wie unter dem kaiserreich; viele Strassburger fabriken stellten die arbeit, und mehrere kaufmannshäuser, die bankrott wurden, ihre zahlungen ein.

Das missbehagen erzeugte beim volke skepticismus, während andererseits, auf dem lande und in der stadt, dummer aberglaube auftauchte. Die ultratheokratische partei suchte, durch das missions- und schulwesen der Pères de la Foi, die octroyirte constitutionelle verfassung zu untergraben. Die terreur blanche in Südfrankreich erzeugte gräuelszenen, wie sie zur zeit der dragonaden vorgekommen waren. Man strebte darnach die cours

prévotales beizubehalten, und die main morte dem klerus wieder zu vindiciren.

Indessen hatte man doch auch aussicht auf bessere zeiten. Nachdem die vollständige bezahlung der kriegskosten, so wie die liquidation der anforderungen von privaten 1818 erfolgt war, beschloss die monarchenversammlung, zu Achen am 9. oktober 1818, den gänzlichen abzug des occupationsheeres; und am 15. november desselben jahres unterzeichnete Frankreich die grundlage des politischen systems, und trat wieder in die reihe der europäischen mächte. Mit dem liberalen ministerium unter Decazes und dem neuen recrutementsgesetz brach, gegen ende 1818, für Frankreich gleichsam eine neue morgenröthe an.

Das volk bespricht, in seiner art, alle gegenstände der tagesgeschichte. In jener zeit sprach es, in Strassburg, von der theuerung, dem fleischmangel, dem fruchtwucher, von den bankrotten, von arbeitseinstellung in den fabriken, von der lotterie, von dem aberglauben der bauern, von stadtgeschichten, und dem bevorstehenden recrutement. Alle diese gegenstände werden, in gegenwärtigem gespräch, durchgenommen.

Der verfasser hat zum zweck, dem volke zu zeigen, dass obgleich die zustände in Strassburg vieles zu wünschen übrig lassen, dieselben denn doch noch ganz erträglich sind, und dass man das üble, in der hoffnung auf die bessere zukunft, mit geduld tragen müsse. Dass das gespräch, gegen allen anschein, doch eine politische tendenz verfolgt, geht schon daraus hervor, dass auf der vierten seite unten steht: Colmar, gedruckt bei J. H. Decker, königl. buchdrucker, 1819. Der ganze titel auf der ersten seite des bogens lautet: Ein sehr ernsthaftes gespräch zwischen drei Strassburger weibern, F. Dickhansin, Fr. Käthrin und dem Basel Susanne, nach der predigt angestellt, über die jetzigen zeiten.

Der verfasser des gesprächs ist wahrscheinlich professor Ar-

nold. Um aber nicht als verfasser entdeckt zu werden, liess er es, wie manche seiner flugschriften, ausserhalb Strassburg drucken; und damit man nicht auf ihn rathen möge, liess dieser schelmische mann, vorsätzlich, in das gespräch einige incorrektheiten des versbaues und dialogs, die man ihm nicht zutraute, einfließen. Was aber auf Arnold als den verfasser hindeutet, ist überhaupt die ganze haltung und der styl des gesprächs, welches zu den besten dieser art gehört. Auch gewisse einzelheiten und eigenthümlichkeiten des gesprächs lassen auf Arnold rathen. So, unter anderem, der name der frau Dickhansè (fr. Grosse Jeanne), der an den namen Starkhans im Pfingstmontag erinnert, und die versification, die aus jambischen tetrametern besteht, denen jambische trimeter folgen, ähnlich dem versmaass, das Arnold, im liede des kochersberger bauern Klaus, im Pfingstmontag, angewandt hat.

2. Text.

È sér ernschtafts g'schbräch zwischè drej Schtrossburjer wiwer nòch d'r Preddi
angschdellt iww'r di jetzigè zittè¹).

Frau Käthrin.

A! gütè dà, frau Dickhansè.

I glaub' Si gehd schbazîrè²).

Frau Dickhansè.

Lüj dô! isch Si's, frau Kätherin?

Lôst Sî sî äü verschbîrè³).

Frau Käthrin.

Jô! î bin in d'r preddi g'sinn,

Bis drüs zè Sant Aurelè⁴).

Strassburger Volksgespräche.

Was dô è menschèschpil isch g'sinn;
Es isch rè nit zè zählè⁵⁾.

Frau Dickhansè.

Wenn's nit so wit wär, wär i au
È mól schunn nüs gelöffè;
Doch bin-i-è zü è dicki frau;
Mich hätt' è fluss gedröffè⁶⁾.
Sâ Si mer nün was hett merr hitt
Dè liddè vorgedrâujè?

Frau Käthrin.

Merr hett g'hett vonn dè beesè litt,
Wie's g'wissè si düet nâuje,
Unn vonn d'r grössè wüecherei,
Wie merr in sindè wandeld;
Wie jez so mancher ohnè schei,
Wo geld hett, fruchd inhandeld,
Unn wie so mancher braver mann
Sich nimmi weiss zè deckè,
Unn wenn er niks verdienè kann,
Sich müess inn schuldè schdeckè⁷⁾.

Frau Dickhansè.

Potz himmel! wie isch diss nè g'scheckt!
Diss hätt' i meegè hëerè;
Dô-d'rân hett sich jez mancher beck
Unn gardner kennè kehre⁸⁾.

Frau Käthrin.

Dî kehre sich è Deif'l d'rân,
Dî lossè d'litt nurr brummè;
Si fressè ihrè bettelmann,
Unn süffè ihrè krummè⁹⁾;

Frau Dickhansè.

'Sisch leider freili' gròss s'misèr;
Merr kann faschd nimmi läwè,
Z'schaffè kriegt merr au niks mêr;
Kenn mensch will eim ebbs gäwè⁴⁰).

Frau Käthrin.

Mîn mann isch geschd im bierhüs g'sinn,
Bis drüs in dè vier windè;
Er hett è bissel arweit g'süecht;
'Sisch aw'r niks zè findè.
Chja! giengè di favrikkè noch,
Dô könnt merr ebbs g'winnè⁴¹).

Frau Dickhansè.

Jô! läbt' nit unser Herr Gott noch,
Merr käm faschd ganz von sinnè.
È sind isch, wie merr läwè müess;
Merr derf faschd niks geniessè.
Mîn mann hett geschdrè vor v'rdruss
Gâr wellè sich erschiessè.
Es geht eim faschd kenn conto in;
Merr hett doch au zè zahlè⁴²).

Frau Käthrin.

'Sisch sô, wemm merr ken wasser hett,
So kamm merr au nit mahlè.

Frau Dickhansè.

An's fleisch isch nit zè denkè mê;
Die metzjer düen 's wohl schbierè,
Unn gäb's jez au noch kên kaffee,
Mit was sich regalierè⁴³) ?

Frau Käthrin.

D' ganz wuch isst merr kein mummpfel fleisch —
 Z'letscht haw'i geld bekummè ;
 Dô hawi in d'r metzi glich
 È brädel mitgenummè :
 Was meint Si, dass mi diss hett koschd?
 Glich vierzig sü verhobbeld ;
 Min mann, der hett sich so erbôst,
 Er hett mi faschd gezoweld¹⁴).

Bäsel Susann' (dazukommend).

Botz-abrobo! di Bärwel hett
 Meineidi vil g'wunnè.
 Eins, elf, unn vieri hett si g'setzt;
 Hätt' i 's nurr au g'nummè¹⁵) !

Frau Dickhansè.

O! i ha jô schon êwi lang,
 Achd, sechs, unn vierzêh g'setzd,
 Unn mîm mann sinnè sunndâsrock
 Schunn zwei môl d'rum v'rsetzd;
 È scheeni ziech vom unterbett
 Die will' i jetz verkaufè,
 Unn wi i' s'geld kriej, uff der stell,
 Glich mit in's Bürô laufè¹⁶).

Bäsel Susann'.

I setz mîn lewesdâ nit mê
 In di fatal lott'rie;
 Merr kummt voll's um sîn bissel geld,
 Mer weiss, mîn seel, nit wie.
 Potz-himmel! — 's schlät schun halwer zwölf! —
 Jetz müss i wärli gehè¹⁷).

Frau Dickhansè.

O! blib Si nurr è bissel noch
Bi uns zè babblè schdehè.

Bäsel Susann'.

Jez müss i furt.... sunschd wurd mîn mann
Am disch noch mid mer brummè.
I haw' im g'sait, i will unn kann
Glich noch der preddi kummè⁴⁸).

Frau Dickhansè.

So heer Si doch nur noch è wort:
Hett Si niks heerè sâüjè?
Merr sait jo d' Dytschè kummè furt,
Mit samd d' ross unn wâüjè⁴⁹).

Bäsel Susann'.

O geh' Si, Bäsel, schwei Si still,
Dem ding isch nit z'tröüjè;
Merr redd jez hittès däs gar vil,
Unn meischdens sinn's nurr löüjè;
So sait merr äü der Bunnebard
Isch von d'r insel g'loffè:
È schiff wo noch Ostdindie fârt,
Diss hett' nè angetroffè²⁰).

Frau Dickhansè.

Dêr soll nurr bliwè wo er isch;
Dên'n kann merr wohl entbehrè;
Dêr sitzt uff sîner insel frisch;
Dort kann 'r mores lehrè²¹).

Bäsel Susann'.

I halt nit vil uff bolidik;
 Was nutzt dïss r'ässonierè?
 Förr unser eins isch's gar ken schick;
 Mer düed nurr zitt verlierè²²).

Frau Käthrin.

Mîn seel', è ziddung isch è mâr,
 Wie d'Süsel 's kann erzeelè;
 Wenn ich è richi madam wâr,
 Dî däd i mer erweelè.
 Do miêst si mer d' ganzè dâ
 Pür neihkeidè bringè
 Unn z'nacht, hätt' i mîn kunk'l â,
 È geischdliss lied vorsingè²³).

Frau Dickhansè.

Zum Deifel äü! jezz fall's mer in;
 I mües meineidi lachè,
 'S hett einer jo üs zahmè schwîn
 Pür wildi wellè machè.

Frau Käthrin.

Der isch jô hell è stick'l vieh;
 Kamm'r sô raffenfèrè!
 Unn as è so à g'scheid'r mann
 Sich lossè sô anschmierè²⁴)!

Bäsel Susann'.

Jô! z'letscht hënn si im bibb'lschbil
 Vom biffelèmodd achirèd.
 'sHanswurschd sin frau hett neimodisch
 È paar galan traktirèd.

Ess isch infâm èvorgèbrôcht;
Merr gehd schier druff vor lachè;
Wie eins imm andrè, in d'r welt,
Doch süechd è spüek zè machè²⁵)!

Frau Dickhansè.

Potz blüescht! herr je! dü liewer Gott!
Diss hätt' i fascht vergessè :
Ess machè jez sô vil bankrott;
Mer kann's imm bläddel lesè.

Frau Käthrin.

Jo! 'shett st einer schreckli wiescht
Inn d'schuldè nîn g'rissè,
Unn, wi merr saît, so vieli litt
Um ihr v'rmeijè b'schissè²⁶).

Bäsel Susann'.

Dè dokder gehd's jez äü in d'schüe;
'Sgidd nimm' vil zè kurirè,
Sid demm als sich d'r wunderbüe
Inn Oddrodd löst v'rschbierè²⁷).

Frau Käthrin.

O geh Si! 'sisch èn alwers ding;
I halt' niks uf di kürè;
I gäb' dofirr ken pffierling;
Sô dings isch güed firr d'bürè²⁸).

Frau Dickhansè.

Sô saît mer's mîn herr dokder äü;
I meeched niks von im kaufè;
Mer saît gâr, d'lahmè machd er sehn,
Unn d'blindè machd er laufè²⁹).

Bäsel Susann'.

Er hett gewiss sô vil magnet,
Dass alli schädè wichè,
So ball als er bi einem schtehd
Unn fangd si an zè schtrichè³⁰).

Frau Käthrin.

Jo! 'sBärwel isch z'letschd vor ach'-dâ
È biss'l zü mer kummè;
Dì sait es hett' nè è person
Zü sich in's bedd g'nummè;
Unn dò er z'nachd vil g'essè hett,
(Wer hett diss kennè wissè?)
So hett er, salva vènia!
Ihr d'bein unn 's bedd verschissè³¹).

Frau Dickhansè.

O jê! — isch diss magnetisiert?
Bedank mi's fir sô kürè!
So gehd's — so wurd mer angeschmiert
Unn müess sich nôchher schürè.

Frau Käthrin.

Der liewi herr Godd hett d'n arzt
Unn d'arzenei erschaffè;
Zu dènè müess merr d'rum âu geh'n,
Unn nîmôls zü sô affè³²).

Bäsel Susann'.

Herr jê! schunn zwelf! — jez müessi geh'n;
Mîn mann wurd essè wellè;
Merr sinn jez müederseel allein,
Unn schaffèn ohnè g'sellè³³).

Frau Käthrin.

So leb' sie wohl; doch wenn sie kann,
Kumm si morn zü merr spinnè;
Mîn mann d'r sitzd im Bälikân
Und lait d'n ekkâr drinnè; —
Unn nochmiddâ sinn merr allein,
Und kennè kâffe trinkè;
Jez adjè; leb' sie wôl, frau Baas!
Wenn's k'hîr isch, will i winkè³⁴).

Frau Dickhansè.

Frau Käthrin! jez nurr noch è wort;
Merr sait vom rekrüdierè —
Was meint sie? müess mîn Sebb'l furt,
Unn under's kôr marschierè³⁵)?

Frau Käthrin.

Merr sait, es isch noch nit an dem;
Doch kann's noh derzü kummè —
Jez mües i furt, denn d'wâchd zeiht uff;
I heer von widd'm drummè³⁶).

Frau Dickhansè.

Jo! geh sie nurr! sie sait mer's doch,
Wenn je ebbs drüss sott wèrè,
I schick glich mînè büwè furt
In's Ditschland zü'm è herrè.
Denn sô nè büe wie mîner isch,
Düed mer mîn mann oft saüjè,
Dèr soll merr keinè fedderwisch
Und keinè küehfüess draüjè³⁷).

I wend die letzti heller dran,
 Unn wenn's mer je sott fêhlè,
 So düe' i ehnder im è mann
 Uff mîni keschdè schdellè.
 Merr hann, gottlob! no' wôl sô vil,
 Noch fuffzè acker rêwè;
 Die düe i, wenn mîn alter will,
 Glich unserm schwöüjer gèwè ³⁸⁾.
 Du liewer Godd! wie gehd's eim doch
 Bi so fatâlè ziddè;
 Merr mêcht vor pûrer ärjerniss
 Bis nôch Grenovel riddè ³⁹⁾.

Frau Käthrin.

Habb' sie geduld! wie alli lidd;
 'S lósst sich jetzt niks erzwingè;
 Denn durch geduld, vernunft und zidd,
 Mües alles doch gelingè ⁴⁰⁾.

3. Erklärung.

⁴⁾ Das gespräch wird ein sehr ernsthaftes genannt, weil es sich über die damaligen zeiten oder über die zustände der Strassburger, in den jahren 1816–1818, auslässt. Diese zustände waren damals, wie überhaupt die lage Frankreichs, in manchem höchst misslich.

Das gespräch ist dargestellt als ob es an einem schönen septembertag 1818, nach der amtpredigt, also an einem sonntag morgen nach 11 uhr, abgehalten worden sei, wahrscheinlich auf dem Paradeplatz (jetzt Kleberplatz genannt).

2) Die frau Katherin kam, nach der predigt zu St. Aurelien, vom ende der Weisthurmstrasse, auf den Paradeplatz, wo, bei dem guten wetter, frau Dickhans, die wegen ihrer beleibtheit nicht zu rechter zeit in die amtpredigt kommen konnte, ihren vormittagsspaziergang machte.

3) Sich verspüren lassen heisst hier zum vorschein kommen, nach längerer zeit wieder sich sehen lassen.

4) Alle stadtquartiere die ausserhalb der städten (längs der Ill) und den gräben (längs der Breusch) lagen, heissen draussen (drüss). Da die kirche St. Aurelien (d'Treljerkirch) jenseits der ehemaligen gräben (später faux-remparts genannt) liegt, so sagt hier frau Katherin bis drüss.

Die populäre aussprache d'Treljer Kirch (für Sankt Aureliener Kirche) erklärt sich folgender maassen. Für sankt sagte man, im volke, theils san (sam) wie in: Aldè Sam Peder (für alten Sankt Peter), theils sank oder sant; und bei abwerfung von san, blieb in der aussprache von sankt entweder blos *K* oder *T* übrig. So entstand aus Sank-Urban (für Sankt-Urban) die aussprache *K-Urban*, und *K-Urwau* (für Sankt-Urben-au, s. s. 96). Desgleichen aus Sankt Johannis entstand *K-Hanns*, in *K-Hannsstaden* (Sankt Johannis staden). Andererseits sagte man für Sankt Aurelien blos *T-Oreljè* und *Treljè*, und somit für die Sankt Aureliener Kirche, blos kurzweg d'Treljer Kirch.

5) Der prediger der damals, in St. Aurelien, einen grossen zulauf aus allen stadttheilen hatte, war der beredte pfarrer Gambs (august 1814 bis october 1822). Der stattliche mann, der das hochdeutsche rein und gewandt sprach, gefiel dem besseren theil der bürgerschaft, besonders weil er die veralteten dogmen bei seite liess, und den moralischen, praktischen theil des christenthums, wodurch allein die religion stets ihre macht auf die gemüther ausübt, in seinen predigten hervorhob.

6) Frau Dickhans trug, als dicke frau, mit recht ihren namen :

wegen ihrer beleibtheit fürchtete sie stets, bei irgend einer anstrengung, vom fluss (schlag) getroffen zu werden. Wo klare erkenntniss der krankheit mangelt, da stellt sich in der medicin, wie beim volk, bequem ein name zur bezeichnung ein. So bezeichnet man heut zu tage mit dem namen typhus verschiedene krankheiten die noch nicht bestimmter zu bezeichnen sind. Die alte medezin, in folge des systems der humoralpathologie, sprach viel von flüssen, die sich im leibe stocken, und wofür das volk noch heute den beliebten ausdruck steckfluss (der sich im leibe stickt oder stockt, nicht der erstickt) gebraucht.

7) Man hat gehabt von... ist der volksthümliche ausdruck um den bibeltext, über den gepredigt wird, anzuzeigen. Da pfarrer Gambs, in den bibeltexten über die er zu predigen hatte, das praktische hervorhob, wodurch gerade die religion sich mit der wissenschaft und der philosophie messen kann und über ihnen steht, so sprach er zum gewissen der zuhörer, indem er gegenwärtige zustände und gebrechen der zeit behandelte. Der krieg von 1815, die invasion der alliirten hatten den ackerbau höchst beeinträchtigt. Der ununterbrochene regen im frühjahr und sommer von 1816 schadete der erndte so, dass eine theuerung in 1817 entstand. Die reichen bäcker und die noch reichern gärtner handelten frucht ein, um sie, mit ungeheurem profit, nach längerer zeit loszuschlagen. Vor dem forum der gewöhnlichen gesetzgebung und der volkswirthschaft war dieser profit legitim; das unbefangene gewissen des volks fand aber, in diesem für legitim geachteten verfahren, grosse immoralität; es begriff nicht wie es moralisch sein könne, dass einer der geld hat, es dazu benutzen dürfe um, bei der allgemeinen noth, sich zu bereichern; es schrie über die grosse wucherei, wodurch der arme mann in die lage kam dass er sich nicht mehr zu decken (den nöthigsten anforderungen des lebensbedarfs zu genügen) wusste, und

in der bedrängniss sich in schulden stecken musste, um so abermals der zinswucherei in die hände zu fallen.

8) Ich weiss nicht wie pfarrer Gambs von der grossen wucherei gesprochen hat, doch ist es immer höchst interessant zu erfahren wie männer von gewissen über legislative und volksökonomische fragen urtheilen, denn

Was kein verstand der verständigen sieht,
Das ahnet in einfalt ein kindlich gemüth.

Frau Dickhans, nach dem was sie von der predigt in St. Aurelien hier hört, glaubt die predigt sei allein auf die reichen bäcker und die reichen gärtner in den vorstädten gemünzt gewesen, und hofft dass dieselben sich daran kehren werden.

9) Bettelmann ist ein in den ältern Strassburger familien beliebtes gericht. Diese speise besteht, wenn sie geringer angefertigt wird, aus den brodresten der haushaltung, welche in milch eingeweicht und breiartig, in einer breiten wenig tiefen schüssel (platte), leise gebacken werden. Da die brodreste gleichsam wie zusammengebettelt sind, so erhielt das gericht den namen bettelmann. Statt der brodreste nimmt man, zu reicherm tische, feine Strassburger milchwecken. Auf dem rand einer solcher irdenen, mit brauner glasur überzogenen bettelmanns- oder griesknöpfelplatte waren gewöhnlich, nicht gerade immer goldne, sprüche in hochdeutscher sprache eingebrannt. Aus meiner kindheit ist mir noch folgender spruch, auf unserer in Hessen verfertigten familienplatte, im gedächtniss:

Hier sind wir im lande Hessen;
Grosse platten und wenig zu fressen,

was ich, knabenhaft, in den spruch übersetzte:

Hier sind wir im lande Elsass,
Hessische platte und herrlicher fräss

Die Griechen und Römer hatten über hundert, meistens sinnreiche namen, um krüge und amphoren, je nach ihrer gestalt witzig zu bezeichnen. In Strassburg gibt das volk den steinguttenen krügen welche, wegen der kleinen handhaben, von der seite betrachtet wie bucklich aussehen, den namen krummer (buckeliger).

Die Strassburger bürger der reichen gärtnerzunft (wenn sie nicht allzugeizig und sich etwas gütlich zu thun gewohnt waren) gönnten sich, vor dem mittagessen, oder wie man sagte, zur elfer mess, einen trunk weins, den sie sich aus dem fass, in einem kleinen faïencekrüge holten, welcher, wegen der weissen glatur, der schimmelè (kleine schimmel) hiess.

¹⁰⁾ Unter dem ersten kaiserreich bereicherten sich die Strassburger im handel und in der industrie. In den ersten jahren der Restauration, bei der gedrückten lage Frankreichs, trat eine bedeutende abnahme in Strassburg in handel und industrie ein. Obgleich die lage im allgemeinen noch leidlich war, so klagte man doch, im hinblick auf die frühere bessere zeit. Der ehmann der frau Dickhans gehörte dem handwerksstand an. Seine frau klagt hier, natürlich mit übertreibung, dass nicht mehr zu leben sei ; dass niemand nichts mehr arbeiten lasse.

¹¹⁾ Viele fabriken in Strassburg stellten damals die arbeiten ein. Der mann der frau Katherin war fabrikarbeiter, und dieser, unter dem vorwand arbeit zu suchen, besuchte die bierhäuser der stadt und kam, vorgebend um erkundigung nach arbeit einzuziehen, hinaus bis in die Vier Winden. Dies bierhaus befindet sich heute noch wie damals, bis drüss (s. s. 21) in der Waisengasse, früher in der nähe der wälle. Seine frau klagt (chja ! für ach ja !) hier, dass die fabriken nicht mehr gehen.

¹²⁾ Frau Dickhans, die nicht an mangel litt, thut hier, wie viele leute die klage führen, darüber dass sie nicht im genuss und überfluss schwelgen können. Allerdings war es verdriesslich

dass die rechnungen (conto) für gelieferte arbeiten nicht gehörig bezahlt eingingen, aber die lage der eheleute war deswegen nicht der art dass Dickhans sich aus verdruss hätte erschiessen wollen.

¹³⁾ Dass, bei dem hohen preise des fleisches, man sich im fleisch-essen beschränken musste, war natürlich. Doch hatte dafür, um sich zu regaliren, frau Dickhans den kaffeetrunk, den sie sich früher, so lang die continentalsperre bestand, nicht so wohlfeil wie jetzt, gewähren konnte.

¹⁴⁾ Dass das Elsass, welches reich ist an allen producten, und sich selber allein genügen könnte, einen kläglichen viehstand besitzt, zeugt nicht für die öconomische intelligenz der Elsässer, und derer die sie regieren. Die miserable stallfütterung erzeugt periodische viehseuchen und schwächliches rindvieh. Die allmendweiden, die früher in den zahlreichen ortschaften des Elsasses bestanden, sind eingegangen, ohne dass auch nur equivalente vorthelle für die gemeinden hieraus erwachsen wären. Es ist demnach sich nicht zu wundern, wenn Strassburg vom Elsass wenig, vom ausland das meiste vieh bezieht, und wenn der arbeiter, so wenig wie der bauer, die ganze woche kein mumfel (mundvoll) fleisch sich gönnen darf. Wenn aber frau Kätherin, kaum hat sie etliches geld bekommen, sogleich sich, aus der kleinmetzig in ihrem quartier, einen schweinebraten (brätel, kleiner braten) für 40 sous kauft, so ist das, in damaliger zeit, ein luxus, über den ihr mann mit recht sich höchst ungehalten anlässt.

Hobblè (hoppeln), frequentativer diminutif von hüpfen, heisst hüpfend tanzen. Verhobblè heisst eigentlich vertanzen, dann leichtsinnig verthun.

Zowlè ist der frequentative diminutif von zupfen, und heisst oftmals am zopfe zupfen, an den haaren raufen.

¹⁵⁾ Das dazukommende bäschen Susanne (das der frau Kä-

therin gegenüber wohnt) bringt die nachricht mit, von dem gewinnst der Bärwel in der lotterie. Sie findet dass dieser gewinnst, den sie für sich gewünscht hätte, meineidig (sündhaft, schrecklich) gross sei. In der that, da drei der eingesetzten zahlen, als terne, herausgekommen sind, so ist der gewinnst allerdings bedeutend.

¹⁶⁾ Die frau Dickhans, die, um in die lotterie setzen zu können, ihres mannes sonntagsrock heimlich versetzt, und die zieche (s. s. 28) ihres unterbetts verkaufen will, um das erlöste geld ins lotterie-bureau zu tragen, gibt den beweis ab, wie unmoralisch es ist, durch die lotterie, im volke die leidenschaft für das glücksspiel zu erwecken.

¹⁷⁾ Wie wenige menschen werden, wie die bäsel Susanne, durch die verluste, die sie in der lotterie erleiden, gewitzigt? Deswegen verdient die lotterie mit recht das beiwort fatal (verhängnissvoll), was ihr bäsel Susanne hier gibt. Es zeugt für den praktisch moralischen sinn der regierung von Louis-Philippe, dass sie die lotterie, durchs finanzgesetz von 1832, in Frankreich aufgehoben hat.

¹⁸⁾ In allen Strassburger fraubasengesprächen kommt es vor, dass die darin sprechenden den redefaden ins unendliche fort zu spinnen geneigt sind. Man kann daraus den schluss ziehen dass die Strassburgerinnen sehr gesprächig sind, und sich unendlich viel wichtiges mitzutheilen haben.

Es schlug halb zwölf auf dem Münster, und die auf dem Paradeplatz sich unterhaltenden frauen waren noch nicht darauf bedacht nach hause zu gehen. Bäsel Susanne wollte dazu den anfang machen. Frau Dickhans bittet sie jedoch noch zu bleiben. Susanne erwiedert dass sie gehen müsse. Den grund hiervon anzugeben ist uns aber der buchdrucker schuldig geblieben. Offenbar ist dieser grund vom autoren hier in zwei versen angegeben worden. Der schriftsetzer aber, der vielleicht im ma-

nuscript ausgestrichenes vorfand, setzte nur die worte jez muess i furt. Ich habe die beiden ausgelassenen verse durch folgende, von mir fabrizirte, zu ersetzen gesucht :

I muëss jetzt furt, sunschd wurd mîn mann
 Am disch noch mit mer brummè;
 I hab'im gsait i will un kann
 Glich nôch der predi kummè.

Diesen grund aber lässt frau Dickhans nicht gelten, um sie fort zu lassen ; sie hält sie noch zurück ; sie will nur noch ein wort mit Bâsel Susanne sprechen.

¹⁹ Nachdem die kriegsbusse an die alliirten, und die anforderungen der privaten von Frankreich bezahlt worden waren, so beschlossen die monarchen, am 9. october 1818 zu Aachen, den gänzlichen abzug des occupationsheeres aus Frankreich. Dieser erfolgte auch noch dieses jahr zur grössten freude aller Franzosen.

Da das gespräch, als im september 1818 gehalten, gedacht (s. s. 152) und gegen ende dieses jahres verfasst worden ist, so kann der abzug der Deutschen aus dem Elsass, mit ross und wagen, nur erst als ein gerücht von frau Dickhans hier ausgesprochen werden.

²⁰) Wer weiss, wie viel, in zeitläufen des kriegs und der revolution, von den leuten und von den zeitungten in den tag hinein geschwatzet und gelogen wird, der ist, wie hier Bâsel Susanne, skeptisch gestimmt hinsichtlich der mannichfach im publicum verbreiteten nachrichten. Susanna hat urtheilskraft genug um das gerücht zu bezweifeln, welches in Strassburg rumorte, dass Bonaparte von der insel Helena entwichen sei.

²¹) Die intelligenten Strassburger gehörten damals nicht gerade zu der, seit 1815 im Elsass gebildeten, Confédération royaliste, aber sie hatten, anderseits auch, das Kaiserthum

satt, und die frau Dickhans drückt die allgemeine volksstimmung aus, wenn sie sagt der Bonaparte möge nur bleiben wo er ist, mer kenne nè wohl entbehre. Das napoleonische säbelregiment war in Strassburg verhasst, wie später die bourbonischen pfaffereien.

22) Bei politischen bewegungen und umwälzungen, wo immer materielle und moralische interessen im spiele sind, entstehen parteiungen in der gesellschaft, und zwist in den familien. Das disputiren (räsioniere) hin und her nützt nichts, und führt beiderseits zu keinem resultat. Dies sagt die verständige Susanne hier aus, und fügt dagegen noch den besondern grund hinzu, dass solches parteeinnehmen und politisches disputiren für bürgerfrauen sich nicht wohl schicken.

23) Frau Käthrin sieht in den politischen nachrichten (zeitungen) und in dem zeitungsklatsch das interesse von unterhaltenden erzählungen (mär), zumal wenn diese so angenehm vortragen werden wie von der Susel, welche auch im singen geistlicher lieder (protestantischer gesangbuchslieder) ausgezeichnetes leistete. Deswegen sagt sie, dass, wenn sie eine reiche dame wäre, sie die Susel zu ihrer gesellschaftlerin erwählen würde, damit diese ihr den ganzen tag die stadt- und land-neuigkeiten erzähle, und abends, wenn ihre arbeit am spinnrocken (kunkel) ab (â) gethan oder zu ende gebracht wäre, ihr ein geistliches lied vorsinge.

24) Dass man gefallen und lebhaftes interesse an allerlei geschichten und vorfällen nehmen könne, findet frau Dickhans sehr natürlich. Deswegen ist sie gegen sich selbst unwillig (zum teufel auch!) dass sie sich nicht früher der stadtkundigen geschichte erinnert habe, die, dieser tage, jedermann schrecklich (meineidi) hat lachen machen. Diese geschichte, deren sich vielleicht ältere personen in Strassburg noch erinnern, und uns näher erzählen könnten, bestand wahrscheinlich darin dass ein

schweinehändler zahme weisse schweine schwarz färben liess, und sie einem Strassburger metzger (bœuf à la mode), als seien es wilde schweine, verkauft hat. Frau Käthrin findet, dass, um einerseits einen solchen streich auszuklügeln (raffinirè), und sich andererseits so hintergehen (ansmieriè) zu lassen, man ein hell stüekl vieh sein müsse. Hell hat, wie das lateinische purus (klar), putus (reinlich), auch den sinn von deutlich, unverkennbar, wahrhaft.

²⁵⁾ Die geschichte des angeschmirten metzgers erinnert die Susel an eine andere geschichte, die unter dem titel Hanswurst Biflamodd (bœuf à la mode), im Bibbelschbiel (Marionetten-theater) agiret (dargestellt) wurde. Wenn uns noch jemand diese aristophanische Strassburger representation genauer erzählen könnte,

j'y trouverais un plaisir extrême.

Diese geschichte, die, wie alle bibbelspiels-vorstellungen, durch reellesvorkommniss veranlasst worden war, stelle ich mir folgender maassen vor. Ein metzger, und zugleich auch wurstler, hatte eine hübsche frau, die, nach der neuen mode, ein paar galanen unterhielt. Da bœuf à la mode auch metaphorisch einen, nach der neuen mode, gehörnten (bœuf) ehemann bezeichnen konnte, so erhielt der wurstler den namen Biflāmôd (bœuf à la mode), und obgleich Hanswurst gewöhnlich andere betrügt, hier aber, höchst komisch, selbst als der betrogene darzustellen war, so bekam der wurstler Biflamodd zugleich die rolle des hanswurstens, dessen frau, auf kosten ihres eheherrn, ihre galanen, hinter seinem rücken, mit bœuf à la mode neumodisch tractirte. Jedenfalls war in dieser Strassburger wurstlergeschichte wohl eine eben so grosse vis comica (motif zum lachen) als in der aristophanischen rolle des athenischen wurstlers Agorakritos. Basel Susanne beurtheilt diese bibbelspiels-scene

als infâm èvor gebrôcht (höchst verunglimpfend angelegt und dargestellt), als komisch zum platzen; fügt aber aus bedauern mitleidig hinzu, wie doch in der bösen welt einer dem anderen immer sucht einen spuck (trügerische vorspiegelung; bösen streich) zu spielen!

²⁶⁾ Frau Dickhaus, die immer darauf bedacht ist dass der stoff der unterhaltung nicht ausgehe, ist über sich ungehalten (Potz bluest., verbildung für gottes blut; s. s. 77) dass sie, bei der lustigen geschichte, fast die traurigen vorkommnisse der stadt vergessen hätte. Sie beeilt sich deshalb zu erinnern an die vielen fallimente, die damals, bei der stockung der geschäfte in Strassburg, zum ausbruch gekommen, und die jedes mal, wie heut zu tage noch, durch das in das wochenblättel eingerückte jugement des tribunal de commerce, den betreffenden gläubigern angezeigt wurden.

In allen sprachen schleift sich, mit der zeit, die scharfe bedeutung der ausdrücke durch den täglichen gebrauch, so wie das gepräge der münzen, nach und nach immer mehr ab. So hat auch in der strassburger mundart der höchst drastische ausdruck beschissè im sinn von betrügen, das ursprünglich zotenhafte und unschickliche, im täglichen gebrauch fast ganz verloren.

²⁷⁾ Durch eine natürliche ideenassoziation bringt das wort b'schissè der Basel Susanne eine andere geschichte ins gedächtniss, die sie näher kennt, und wo dieses wort seine anwendung, nicht allein im figürlichen, sondern auch im reellen sinne, gefunden hat.

So wie, bei grossen regengüssen, das wasser auf der strasse sich so hoch stellt dass es den leuten in die schuhe geht, so kommen, sagt Susel, jetzt auch die ärzte (dokter) in die patsche, dadurch dass sie nicht mehr viel zu kuriren haben, seitdem der, alles durch seinen magnetismus kurirende, wunderknabe, der kleine Sebastian in Ottrott, zum vorschein gekommen ist,

und eines erstaunlichen zulaufes aus dem ganzen Elsass genießt.

28) Die handwerksleute und arbeiter, weil sie in der stadt wohnen, halten sich für gescheidter und gebildeter als die landleute. Darum sagt die Käthrin, die arbeitsfrau, dass so albernheiten wie die kuren des kleinen Sebastian gut sind für die dummen bauern. Sie bedenkt aber dabei nicht, dass nicht allein bauern an albernheiten glauben, dass, wie die tägliche erfahrung lehrt, auch sogenannte gebildete, ja gelehrte leute manchmal den baarsten unsinn für wahrheit halten.

29) Der charlatanismus, wiewohl er auch anderswo grassirt, ist doch besonders bei der medezin entstanden, und wird vorzüglich bei den heilungsversuchen in anwendung gebracht. Manche suchen ihn durch den spruch zu rechtfertigen: mundus vult decipi, ergo decipiatur (die welt will betrogen sein, so werde sie denn betrogen!). Es ist begreiflich, dass der arzt der frau Dickhans, mit recht, ihr abgerathen hat, sich irgend ein arzneimittel, von dem wunderknaben in Otrott, wie so viele andere betrogene, zu verschaffen.

Der mensch liebt alles zu verallgemeinern; deswegen werden die heilmittel zu panaceen, und ein heilverfahren zum allgemeinen medicinischen system. Durch dieselbe kur musste der Otrotter wunderknabe die lahmen und die blinden heilen, oder, wie frau Dickhans, nach einem absichtslosen *qui pro quo*, sich ausdrückt: er macht die lahmen sehen und die blinden gehen (vgl. s. 95).

30) Bâsel Susanne sagt bestimmt aus, wodurch die kuren des wunderknaben bewirkt werden, nämlich durch magnetismus, welchen er, durch streichen, den zu heilenden mittheilte. In einer kleinen anonymen flugschrift, in versen, die um jene zeit bei Heitz in Strassburg, ohne angabe der jahreszahl und des verfassers, erschien, und welche von einem philanthropen, namens Pflüger,

verfasst war, der dem aberglauben und dem charlatanismus entgegengetreten wollte, sind die ersten strophen folgende :

Je klüger uns're welt soll seyn,
 Je mehr fällt sie herunter,
 Je mehr sucht man Betrügereyn,
 Je mehr erzählt man wunder.
 Bald heisst es : ein Prophet ist da,
 Der sagt das end' der welt ist nah !
 Und bald entdeckt man spuren
 Von tausend wunderkuren.

Wie, zum exempel, zu Otrott
 Ist ein seltsamer knabe —
 Es treibt zwar mancher seinen spott
 Ob seiner wundergabe —
 Der heilt die leut, ich weiss nicht wie,
 Nicht so wie blosse sympathie.
 Die grössten schäden weichen,
 Fängt er sie an zu streichen.

Die beiden letzten verse stimmen so genau mit den worten der Bâsel Susanne überein :

... dass alli schädè wichè
 ... fängt er sie an zu strichè

dass man annehmen muss, entweder dass der verfasser des gesprächs sie aus dem gedicht Pflügers herüber genommen, oder, was wahrscheinlicher ist, dass Pflüger sie dem gespräch entlehnt hat.

³¹⁾ Die wahrheit des unfalls, welcher dem kleinen Sebastian widerfahren, wird bestätigt in einem anderm gedicht, welches, gleichfalls ohne angabe der jahreszahl und des verfassers, unter dem titel : Das wunderkind oder der kleine Sebastian von Otrott (Strassburg, gedruckt und zu finden bei Joh. H. Heitz)

erschien, und zum verfasser den pfarrer J. J. Jægle hatte, der sich gleichfalls vorsetzte den aberglauben zu bekämpfen. Hier spricht der wunderknabe, unter anderen, folgende strophe :

Noch ein dritter lässt mich holen
 (Weit und breit bin ich empfohlen),
 Nimmt mich auch ins bett zu sich :
 Voll war ich am tisch gepfropfet.
 Und bleib , leider, nicht verstopfet !
 Ach der streich war ärgerlich !
 Weiss nun nicht, ob heilungsstärke
 Lag in dem verdauungswercke.

32) Im ersten druck des gesprächs liest man folgendes :

Frau Dickhansè.

« O je! ist diss magnetisirt?

Frau Käthrin.

« So gehts — so wurd mer angeschmiert;
 « Der Herr Gott hett d'è artzt und d'artzenei erschaffè
 « Zu dènè mues mer geh'n, un niemals zu so affè.

Da diese verse dem versmaas nach unvollständig sind, und ganz aus der versart herausfallen, so ist anzunehmen, entweder dass diese verse nicht vom autor herrühren, und vom setzer eingeschoben worden sind, oder dass sie geflissentlich vom autor unrichtig verfasst sind, um die muthmassung über seine autorschaft von sich abzulenken (s. s. 143). Mir scheinen aber die ausdrücke magnetisirt und angeschmirt der art zu sein, dass sie wahrscheinlich machen der autor (muthmaaslich prof. Arnold) habe hier vier verse angebracht, worin er witzig mit dem eigentlichen und metaphorischen sinn der ausdrücke magnetisirt und angeschmirt, in beziehung auf den obigen unfall, ge-

spielt hat. Deswegen habe ich versucht die mangelnden und fehlerhaften verse des druckes etwa durch folgende zu ersetzen:

O! je! isch diss magnetisirt!
 Bedank' mi's vor so kürè!
 So gehd's — so wurd mer angeschmirt,
 Un müss sich nôchher schüre (scheuern).
 Der liewi Herrgodd het d'n artzt
 Unn d'artzenei erschaffè,
 Zu dènè mües mer drum âü gehn
 Unn niemòls zu so affè.

Affe bedeutet hier elende nachäffer der ärzte. Der aus Afrika stammende ungeschwänzte affe galt, im mittelalterlichen Europa, für das bild des drolligen menschen, und im Norden für das symbol des schimpfenden schwätzers. In der elsässischen chronik von Meyer, ums jahr 1467, trägt ein knecht den namen Affe.

Bei dieser gelegenheit will ich noch meines erklärungsver-suches erwähnen über den räthselhaften rohraffen im Strassburger Münster. Noch zu anfang des 16. jahrhunderts war, bei gewissen festen, ein mann angestellt, der zur belustigung des volkes, im Münster als schimpfer, oben bei der orgel, auftreten musste. Da der rohrspatz auch der schimpfvogel und schilf-schwätzer heisst, so wurde der schimpfer im Münster vielleicht der rohrspatz genannt. Noch heut zu tage sagt man in Strassburg er schimpft wie ein rohrspatz. Da aber der affe auch das symbol des schimpfenden schwätzers war, so nannte man diesen schimpfer den rohraffen. Dass rohraffe mit rohrspatz gleichbedeutend war, beweist der name des rohraffengässels, welches ehemals bei dem alten Gerbergraben lag, in dessen schilf oder rohr, wie das voik noch vor 80 jahren erzählte, rohraffen, d. h. rohrspatzen hausten. Nur verstand das volk später

unter rohaffen, thörichterweise, eigentliche affen, die im schilfröhrigt gewohnt haben sollen.

³³⁾ Vor einer halben stunde wollte frau Dickhans dem häsel Susanne nur noch ein wort sagen, und das gespräch hatte sich nachher dermaassen verlängert, so dass es nun zwölfte auf dem Münster schlägt, und Susanne sich nicht mehr aufhalten lässt. Ihr mann, sagt sie, wird jetzt essen wollen, und es ist dazu noch nichts gerüstet; zum glück seien sie und ihr mann mutterseelen allein zu tisch, da sie wirklich keine gesellen haben, welche gewöhnlich mitessen.

Den ausdruck mutterseelen allein erkläre ich folgender maassen: seele hat, wie noch öfters in statistischen tabellen, die bedeutung von menschlicher creatur. Mutterseele ist eine menschliche creatur, die noch in der mutter oder im mutterleib verschlossen lebt. Mutterseelen allein heisst also allein, wie die im mutterleib eingeschlossenen, von der welt abgeschlossen, ungeborenen kinder.

³⁴⁾ Frau Käthrin, welche gern die Süssel, die ihr gegenüber wohnt, geschichten erzählen hört, ladet sie ein, morgen abend, ihr spinnrad zu ihr ins haus zu bringen, um mit ihr zu spinnen und zu plaudern. Heute sonntag nachmittag, wenn ihr mann im bierhaus Pelikan sitzt, und die karten zum ekartspiel legt, können sie beide, frau Käthrin und Süssel, zusammen allein sein, und kaffee trinken. Sie bestellt sie also auf den nachmittag, und verspricht am fenster ihr ein zeichen zu geben, wenn es geheuer sein, das heisst wenn ihr mann ausgegangen sein wird, und sie ungestört kaffee trinken können.

Das wort geheuer (heimlich, sicher) erkläre ich folgendermaassen. Es gehört zur wortsippe hiw (sich legen, niederlassen, wohnen). Davon stammen, unter andern, das nordische hion (die wohnenden, eheleute), das deutsche hei-rathen (ansiedelung besorgen), und das altdeutsche geheure, welches ur-

spränglich das wohnliche, und somit heimliche und sichere ausdrückt, im gegensatz zum ungeheueren (unheimlichen, ungeheuerlichen).

³⁵⁾ Da auch frau Käthrin sich anschickt das gespräch abubrechen, und sich zu entfernen, so wird sie von der frau Dickhans aufgehalten, die ihr nur noch ein wort sagen will. Was sie aufdem herzen hat, ist zu wissen ob Sebb'l (diminutif von Sebb, für Joseph), ihr sohn, wohl von hause fort müsse, um, in folge eines recrutement, von dem man spricht, unter ein militär-corps zu marschiren. Die unaufhörlichen aushebungen unter dem kaiserreich hatten der nation das beste blut abgezapft, und den familien für die ewigen kriege die blut abgabe (contribution du sang) erpresst. Dadurch hatte sich der kaiser verhasst gemacht, und besonders in dieser beziehung waren die Strassburger froh ihn endlich los zu sein. Es war also natürlich dass die frau Dickhans, die einen militärdienstpflichtigen sohn hatte, begierig war zu erfahren, ob wirklich das recrutement statt finden sollte.

³⁶⁾ Die regierung der Restauration hatte, bei der reorganisierung der armee, alles zu vermeiden was man an der kaiserlichen conscription hassenswerthes gefunden hatte. Nach dem von marschal Gouvion de St-Cyr vorgelegten und am 10. märz 1818 angenommenen gesetz, trat an die stelle der conscription militaire das recrutement. Die armee rekrutirte sich, durch solche welche freiwillig in den dienst traten, und durch junge im 21. jahre stehende leute, welche cantonsweise unter sich losten. Man konnte sich also zuerst durch glückliches loos freiziehen, und dann, wenn man beim spielen, wie man in Strassburg sagte, verloren hatte, sich für den militärdienst ersetzen lassen, dadurch dass man einen, mit einer gewissen summe geldes erkaufte, mann stellte. Im september 1818, wo das gespräch statt fand, sprach man schon von dem künftigen recrutement; das decret das die aushebung verordnete, war aber noch nicht veröffentlicht.

Die frau Käthrin hatte also recht zu sagen, dass man noch nicht vom marschiren (zum corps treten) spreche, dass es aber noch dazu kommen könne.

Da die frau Käthrin die trommlen der wacht, welche auf den Paradeplatz aufzieht, nun in der ferne hört, so schickt sie sich an, unaufhaltsam, nach hause wegzugehen.

³⁷⁾ Frau Dickhans, die jetzt fühlt dass sie schicklicherwise die frau Kätherin nicht mehr zurückhalten könne, sagt nun : ja geh sie ! sie sagt mirs doch später wenn etwas aus dem recrutement werden sollte ; und sie lässt sich dann noch brëit darüber aus was sie, in diesem falle, zu thun gedenke. Sie will ihren sohn keineswegs soldat werden lassen ; er soll beim handwerk bleiben, und nach Deutschland zu einem meister als geselle geschickt werden. Auch der vater wolle nicht, dass sein sohn als militär diene oder, wie er sich ausdrückt, einen fedderwisch (federbusch) und einen kühfuess (flinte) trage.

Civilisten und soldaten gebrauchen gewisse, mehr oder wenig witzige, meist komische namen, um militair-effecten und waffen zu bezeichnen. So bestehen in Strassburg, um die flinte zu bezeichnen, unter andern, die populären ausdrücke schiessbreij'l (schiessprügel, ein schiessgewehr womit man auch, wie mit prügeln, dreinschlägt), und küehfüss (weil der hölzerne schaft und der plumpe kolben der zur erde gestellten flinte, von der seite gesehen, dem krummen, disgraciösen kuhfuss einiger maassen gleicht). Um den fedderbusch (federbusch) der grenadiere zu bezeichnen, so verglich man ihn mit einem fedderwisch (flederwisch), womit man die gegenstände abstäubt.

³⁸⁾ Da das militairgesetz stellvertreter (remplaçants) gestattete, so will frau Dickhans ihrem sohne, wenn er verspiele, auf ihre kosten, einen mann stellen, und um dazu geld zu bekommen, ihrem schwager fünfzehn acker reben verkaufen.

³⁹⁾ Statt Gott zu danken dass sie durch ihre vermögensum-

stände im stande ist, ihren sohn vom militär frei zu machen, und beim handwerk zu erhalten, ohne sich in schulden stecken zu müssen, klagt frau Dickhans, nach art aller menschen, über die fatalen (verhängnissvollen, unglücklichen) zeiten, wo man sich, aus verdruss und ärgerniss, weit weg wünscht, bis nach Grenoble. Die populäre redensart bis hinter Grenoble, um zu sagen weit, weit weg!, dort hin wo der pfeffer wächst, scheint in der Schweiz entstanden zu sein, um die äusserste gränze des Welschlandes (Frankreich und Italien) anzuzeigen. Schon im Mittelalter war indessen Grenoble dem volke bekannt durch die sagen von grasvaldan (gresivaudan), und die in allen ländern verbreiteten karthäusen (karthäuserkloster); aber besonders im jahr 1818 sprachen die zeitungen längere zeit von Grenoble, wo, im mai, ein bauernaufruhr ausgebrochen war.

Um endlich (ende gut, alles gut) das gespräch, gehörig praktisch, zu beschliessen, ermahnt frau Käthrin die frau Dickhans zur geduld, weil in der welt das gewünschte sich nicht erzwingen lasse, und man durch geduld, vernunft, und zeit endlich doch zu seinem ziele komme. Sie schliesst also mit der lehre, welche, in jenen schwierigen zeiten den strassburgern zu ertheilen, gerade der zweck des autors war, den er sich bei der abfassung dieses gesprächs vorgesetzt hatte (s. s. 142).

C. NAMEN-, WORT- UND SACHREGISTER.

(Die zahlen geben die seite an.)

A.

Accoucheur, 137.
Achter preddi, 28.
Affe, 166.
Agorakritos, 161.
Angeloffe, 56.
Angeschankè, 82.
Anonymität, 10.
Anschmieren, 165.
Anse de panier, 63.
Apotheker, 138.
Arnold (prof.), 7, 86, 87, 106, 110, 120, 143.
Artlich, 78.
Aubette, 83.
Aurelien (St.), 153.

B.

Baarfüsserplatz, 10.
Bablè, 80.
Baddè, 117.
Baljè, 78.
Baradèblatt, 10.
Bartholomäusnacht, 128.
Batzlè, 81.
Bauernthum, 2.
Bedank mi's, 26.
Beddè, 34.
Bedeutsame namen, 110.
Begraben (sich lassen), 83.
Bermeddire, 98.
Berwel, 82.
Bettel, 31.
Bettelmann, 158.
Bibbelschbül, 6, 34, 161.
Bicker, 101.
Biesel, 62.
Birschdebinder, 106.
Blockade (erste), 87, 109.
Blockade (zweite), 119.
Blüed (bim), 20, 88.
Blüemele lavères, 103.
Bobblè, 118.
Boddeluschi, 79.
Bollè, 88.
Bollhammel, 47, 88.

Bordecamisol, 80.
Bossuet, 126.
Botz, 22, 26, 64, 77.
Brakenhoffer, 128.
Brant (Sebastian), 4.
Bränd-en-end, 30, 82.
Brätel, 157.
Bridsch, 20.
Brinzeln, 28.
Brôdè schmeckè, 34.
Broglie, 110.
Bröjil, 73.
Brosser le ventre, 107.
Brunnen, 38.
B'schisse, 162.
Büchwäsch, 28.
Buggè, 60.
Bulla, 88.
Bungg'wehr, 98.
Bürgerstand, 3.
Burschd, 77.
Bürschdel, 77.
Busch, 62.
Buschè, 60.

C.

Cäs, 100.
Camp du drap d'or, 78.
Charlatanismus, 163.
Charles Philippe, 108.
Chja (ach ja), 117, 156.
Class (gymnasium), 77.
Cohorten, 101.
Collajm, 78.
Collajum, 78.
Confédération royaliste, 159.
Conscription, 168.
Conversationston, 83.
Cours prévotales, 142.
Cummedäntel, 60.

D.

Däler, 62.
Dante, 138.
Danzè, 89.
Deckelè, 129.
Dert (dort), 48, 86.

Diddel, 74.
Dirkisch, 60.
Dollè, 100.
Dollwek, 100.
Donnerstag, 79.
Dötsich, 64.
Dragonaden, 126, 141.
Drap d'or, 75.
Dummelè, 48.
Dummeloch, 24.
Dür de gorsch, 74.

E.

È fem. endung, 86.
Ebbs (etwas), 52.
Ehred, 22.
Ehrèdà, 26.
Eidullia, 3.
Einsmols, 47.
Engageant, 82.
Engageantes, 82.
Engelhardt (frau), 119.
Erà machè, 28.
Erbsenlaube, 66, 107.
Erechd, 96.
Ertzetzli, 75.
Ertis henke, 56.
E so (also), 98.

F.

Fahnè (rausch), 99.
Faksè, 117.
Falwila, 73.
Fedderwisch, 169.
Fetzel, 81.
Firdi, 47.
Firn kornmarkt, 107.
Fischart, 4.
Fischbrunnè, 39.
Frank, 62.
Fraubasèg'schbräch, 1, 3, 6, 8, 10.

G.

Gambs (pfarrer), 153, 155.
Gebutzt, 100.
Gedócht, 35, 49.
Geheuer, 167.
Gelâjeheit, 54.
Gêlschnaik, 54.
Gelten, 20, 105.
Gersien, 61.
Gespickt, 86.
Gewerbslauben, 66.
Gesten (jâsten), 103.
Gidschel, 139.
Gild, 108.
Glassbrenner, 7.
Gottunverwissè, 27.

Gothische lettern, 11.
Gœthe, 3, 38.
Gouvion de St-Cyr, 168.
Gradd'l, 100.
Graubartslied, 27.
Grenobel, 170.
Gresivaudan, 170.
Grivelée, 63.
Grüenè, 60.
G'saldädels, 102.
Gückè, 20.
Gulden, 62.
Güss, 61.
Güed lèwè, 26.
Guyton de Morveau, 93.

H.

Häfelè, 129.
Haidebritsch, 106.
Halt (demnach, eher), 104.
Hammel, 46.
Handstreich, 24.
Hans Trapp, 73.
Harnisch (zorn), 102.
Harte consonanten, 19, 20.
Hausschildzeichen, 21.
Haussteuer, 26.
Hawrè (hafer), 129.
Hè, fragende part., 80.
Heirathen, 167.
Heitz (buchd.), 120.
Heizlè, 107.
Heks, 52.
Hell (nichts als), 101, 161.
Herrjèmer, 117, 129.
Herrgottsveijelè, 31.
Herr wirth (teufel), 103.
Herzi, 30.
Himblè, 117.
Hobblè, 137.
Hochdeutsch, 18.
Hops!, 101.
Huggè (hocken), 47.
Hummels haus, 80.
Hund (höllenhund), 26, 27.
Hungertuch, 136.

I.

Idyll (im Elsass), 7.
Im (dem), 47.
Ironie, 10.
Iwerentzi, 103.

J.

Ja (ch ja), 117.
Jægle (pfarrer), 165.
Jahrszahl (beim druck), 11.
Jesus, 38.

K.

Kalbgasse, 21.
 Khannstaden, 96, 153.
 Keiè (stossen, fallen), 61.
 Kerl, 53, 59.
 Ketschè, 77.
 Kinni (kenich), 118.
 Knoblochgasse, 21.
 Kotschiffer, 35.
 Kriejè (kroblè), 35.
 Krine (greinen), 79.
 Krischdirè, 102.
 Krummer, 156.
 Kùehfuss, 169.
 Kùenè (kahn), 60.
 Kuppelpelz, 130.
 Kurwau, 96, 153.

L.

Lager (bei Schiltigheim), 126.
 Laschderhund, 47.
 Lauben, 66.
 Lechitema, 22.
 Lèz, 49.
 Lezai-Marnésia, 37, 98, 104.
 Lèwèdà, 64.
 Liebster, 48.
 Lippel henkè, 34.
 Lips (dicklippig), 57.
 Lips (Philipp), 57.
 Lotterie, 158.
 Lüe (lùij), 46.

M.

Madlènègass, 21.
 Mäeh (würde machen), 63.
 Mäid (plur. de mätid), 25.
 Main morte, 142.
 Mäle (mahlen), 48.
 Mandelrutten, 21.
 Mändi (montag), 27.
 Märdel, 47.
 Merlin (lieut. général), 125.
 Meineidi, 153, 160.
 Meistersänger, 3, 4.
 Militarismus, 85.
 Mirbs, 60.
 Môle (malen), 48.
 Monnier (Henri), 7.
 Morvo (Morveau), 98.
 Mürhoff, 24.
 Müesè, 129.
 Muhrgiessen, 97.
 Mumfel, 157.
 Mundart (Strassb.), 7, 8.
 Müschderlè, 82.
 Mutterseelen, 167.
 Muzzè (schmücken), 61.

N.

Nächdi, 99.
 Narr, 30, 52.
 Närrisch, 60.
 Nase (person), 59.
 Nefgildi, 59.
 Nikselè, 104.
 Nimmerlesdà, 104.
 Nummè, 48, 63.

O.

Occupationsheer, 142, 159.
 Oiseau (vögelchen), 108.
 Orvendill, 57.
 Otho (Nassau Siegen), 65.

P.

Palsamblau, 20.
 Paraguante, 135.
 Pasquill, 4.
 Pauschinger, 66.
 Pelikan, 167.
 Pères de la foi, 141.
 Pfalz (rathhaus), 66, 107.
 Pfingsmontag (lustspiel), 86, 110.
 Pflüger, 163.
 Pflunsch, 26.
 Pfüdelwäsch, 25.
 Pfütschlè, 25.
 Piton (Fried.), 5.
 Pitrè (Giuseppe), 1.
 Pot de vin, 63.
 Frachtskerlè, 84.
 Préteur royal, 4.
 Prosa, 2.

Q.

Quälèlè, 98.
 Quiproquo, 98.
 Quoditiene, 125.

R.

Ratte, 32, 33.
 Raùè (rogen), 58.
 Rauter (Decan), 87.
 Realismus, 7.
 Recrutement, 142, 168.
 Redensarten, 19, 23, 31.
 Rejischder, 83.
 Retsch, 51.
 Retschè, 51.
 Rimpflè, 75.
 Rohraffe, 166.
 Rohrspatz, 166.
 Rollen, 55.
 Roller, 55.
 Rosineltartè, 83.
 Rossmarkt, 55, 67.
 Rothe haus, 10.
 Ruer en cuisine, 129.

Rüewèloch, 24.
Rumorè, 124.
Rüttegass, 21.

S.

Sapperlôt, 116.
Schbarjement, 116.
Scheren (wehe thun), 20.
Schlessbreijl, 169.
Schilli, 62.
Schimmelè, 156.
Schinder (teufel), 46, 98.
Schlapp, 26.
Schlecht, 80.
Schmeckè, 34.
Schnallèfficker, 101.
Schmutz, 49.
Schnaickègd, 84.
Schnaïke, 83.
Schnarmüele, 107.
Schnawlè, 83.
Schneppenhaube, 21.
Schnitt, 63.
Schnockèloch, 24.
Schwenzelpfennig, 63.
Sebastian, 162.
Sebb, (Joseph), 168.
Semélé (lieut. général), 128.
Sij (würde sagen), 82.
Snarrandi, 107.
Soldatenpest, 98.
Sprächhus, 84.
Stange halten, 81.
Steckfluss, 184.
Stock, 88.
Strikket, 140.
Strohl, strolch, 22.
Stoëber (Aug.), 73, 120.
Stollè, 108.
Strassburger mundart, 8, 6.
Suivez-moi, 82.
Suppèdings, 83, 98.

T.

Tell, 100.
Terreur blanche, 128, 141.
Theaterlokale, 73.
Theuerung, 141.
Thomanloch, 67.
Transcription der mundart, 8.
Treljer Kirch, 183.
Trouveres, 3.
Turnirè, 77.

U.

Uoten (her), 21.
Usretschè, 81.
Usschnaïkè, 83.

V.

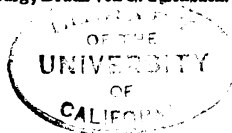
Vergil, 3.
Verheiß, 61.
Verkriblè, 78.
Verretschè, 81.
Verschammerirt, 117.
Versprechè, 23.
Verschewerd (verstört), 118.
Viehstand (im Elsass), 187.
Vierwinden, 186.
Volksgespräche, 1.
Volksliteratur, 1, 7.
Volkslied, 2.
Volkspoesie, 3, 7.

W.

Waddè, 32.
Wagges, 23.
Wähen (gr. poiein), 29.
Wandern, 60.
Wannègeld, 63.
Wännel, 97.
Wäi (wäi), 49, 86.
Wäier, 29.
Ward-è-wilelè, 104.
Wärlina, 102.
Wärzich, 19, 102.
Wärzina, 19.
Wassersuppe, 23.
Wasserzoll, 97.
Waschlad, 20.
Weckè, 108.
Wegen, mit dem datif, 9.
Welsch, 118.
Wenn für wein, 83.
Werdè, 39.
Wirth (höllenwirth), 60.
Wucherei, 141.
Wüeschd, 34.

Z.

Zeiten (letzte), 29.
Zeitung, 160.
Ziech, 28.
Zièl, 60.
Zinkèlips, 87.
Zoddèl, 80.
Zopfmacherè, 62.
Zöpfmacherè, 62.
Zowlè, 187.



UNIVERSITY OF MICHIGAN

187035

881

Bergmann, F.W.

B499

Strassburger volks-
gespräche

Bergmann
187035

THE UNIV

BRARY

